







BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

SYSTEME
PHYSIQUE ET MORAL
DE
LA FEMME,
OU

TABLEAU PHILOSOPHIQUE
de la Constitution, de l'Etat organique,
du Tempérament, des Mœurs, & des
Fonctions propres au Sexe.

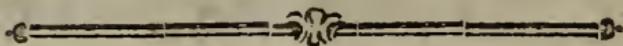
Par M. ROUSSEL, docteur en Médecine de
l'Université de Montpellier.

Fœminarum verò virtus est, si spectetur corpus, pulchritudo; & si animus, temperantia & studium operis.
ARISTOT. Rhetoric. Lib. I. c. 5.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des
Mathurins, hôtel de Clugny.



M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,

REVUE

Journal de la Société de la Presse

Le Journal de la Société de la Presse est un recueil de notices et de mémoires publiés par la Société de la Presse, fondée le 15 Mars 1826. Ce recueil a pour objet de recueillir les opinions et les travaux des écrivains de la presse française, et de les publier dans un ouvrage qui sera utile à la science et à la littérature. Les notices et mémoires sont classés par ordre alphabétique des auteurs. Les notices sont des notices biographiques et littéraires, et les mémoires sont des mémoires historiques et littéraires. Les notices et mémoires sont publiés dans un ouvrage qui sera utile à la science et à la littérature. Les notices et mémoires sont publiés dans un ouvrage qui sera utile à la science et à la littérature.



P R É F A C E

LE sujet dont il s'agit ici, est bien éloigné d'être épuisé ; & quand il le seroit, on y reviendroit encore. On y fera souvent ramené par un mouvement dont on ne démêlera pas toujours la nature : on croira peut-être ne céder qu'au desir de trouver la vérité, lorsqu'on ne fera que donner le change à un penchant plus agréable. Si j'ai été la dupe d'une pareille foiblesse, voici du moins les motifs apparents qui me l'ont déguisée.

Le résultat approfondi de mes

lectures, ne m'a jamais présenté qu'un amas confus d'observations, de réflexions, de maximes relatives à la constitution de la femme, vraies pour la plupart, mais répandues dans différents ouvrages dans lesquels il n'étoit parlé de la femme que d'une manière accessoire, ou dans lesquels elle n'étoit envisagée que sous quelque point de vue particulier. Si d'un côté les philosophes ont bien observé le moral, d'un autre, les médecins ont bien développé le physique, du moins autant qu'il est possible. Il eût été seulement à desirer que ces derniers se fussent un peu plus arrê-

tés sur la constitution générale de la femme, & n'eussent point paru la regarder comme un être semblable en tout à l'homme, excepté dans les fonctions particulières qui caractérisent le sexe. Ces fonctions paroissent avoir absorbé toute leur attention; & si sur cet objet ils ne nous ont pas procuré toutes les connoissances qu'on eût pu attendre de leurs recherches, il faut s'en prendre au soin trop jaloux que la nature a pris de nous cacher la vérité, ou à l'insuffisance des moyens qui nous ont été donnés pour la découvrir.

Dans tous ces livres de médecine

cine, où l'on se propose d'exposer la nature & l'état de l'homme sain, & connus sous le nom de physiologies, on ne fait ordinairement mention de la femme que lorsqu'on vient à parler du flux menstruel, de la génération, & de l'excrétion du lait. Dans les traités des maladies des femmes, on se borne à une simple exposition des parties qu'on croit être le siége accoutumé des affections de ce sexe. Enfin les accouchements donnent lieu d'examiner la conformation du bassin, & celle des parties qu'il renferme. Mais toutes ces connoissances solitaires représentent les membres sé-

parés d'un corps, *disjectæ membra poëtæ*, qu'il falloit réunir, pour leur donner l'unité, l'ensemble & l'accord nécessaires à un tout. J'ai cru que ce corps auroit tous les traits convenables, si, à des considérations sur la constitution fondamentale de la femme, qui en composeroient le tronc, on prenoit la peine de lier, pour en former les membres, toutes les notions détachées & particulières que nous avons sur les fonctions du sexe. C'étoit le seul moyen d'avoir la physiologie ou le système physique de la femme.

D'ailleurs, cette méthode de rapporter à un centre commun

tous les objets de nos connoissances, qui ont quelque rapport entr'eux, est, comme chacun sçait, de la plus grande utilité pour en augmenter le nombre, comme pour en faciliter l'usage. Plusieurs notions, qui se tiennent ensemble, & qui aboutissent toutes à un même point, n'occupent dans notre esprit que la place d'une idée; ce qui doit soulager beaucoup notre incapacité naturelle, & suppléer jusqu'à un certain point aux bornes étroites de l'entendement humain. Il en résulte aussi cet avantage, que lorsqu'on a besoin de rappeler quelque une de ces notions, elle se

présente accompagnée de toutes celles avec qui elle a quelque liaison. Chacune d'elles forme un tableau qui met sous nos yeux une grande quantité d'objets à la fois, & semble par-là multiplier les richesses de notre esprit; au lieu que l'abondance même d'idées trop éloignées & trop difficiles à rapprocher, équivaut à une stérilité réelle.

On me sçaura peut-être gré d'avoir resserré & offert, sous un même point de vue, les connoissances que nous avons relativement à la constitution physique de la femme. Mais l'ouvrage eût été encore bien imparfait, le

point qui pouvoit le rendre intéressant eût été oublié, si je n'eusse en même temps considéré le rapport qu'ont avec cette constitution les mœurs, le caractère & les inclinations particulières au sexe. En me bornant au premier objet, je serois peut-être parvenu à produire une belle statue; mais plus on en auroit admiré les proportions, plus on eût ardemment désiré, comme Pigmalion, que le sentiment vînt en développer les ressorts, & y répandre ces grâces, cette fraîcheur & cet éclat qui ne peuvent être que le fruit de l'impulsion facile & libre de la vie. Pour prévenir un souhait

si légitime, j'ai fait enforte que ma statue fût animée; c'est-à-dire qu'après avoir considéré la femme par son côté physique, je l'ai examinée par son côté moral.

En cela j'ai, sans doute, rappelé la médecine à ses véritables droits. J'ai toujours été persuadé que ce n'est que dans son sein qu'on peut trouver les fondements de la bonne morale, & que si rien peut conduire la médecine à sa perfection, on devra cet avantage à l'attention qu'on aura de ne perdre jamais de vue ce ressort intérieur qui régit les êtres animés. Les anciens médecins n'ont peut-être pas été assez

convaincus de cette vérité. Voilà vraisemblablement pourquoi il y eut si peu de relation entre ces derniers & les anciens philosophes. C'est peut-être aussi la raison qui fait que dans leurs recherches ils se sont trouvés les uns & les autres conduits à des résultats qui ne sont pas toujours justes. Il a dû être difficile aux uns d'évaluer exactement les facultés morales de l'homme, sans connoître l'influence qu'a sur elles son organisation physique: les autres ont dû faire bien des faux pas, en se préoccupant trop des causes matérielles des maladies, & en ne considérant pas assez la

liaison que la plupart des dérangements de notre corps ont avec les affections de notre ame.

Parmi les philosophes modernes, il y en a deux qui paroissent principalement avoir senti la nécessité de faire marcher de front ces deux genres de connoissances. L'un est Descartes, & l'autre Montesquieu. Le premier, en donnant au mécanisme plus d'extension qu'il n'en doit avoir, & en voulant plier les êtres organisés aux principes généraux dont il s'étoit servi pour expliquer la formation & l'arrangement de l'univers, a fait en médecine les mêmes écarts qu'il a

faits dans la physique. Quelques vérités (a), qui s'élevent du sein même de ses erreurs, attesteront du moins que ce grand homme a porté ses regards sur l'art de guérir. Montesquieu, moins empressé de rapporter les effets qu'il examinoit, à des principes généraux, s'est plus attaché à considérer les causes particulières qui les produisent, & s'est servi quelquefois heureusement du flambeau de la médecine, & de quelques-unes des vérités qu'elle four-

(a) Il a dit que si l'on pouvoit trouver quelque moyen de rendre les hommes plus sages & plus ingénieux, ce ne seroit que dans la médecine.

nit, pour pénétrer dans les sombres détours du cœur humain, & découvrir la base profonde sur laquelle porte la législation des différents peuples. D'autres philosophes se font plus ou moins étayés des principes de cette science. Quoiqu'elle fournisse à M. Rousseau les armes mêmes qu'il emploie pour la combattre, les idées de ce philosophe y prennent quelquefois ces couleurs fortes que les vérités scientifiques prêtent toujours à l'éloquence. La *Théorie des Sentiments agréables* est une fleur que M. de Pouilly a dérobée à la médecine; & les médecins se féliciteront toujours

que M. de Buffon ait daigné parler des richesses de son style les connoissances brutes, mais précieuses, qu'il en tire quelquefois.

Si des philosophes qui ont fait de la morale le principal objet de leurs méditations, ont cru devoir connoître l'organisation physique de l'homme; quelques médecins n'ont pas cru pouvoir donner à leurs connoissances médicales de base plus solide que la morale. Parmi les médecins modernes, Stahl est celui qui a le plus insisté sur le moral, lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles. En faisant de l'ame le principe de tous nos

mouvements vitaux, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine & la philosophie. D'après ses dogmes, il n'est plus permis d'être médecin sans connoître le jeu des passions, l'influence des habitudes, & la différence qu'il y a entre une machine active & dont tous les mouvements sont spontanés, & une machine mue par un enchaînement de ressorts inanimés. Son systême doit à jamais laver les médecins des imputations de matérialisme, dont l'ignorance maligne de leurs ennemis les a quelquefois chargés, ou auxquelles la légéreté imprudente de quelques-uns d'en-

tr'eux peut avoir donné lieu. Si son systême est le plus orthodoxe, il est aussi le plus vrai, le plus simple & le plus conforme aux faits. On a dit qu'il semble n'être qu'une extension des principes d'Hipocrate.

Stahl auroit, sans contredit, subjugué toute la médecine, si, plus complaisant pour ses lecteurs, ou plus zélé pour sa réputation, il eût pris le soin de polir ses ouvrages, & d'y répandre ces agréments dont la vérité même à si souvent besoin (a); & sur-tout s'il

(a) Stahl, d'abord professeur en médecine dans l'université de Hall, & ensuite médecin de Frédéric II, roi de Prusse, est regardé

se fût trouvé dans une position
aussi avantageuse que Boerhaa-

comme le fondateur d'une école très-célèbre. Des causes que nous aurons un jour occasion de développer, ont empêché la plupart des médecins d'en connoître à fonds les principes. Les ouvrages de quelques médecins François les ont fait seulement pressentir. Quelques dissertations de Stahl, traduites ou citées dans différents écrits, ont fait desirer à tous ceux qui ont le goût de la vraie médecine, d'être à portée d'approfondir les ouvrages de ce médecin extraordinaire, auquel on croit que la chymie seule doit ses fondemens, mais auquel la médecine doit peut être encore davantage. Cette raison nous a déterminés à faire un extrait en françois, & accompagné de remarques critiques, de tous les ouvrages de Stahl, relatifs à la médecine. Il formera un corps complet qui embrassera toutes les parties de cette science. La plus grande partie de cet

ve. Il vivoit dans un temps où ce dernier jettoit à la hâte les fondemens d'une réputation qui devoit ressembler à ces fortunes prodigieuses acquises par le commerce, & qu'un événement contraire vient renverser un instant après. Les Hollandois, comme on l'a déjà remarqué, la secundoient & la soutenoient, comme un fonds qu'ils étoient intéressés à faire valoir; & si des marchands qui portoient le nom de Boerhaave jusqu'aux extrémités du monde, étoient les instru-

ouvrage, intéressant par son sujet, verra incessamment le jour, si des raisons particulières ne viennent suspendre nos travaux.

ments les plus propres à étendre sa célébrité, on conviendra du moins qu'elle auroit pu avoir des garants plus solides & moins suspects.

Maintenant il n'y a plus d'illusion; les avantages d'un style précis & élégant ne peuvent plus racheter, dans les ouvrages de Boerhaave, les erreurs auxquelles ils ont pendant quelque temps servi de voile. La raison, délivrée du prestige qui lui en avoit imposé, n'y découvre aucun grand principe; tout y porte sur des petits ressorts défunis ou mal assemblés; c'est un édifice formé de cailloutage que la moindre

secouffe ébranle. La Faculté de Médecine de Montpellier, qui voit, depuis quelques années, combien ses fondemens sont rui-neux, tâche d'en éloigner ses candidats, avec le soin charita-ble qu'on auroit pour des pas-sants en danger d'être écrasés par une maison prête à s'écrou-ler. Si ce zele opere quelque bien, on le devra sur-tout aux lumieres de MM. Venel, La-mure, Barthez. M. Fouquet, mé-decin très-distingué de la même faculté, nous a aussi, dans son article *Sensibilité* de l'Encyclopé-die, & dans son excellent Traité sur les Pouls organiques, ouvert

la route à de nouvelles vérités. Un des plus célèbres médecins de la Faculté de Paris, M. de Bordeaux, qui a le premier préparé cette révolution, est aussi celui qui aura contribué de la manière la plus efficace à la consommer, par des ouvrages qui lui assurent une gloire immortelle.

Beaucoup d'autres médecins de la Faculté de Paris ont de même secoué le joug d'une autorité qui captivoit les esprits sans les éclairer. La sagacité active de M. Gardane, le discernement profond de M. Robert, la sage pénétration de M. Roux, & de feu M. Vandermonde, son estima-

ble prédécesseur dans la rédaction du *Journal de Médecine*, ne devoient pas naturellement s'accommoder d'une médecine noyée dans les vuides raisonnemens d'une mécanique incertaine, où les effets sont toujours rapportés à des causes douteuses ou controuvées; appuyée sur des explications versatiles qui font que l'ignorance trouve plus souvent, dans un babil aisé, des moyens pour amuser ou tromper les malades, que des ressources pour les guérir. Ils concourent tous, avec autant de succès que de sçavoir, à établir un plan de médecine plus simple, plus lumineux,

mineux , plus *spiritualisé* ; car la sensibilité qui en doit faire la base , en exclut à jamais l'appareil compliqué des moyens physiques sur lesquels les médecins mécaniciens & les disciples de Boerhaave l'avoient échafaudée ; ils paroissent y substituer une logique attentive à considérer ce que le moral & le physique peuvent l'un sur l'autre , & à ne pas chercher toujours dans des causes éloignées & matérielles , la raison de certaines affections qui tirent leur source des seules erreurs de la nature , ou des mouvements irréguliers de la vie.

C'est d'après ces idées, sans doute, que M. le Camus, médecin de la même faculté, nous a donné la *Médecine de l'Esprit*, ouvrage qui renferme des vérités utiles, mais étouffées par la redondance excessive d'une érudition superflue. L'auteur semble s'y être plus occupé à faire voir qu'il connoissoit les idées des autres, qu'à bien présenter les siennes. Il n'auroit pas dû renoncer au goût général de sa patrie, pour prendre celui de quelques médecins étrangers, dont les productions volumineuses & inabondables par l'affectation ridicule & fatigante avec laquelle

on y entasse les citations, sont destinées à occuper une place considérable dans les bibliothèques, mais condamnées à n'être jamais lues.

J'ai fait un essai des mêmes principes sur la constitution de la femme. Stahl m'a souvent servi de guide. Lorsque j'ai voulu appliquer sa théorie des tempéraments à celui des femmes, j'ai vu avec plaisir qu'elle s'y plioit naturellement. Ce qu'il appelle le tempérament sanguin, m'a paru être le plus propre & le plus commun à ce sexe. Ce n'est pas qu'il ne soit susceptible de toutes les autres especes de tempéra-

ment ; mais , comme je m'étois proposé de présenter la femme dans l'état de parfaite santé , & comme le tempérament sanguin réunit le plus souvent cet avantage , & celui de la beauté , je me suis fixé à celui-là : ainsi que les peintres qui , parmi les objets de toute espece qui s'offrent à leurs yeux , s'attachent de préférence à ceux qui leur retracent le mieux la belle nature.

Les connoissances que nous devons à M. de Bordeu sur le tissu cellulaire , m'ont aussi fourni quelques-unes des principales pieces dont j'ai composé ce tempérament par excellence , & el-

les s'y font enchâssées avec la même facilité. C'est de-là sur-tout que j'ai tiré la différence sensible des formes qui distinguent les organes de la femme d'avec ceux de l'homme, en laissant néanmoins penser qu'il peut très-bien y avoir une différence primitive qui serve de fondement à la première. J'ai encore fait usage des principes de cet auteur, lorsque j'ai traité des excrétiens qui sont particulieres au sexe, c'est-à-dire de la menstruation & du lait.

J'ai cru devoir dire quelque chose de cette fonction qui est fondée sur le concours des deux sexes, & à laquelle l'un & l'au-

tre font déterminés par le besoin de se reproduire, ainsi que de la manière dont la nature a voulu que la femme participât à cet acte. Comme, dans celle-ci, la beauté est devenue un des principaux mobiles qui y poussent l'homme, elle a dû naturellement entrer dans mes discussions. Si les médecins pensoient que cela n'est point de leur ressort, ce seroit soi-même resserrer les bornes de son propre domaine. Quant au secret de la reproduction de l'espece, elle est encore l'objet des conjectures incertaines des philosophes & des médecins. Aussi tout ce que j'ai pu

faire, c'est d'en proposer quelques-unes, & d'en combattre quelques autres.

Dans le chapitre sur le terme de l'accouchement, je me suis arrêté sur une question qui a fait le sujet d'une grande dispute entre plusieurs médecins de la faculté de Paris. Je me suis décidé pour le sentiment qu'a soutenu M. Petit, sans adopter tout-à-fait la manière dont il l'a soutenu. J'ai vu que dans cette dispute on avoit abusé de la comparaison qu'on y fait, entre le développement des productions végétales, & celui de l'enfant dans la matrice. La distinction

importante que M. de Buffon établit entre ces deux classes d'êtres, m'a paru propre à fixer les idées là-dessus. La plupart des opinions ne roulent le plus souvent que sur des jeux d'esprit, de pures idées métaphysiques qui, n'ayant aucune influence sur la réalité des choses, ni aucun rapport avec les objets qui touchent immédiatement à notre bien-être, peuvent être soutenues sans entêtement, & réfutées sans aigreur. Telle est la question des naissances tardives, lorsqu'on n'y considère qu'un écart très-rare dans la marche ordinaire de la nature, & qui, étant très-difficile à

constater, ne doit rien changer dans l'ordre établi de la société.

Il n'en est peut-être pas de même des abus introduits par cet art, presque inconnu chez les anciens, qui, sous prétexte d'aider la nature à produire des hommes, les empêche quelquefois lui-même de voir le jour, en voulant tenter ce qu'elle feroit mieux que lui; qui énerve dans les femmes, par la mollesse & par l'inutile longueur des précautions, l'instinct qui seul les mettroit en état de s'en passer; enfin qui, par un usage aussi indécement que légèrement répété, du ministère des hommes auprès des

femmes, affoiblit & anéantit à la longue le sentiment qui pare le plus le sexe. J'ai fait quelques réflexions sur cet art prétendu, dans le chapitre qui traite de l'accouchement naturel.

Je termine le tableau par cette fonction qui n'en est pas moins un devoir naturel pour les femmes, quoique la plupart d'entr'elles aient pris le parti de s'en dispenser, & soient parvenues à la faire regarder comme une faveur de leur part lorsqu'elles veulent s'y assujettir, je veux dire l'allaitement. Lorsque la femme s'est acquittée de cette fonction, qui est une de celles qui la dis-

tinguent spécialement de l'homme, sa tâche est finie. Après avoir donné la vie à un nouvel être, elle lui a donné la force de la conserver lui-même. Tout ce que la nature avoit fait de particulier pour la femme, n'étoit que pour la conduire là : lorsqu'elle y est arrivée, le plan de la nature est rempli.



2 SYSTÈME PHYSIQ. ET MORAL

organisation, mais destinés à y coopérer par des moyens particuliers & propres à chacun. La différence de ces moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend, par des nuances plus ou moins sensibles, à toutes les parties; de sorte que la femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.

Il est cependant un temps où ces nuances sont nulles ou imperceptibles. L'homme & la femme, dans les premières années de la vie, ne paroissent point, au premier aspect, différer l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujettis aux mêmes fonctions & aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'ame du spectateur, qui les contemple avec

plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue; ils ne lui paroissent tous les deux recommandables que par cette tendre émotion qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la foiblesse. Indifférent & isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même; leur existence, purement individuelle & absolue, ne laisse encore appercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entr'eux une dépendance mutuelle.

Cet état équivoque ne subsiste pas long-temps; l'homme prend bientôt des traits & un caractère qui annoncent sa destination; ses membres perdent cette mollesse & ces formes douces qui lui étoient communes avec ceux de la femme: les muscles, qui sont les principaux instruments de la force animale, font disparoître ou rendent plus dense, par leurs contractions réitérées, le tissu muqueux qui remplissoit leurs interstices & les éner-

voit (a); ils acquierent par-là plus de faillie, & tendent à donner à chaque

(a) Le tissu muqueux ou cellulaire, qu'on n'a jamais si bien connu que dans ce siècle, & sur-tout que depuis la publication de l'ouvrage de M. de Bordeu sur cette matiere, est une espece de toile qui enveloppe tous les organes, qui forme une partie de leur substance, qui leur sert de lien & de moyen de communication; de sorte qu'il est lui-même une espece d'organe universel. Ce tissu ou cette matiere cellulaire, ainsi appellée, parce qu'elle est composée d'une infinité de cellules qui communiquent entr'elles, se trouve en plus ou moins grande quantité, plus ou moins développé dans chaque sujet; & cette différence en met non-seulement beaucoup dans la forme & l'habitude extérieure des personnes du même sexe, mais elle forme encore un des caracteres essentiels & généraux qui distinguent les deux sexes. Ce tissu, qui quelquefois n'a pas plus de consistance que de la gelée, & ressemble à une matiere muqueuse, est, comme toutes les autres parties, animé par la sensibilité, ou par ce qu'on appelle le mouvement tonique qui lui donne le ressort & l'action.

organe une forme plus décidée. Ce n'est plus bientôt le même individu ; la teinte rembrunie de son visage, & sa voix devenue plus grave & plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire au rôle qu'il va jouer : la timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls ; il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans ses vaisseaux, & qui cherche à franchir (a) les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fiere, ses mouvements souples & assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, & porte l'empreinte du sexe qui doit asservir & protéger l'autre.

(a) Les jeunes gens, sur-tout les jeunes garçons, sont sujets à des hémorragies excessives du nez & de la poitrine. STAHL. *Dissert. de Morbis atatum.*

6 SYSTÈME PHYSIQ. ET MORAL

La femme, en avançant vers la puberté, semble s'éloigner moins que l'homme de sa constitution primitive. Délicate & tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempérament propre aux enfants. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle. Le développement que l'âge produit dans toutes les parties de son corps, ne leur donne point le même degré de consistance qu'elles acquierent dans l'homme. Cependant, à mesure que les traits de la femme se fixent, on apperçoit dans sa forme, dans sa taille & dans ses proportions, des différences dont les unes n'existoient point, & les autres n'étoient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se développe néanmoins d'une manière qui lui est propre; de sorte que, parvenue à un certain âge, elle se trouve peut-être avec étonnement pourvue de nouveaux attributs, & sujette à un ordre de fonctions étranger

à l'homme, & jusqu'alors inconnu à elle-même; enfin, il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques & moraux, qui devient pour l'homme le principe d'un nouvel intérêt propre à l'attirer vers elle, & pour elle une source de nouveaux besoins. Ces rapports, du côté du physique, sont en partie le résultat des modifications du tissu cellulaire, qui acquiert de l'expansion dans les organes destinés à marquer spécialement le sexe, tandis qu'il s'affaïsse ou se resserre dans les autres parties; & un des effets les plus marqués de ce changement, c'est de rendre plus sensibles les proportions naturelles des pièces qui forment la charpente du corps. Nous allons examiner quelles sont les particularités que ces pièces offrent aux yeux des anatomistes, pour jeter ensuite successivement les regards sur les autres parties qui entrent dans la structure de la femme.



C H A P I T R E II.

*Des Parties solides. qui servent de base
au corps de la Femme.*

O N convient généralement que les parties qui servent d'appui & de fondement à la machine humaine, c'est-à-dire les os (a), ont moins de vo-

(a) On sent qu'une discussion sur l'origine des os seroit ici étrangere à notre objet. Nous les considérons tout formés. M. de Bordeu attribue leur formation à un adossement successif des lames du tissu cellulaire, & cette opinion a pour elle toutes les probabilités qui suffisent en médecine pour établir une vérité. Nous en userons de même à l'égard de toutes les autres parties; nous les regarderons comme distinctes du tissu cellulaire, quand même il seroit vrai que cette substance en formât la base. Il ne s'agiroit alors que de la maniere dont elle y est organisée. On ne considère pas non plus ici les os comme sensibles, parce qu'ils ne se montrent tels que dans des circonstances qui les éloignent plus ou moins de leur état naturel.

lume & de dureté dans la femme que dans l'homme : aussi la taille moyenne de celui-ci est-elle de deux à trois pouces plus haute que celle de l'autre, & on sçait que ses membres sont capables de porter de bien plus grands fardeaux que ceux de la femme.

Les différences les plus remarquables, par rapport aux os, dans les deux sexes, ce sont celles que présentent les os qui composent la partie inférieure du tronc, & celles qu'offrent les clavicules qui en terminent la partie supérieure. Parmi les premiers, ceux qu'on appelle *innominés*, & qui forment le bassin avec le concours de l'os *sacrum* & du *coccix*, ont dans la femme plus de convexité en dehors, & contribuent, par une plus grande courbure, à lui donner plus de capacité. Les os du *pubis*, qui en forment la partie antérieure, se touchent par un plus petit nombre de points que dans l'homme, & fuient obliquement en dehors, pour

augmenter l'espace qui est entr'eux & le *coccix*, c'est-à-dire l'extrémité inférieure de la partie postérieure du bassin. On avoit cru que les os du *pubis* n'étoient unis que par un cartilage souple & mobile, qui leur permettoit de s'écarter dans les accouchemens laborieux : cette opinion, établie sur l'idée d'un besoin supposé, a été démentie par un examen plus exact ; & il est à présent reconnu que ces os ne sont pas plus mobiles dans la femme que dans l'homme.

La convexité des os *innominés* fait que les *fémurs*, ou les os des cuisses, se trouvent plus éloignés l'un de l'autre ; car ceux-ci s'articulent, comme on sçait, avec les premiers. Cet éloignement des os des cuisses doit augmenter la largeur des hanches. Il s'ensuit aussi que les muscles auxquels ces os servent de point d'appui, se trouvant par-là moins comprimés par leur contact réciproque, ont une plus grande liberté

de s'étendre ; ce qui fait que , toutes choses étant d'ailleurs égales , les cuiffes des hommes font plus grêles que celles des femmes.

Les clavicules au contraire font plus droites & moins courbes dans la femme que dans l'homme ; de forte que la poitrine & les hanches font dans une raifon inverfe dans les deux fexes , & que fi les hanches de la femme font moins circonfcrites que celles de l'homme , celui-ci , à fon tour , a la poitrine plus large & plus évafee que la femme. Quoique ces rapports varient dans chaque individu , les fculpteurs & les peintres , en déterminant les belles proportions du modele idéal & conventionnel qui les guide dans leurs imitations , les ont réduits à des mefures , fixes qu'ils ont moins puisées dans la nature , comme le dit M. de *Buffon* (a) , que dans une obfervation approfondie des effets

(a) *Hift. nat.* tom. 4, pag. 322, édit. in-12.

de l'art. Nous ne nous arrêterons point sur ces détails plus importants pour eux que pour les médecins ; nous nous contenterons seulement d'admirer l'attention qu'a la nature de préparer de loin les instruments qui doivent servir à l'exécution de ses desseins, & de marquer sur les éléments mêmes des êtres qu'elle produit, les usages qu'elle doit en tirer. Cette forme particulière qu'elle prend soin de donner aux os de la femme, prouve que la différence des sexes ne tient pas seulement à quelques variétés superficielles, mais qu'elle est le résultat peut-être d'autant de différences qu'il y a d'organes dans le corps humain, quoiqu'elles ne soient pas toutes également sensibles. Parmi celles qui sont assez frappantes pour se laisser appercevoir, il y en a dont les usages & la fin ne sont pas bien déterminés. Tiennent-elles essentiellement au sexe ? ou sont-elles une suite nécessaire, mais indifférente, de la dispo-

tion mécanique des parties principales qui le constituent, comme dans les bossus, la courbure de l'épine du dos entraîne toujours un certain dérangement des autres parties, qui leur donne à tous un air de ressemblance? Dans le premier cas, l'anatomie, plus perfectionnée qu'elle ne l'est, pourroit peut-être nous apprendre quelles sont, dans la structure du corps, les conditions les plus avantageuses pour remplir, de la manière la plus parfaite, les fonctions du sexe; & par la même raison elle parviendroit peut-être aussi à connoître quel est l'état des organes le plus favorable aux fonctions de la vie. Car, quoique la vie paroisse s'attacher à toutes les formes, elle se maintient plus dans les unes que dans les autres. Les productions monstrueuses vivent plus ou moins, mais celles qui le sont extrêmement périssent bientôt. Ainsi l'anatomie, aussi éclairée qu'elle peut l'être, seroit à même de décider jusqu'à

quel point on peut être monstrueux ; c'est-à-dire s'écarter de la conformation particulière à son espèce, sans perdre la faculté de se reproduire, & jusqu'à quel point on peut l'être, sans perdre celle de se conserver. Dans le second cas, elle viendrait peut-être à bout de connoître si bien les rapports des parties, & les différents résultats des changements qu'elles peuvent subir dans leur position respective, qu'en voyant l'état des unes, on pourroit juger de l'état des autres, comme en géométrie, lorsqu'on connoît un côté & deux angles d'un triangle, on connoît nécessairement les deux autres côtés. Mais l'étude de l'anatomie ne paroît pas même encore avoir été dirigée sur ce plan.



CHAPITRE III.

De la nature des Parties solides & sensibles qui composent les organes de la Femme.

LEs parties molles qui entrent dans la constitution de la femme, c'est-à-dire les vaisseaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuses, ligamenteuses, & le tissu cellulaire qui leur sert de lien commun, sont aussi marqués par des différences qui laissent entrevoir les fonctions auxquelles la femme est appelée, & l'état passif auquel la nature la destine. Elles sont plus grêles, plus petites (a), plus déliées

(a) Ce caractère est assez commun & assez général pour qu'on ait lieu de croire qu'il est l'effet d'une disposition originelle, & que s'il y a des hommes petits & des femmes grandes, cela dépend moins de la forme constitutive des organes, que de la quantité plus ou moins grande de substance muqueuse qui s'y

& plus souples que celles dont le corps de l'homme est composé. On auroit beau dire que la délicatesse de ces parties est, dans les femmes, un effet de leur éducation ou de leur maniere de vivre; ces causes peuvent bien y influer, & Hippocrate l'avoue (a); mais il y a une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays & chez tous les peuples. S'il en est où les femmes, soit par la nature de leurs occupations, soit par celle du climat, aient une constitution forte & robuste, celle des hommes, dans ces lieux, l'est encore davantage. Il est donc vraisemblable que la disposition des parties qui composent le corps de la femme, est déterminée par la nature même, & qu'elle sert de fonde-

trouve interposée, ou de la nature des causes extérieures qui en empêchent ou favorisent le développement.

(a) *De Mulier. morb. Lib. I, pag. 218, édit. Foësti.*

ment au caractère physique & moral qui la distingue.

Il est certain que le sexe de la femme l'affujettit à des révolutions qui peut-être bouleverseroient tous ses organes, s'ils offroient une trop forte résistance. Certaines parties de son corps sont exposées à souffrir des distensions, des chocs & des compressions considérables (a). Si une partie qui est distendue avoit trop de ressort & d'élasticité, l'action du corps qui la distend réagiroit contre quelque organe essentiel, & y suspendroit l'influence de la vie. Lorsqu'une partie est comprimée, les humeurs, arrêtées dans leur cours, s'altéreroient bientôt, si les parties voisines ne leur présentoient des vaisseaux flexibles, toujours prêts à les recevoir. Il étoit donc nécessaire que

(a) L'état forcé de certains organes pendant la grossesse, & ses impressions encore subsistantes après l'accouchement, en sont une preuve trop incontestable.

les organes de la femme fussent d'une structure qui les rendît propres à céder à l'impulsion des causes qui peuvent agir fortement sur eux, & à se compléter réciproquement, lorsque leurs fonctions respectives sont dérangées. La nature, dans l'homme, semble surmonter les obstacles qui la gênent, par la force & par l'activité; dans la femme, elle semble se soustraire à leur action, en leur cédant. Si la force est essentielle à l'homme, il semble qu'une certaine foiblesse concoure à la perfection de la femme. Cela est encore plus vrai au moral qu'au physique: la résistance irrite le premier; l'autre, en cédant, ajoute l'apparence d'une vertu à l'ascendant naturel de ses charmes, & fait par-là disparaître la supériorité que la force donne à l'homme.

Il est vraisemblable que les éléments des parties qui constituent le corps de la femme, ont une organisation particulière, de laquelle dépendent l'élégan-

ce des formes (a), la légèreté des mouvements, & la vivacité des sensations qui caractérisent son sexe. Outre cette organisation particulière des parties

(a) Il n'est personne qui ne distingue à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme d'avec le bras ou la jambe d'un homme. Cette différence s'étend vraisemblablement aussi à toutes les parties qui se dérobent à la vue. Il seroit à souhaiter que les anatomistes, qui ont agité tant de questions vaines, qui se sont si souvent livrés à des recherches futiles, & qui se sont chargés de nous exposer jusqu'au plus petit organe, jusqu'à la plus petite fibre, & quelquefois même d'en imaginer, voulussent aussi nous apprendre les raisons de cette différence. C'est à eux à déterminer si elle est fondée sur la forme primordiale des parties, ou sur la disposition subséquente & accidentelle du tissu cellulaire, qui entoure & pénètre leur substance. En attendant leur décision, nous adoptons conjecturalement la première idée : peut-être qu'un jour, en poussant leurs tentatives aussi loin qu'il est possible de les pousser, & en portant leurs regards attentifs d'une partie à une autre, ils parvien-

constitutives de la femme, il est naturel de penser que le tissu cellulaire qui les embrasse toutes (a), & qui est en plus grande quantité chez elle que dans l'homme, en abreuvant continuellement ces parties de l'humeur qui flotte en tout sens dans ses cellules, doit aussi modifier leur structure & leur sensibilité; mais c'est lui sur-tout qui donne aux membres de la femme ces surfaces uniformes & polies, cette rondeur, & ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent & ne doivent point avoir. Des masses de ce tissu, diversement distribuées, remplissent les cavités & les enfoncements qui choqueroient la vue, ôtent aux articulations ce qu'elles ont de raboteux

dront à découvrir le terme où finit le sexe; & à fixer le point où la femme cesse d'être femme, & celui où elle commence à être homme.

(a) M. de Bordeu, *Recherches sur le Tissu muqueux.*

& d'inégal, adoucissent le passage d'un organe à un autre, & vont former le relief qu'on remarque dans certaines parties, telles, par exemple, que la partie antérieure de la poitrine. On diroit que dans la femme la nature à tout fait pour les graces & pour les agréments, si on ne sçavoit qu'elle a eu un objet plus essentiel & plus noble, qui est la santé de l'individu & la conservation de l'espece. C'est ainsi que dans toutes ses opérations la beauté naît d'un ordre qui tend au bien, & qu'en ne voulant faire que ce qui est utile, elle fait nécessairement en même temps tout ce qui plaît,



CHAPITRE IV.

Des Effets immédiats qui paroissent dériver de l'organisation des Parties sensibles de la Femme (a).

SANS pouvoir déterminer l'influence précise que l'organisation de ces parties a dans le caractère & dans les fonctions de la femme, on peut néan-

(a) Un écrivain de ce siècle, qui regarde l'esprit comme le résultat de la seule éducation, & qui exclut l'organisation du nombre des causes qui peuvent le modifier, nie aussi que la différence organique sur laquelle le sexe est fondé, puisse avoir aucune influence sur la manière de sentir & de penser, parce que quelques femmes se sont élevées au-dessus du commun des hommes, & qu'il a existé des Saphos & des Hipparchies; comme il soutient que le climat n'influe point sur le caractère & la législation des peuples, parce qu'on a vu de bonnes & de mauvaises loix chez des nations qui se trouvent sur la même latitude; que la vigueur du corps n'a aucun

moins affurer que la plûpart des attributs physiques & moraux qui lui font propres y tiennent plus ou moins, ainsi que la disposition particuliere

rapport avec celle de l'esprit, parce que Pafchal & Pope étoient d'une constitution foible & malâdive; qu'enfin le génie est exempt des altérations de l'âge, parce que M. de Voltaire a le privilege fingulier de faire de belles tragédies à celui de quatre-vingts ans. Comme nous n'avons à défendre l'honneur d'aucune hypothese, nous ne sçaurions avoir égard à ces exemples particuliers; mais nous nous en tiendrons aux probabilités qui résultent des faits généralement & constamment observés. Nous croyons par conséquent qu'un François a plus d'esprit qu'un Samoïede; que si quelques personnes valétudinaires montrent quelque force de génie, elles en montreroient encore davantage si elles se portoient bien; qu'à quatre-vingts ans on radote encore plus communément qu'on ne fait de bonnes pieces dramatiques; & qu'enfin la différence des sexes peut bien en mettre dans l'esprit & dans le caractère, parce que des instruments différens doivent produire des effets différens.

qu'elle semble avoir à certaines maladies; car celles-ci ne dépendent en partie que d'un plus ou moins grand degré d'intensité dans les mouvements essentiels à l'état de santé, & ces mouvements sont toujours relatifs à la nature des organes qui les exécutent.

La mobilité singulière qu'on observe dans les organes de la femme, est une suite nécessaire de leur petitesse. Quel que soit le principe qui donne l'impulsion aux corps vivants, ils suivent, dans les mouvements qu'ils en reçoivent, à peu près les mêmes loix que les corps inanimés. Les mouvements vitaux, dans les premiers, paroissent s'exécuter avec une rapidité inverse de la grosseur de l'animal. Les artères du bœuf ne battent que trente-cinq fois, tandis que celles de la brebis battent soixante fois (a) : le pouls des femmes est plus petit & plus rapide que celui

(a) *Vitel. med. veterin. tom. 2, pag. 526.*

des hommes (a). Pline dit que la nature a plus d'énergie, lorsque la sphere de son activité est plus bornée (b); & que ce que les animaux d'une grande masse gagnent en force, ils le perdent en agilité & en finesse.

De ce que les femmes ont à mouvoir de moindres masses que les hommes, il s'ensuit qu'elles doivent les diriger mieux; que, leurs mouvements étant plus faciles & plus prompts, elles ont plutôt appris l'usage de leurs facultés. On sçait qu'en général elles ont une plus grande facilité de parler que les hommes. Un homme de lettres assez célèbre remarque que depuis la naissance du théâtre en France, il seroit aisé de compter un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite supérieur. Il attribue cette dif-

(a) Bordeu, *Recherches sur le Pouls*, p. 6.

(b) *Nusquam magis quam in minimis tota est natura.* Hist. nat. Lib. 11. c. 2.

férence à l'avantage qu'ont les femmes du côté de la sensibilité. Son opinion peut être vraie à cet égard. Il se peut aussi qu'en elles l'organe de la voix, plus flexible & plus propre à toute sorte de mouvements, se prête aussi avec plus de facilité aux accents des passions, & à toutes les inflexions de la modulation théâtrale. Enfin les femmes excellent dans peu de temps dans tous les arts qui ne demandent que de l'adresse, parce que cette qualité dépend d'une succession rapide d'idées & de mouvements, que l'organisation de leur sexe leur rend plus aisée.

Une autre qualité physique concourt encore à rendre plus mobiles les parties sensibles de la femme; c'est ce degré de mollesse qui leur est particulier, & qui, depuis Hippocrate (a), a été généralement reconnu par tous les mé-

(a) *Mulierem variore & molliore carne esse quam virum censeo. Lib. I, de Mulier. morbis.*

decins. Quoique l'essence de la sensibilité ne consiste, ni dans le chaud, ni dans le froid, ni dans le sec, ni dans l'humide, il est cependant manifeste, par l'exemple des tempéraments & par celui des climats, qu'elle tient à ces qualités physiques. Dans les uns & dans les autres, la sensibilité varie selon la constitution du corps ou de l'air; & on remarque qu'elle ne jouit jamais mieux de toute la plénitude de ses droits, que lorsque une humidité modérée, & telle qu'elle se trouve dans les enfants & dans les femmes, prête à leurs organes, sans trop les énerver, toute la souplesse dont ils sont susceptibles.

Une certaine foiblesse doit être l'effet combiné de cette dernière disposition unie à des organes d'une médiocre masse. Plus sensible que robuste, plus mobile que capable de mouvoir, la femme possédera donc toutes les qualités vitales dans le degré le plus

exquis (a), mais avec des forces physiques très-bornées; de maniere que son existence consistera plus en sensations, qu'en idées & en mouvements corporels.

On pourroit croire qu'une constitution dans laquelle la femme est en butte à toutes les impressions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour sentir que de moyens pour se soustraire à l'action des causes sensibles, doit être peu favorable au bonheur: mais si on considère que les causes physiques de nos maux sont en très-petit nombre, & que leur véritable source est dans les affections de notre ame qui les perpétue par le souvenir, ou les multiplie par la crainte; on

(a) Le mot *Eve*, en hébreu, signifie *vie*. Les Grecs donnoient aussi quelquefois aux femmes des noms propres à désigner en elles un degré éminent de sensibilité, ou du moins une grande facilité à émouvoir celle des hommes. *Psyché*, en grec, veut dire *ame*.

verra que la femme, en qui la variété même des sensations s'oppose à leur durée, & qu'elle sauve de cette opiniâtreté de réflexion qui fait le tourment de tant d'êtres pensants, est peut-être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine.

C'est à cette disposition qui rend les organes de la femme plus actifs que forts, & qui leur donne plus de sensibilité que de consistance, qu'elle doit cette finesse de tact & cette pénétration qui consistent à saisir dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choses de détail, & de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. On prétend, il est vrai, que cette même sensibilité qui lui fait appercevoir un grand nombre d'objets, est ce qui l'empêche de les bien voir, & de fixer assez longtemps son esprit sur une idée, pour pouvoir connoître toutes les autres

idées qui viennent s'y réunir ; que la difficulté de se dérober à la tyrannie des sensations, l'attachant continuellement aux causes immédiates qui les produisent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embrasser toutes d'une seule vue ; que par cette précipitation qui s'élançe au-delà de la vérité, ou par cette inconstance qui se lasse bientôt de la poursuivre, deux défauts inséparablement attachés à la complexion de la femme, elle est moins susceptible que l'homme de ces hautes conceptions d'un esprit qui sçait atteindre au niveau de la nature & remonter à la source des êtres. On dit aussi que son imagination, plus vive que soutenue, se prête peu à ces expressions vraies & pittoresques qui font le sublime des arts d'imitation, & que, plus capable de sentir que de créer, elle reçoit plus facilement dans son ame les images des objets, qu'elle ne peut les reproduire ; qu'enfin cette

tournure d'esprit qui fait qu'elle se conduit presque toujours par des idées particulières, s'oppose en elle aux vues plus vastes de la politique, & à ces grands principes de morale qui s'étendent à tous les hommes (a).

Il n'est pas douteux que cette foiblesse, que nous avons dit caractériser les organes de la femme, ne lui interdise les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer; & que son imagination trop mobile, & peu capable de garder une assiette permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'ame: mais aussi c'est de cette foiblesse que naissent ces sentiments doux & affectueux qui constituent le

(a) Si on veut voir des idées plus étendues & mieux exprimées, on peut jeter les yeux sur le tableau énergique & élégant que M. Thomas a tracé des mœurs & du caractère des femmes dans les différents siècles.

principal caractère de la femme ; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux , cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales. C'est pourquoi les qualités de la femme , sans avoir le même éclat qu'ont les talents supérieurs qu'on admire dans l'homme ; & dont l'effet le plus sensible est de nourrir souvent en lui un orgueil sauvage & triste , font d'un plus grand usage dans la société. Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active , & que celle des hommes est plus en spéculation. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter. Ceux-ci s'occupent des maux possibles , ou qui sont répandus sur la surface du globe , tandis que les autres soulagent les malheurs réels qui les environnent. Enfin si les vertus des femmes sont moins brillantes que celles des hommes , elles sont peut-être d'une utilité plus immédiate & plus continue.

Il en est de même de leurs talents. Ceux de l'homme sont plus propres à lui donner une haute opinion de son espece ; ceux de la femme contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions désertes & inaccessibles qu'habite le génie ; la difficulté de soutenir long-temps un état peu fait pour notre foiblesse, nous fait retomber, encore avec plus de plaisir, dans la sphere ordinaire où la nature nous a placés, & que la femme embellit par des qualités qui sont toujours de mise, & qui sont toujours le charme de tous les moments.

Les passions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Qu'on examine toutes les especes d'animaux, on verra que chez eux le moral se rapporte constamment au physique, la colere & la cruauté marcher

toujours avec la force, & la timidité être toujours le partage de la foiblesse. A quoi serviroit à la femme une audace que son impuissance démentiroit à chaque instant? La témérité sied mal, lorsqu'on a à peine la force nécessaire pour se défendre. Les passions douces sont les plus familières à la femme, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, sont les sentiments qu'elle éprouve & qu'elle excite le plus souvent; & chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables, & un son de voix qui ne porte à l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses & violentes.

La douceur est si généralement propre aux femmes, que cette disposition morale se trouve aussi dans les person-

nes d'un autre sexe, dont les traits & la conformation extérieure ont quelque rapport avec ceux de la femme. On remarque que les hommes d'une constitution délicate & molle, tiennent beaucoup des goûts & du caractère des femmes. Cela n'est pas surprenant: les animaux qui ont quelque conformité de structure avec l'homme, semblent se rapprocher un peu de lui par leurs mœurs & par leurs inclinations; & ceux qui ont entr'eux des ressemblances corporelles, se ressemblent aussi plus ou moins par leur instinct (a). Ainsi, soit que les attributs extérieurs & matériels qui distinguent les animaux soient l'ouvrage ou l'empreinte des mouvements intérieurs du principe

(a) Voyez *les Caractères des Passions*, par M. de la Chambre, médecin ordinaire de Louis XIII; ouvrage qui contient beaucoup de choses intéressantes sur cette matière, & dont un auteur célèbre de ce siècle a emprunté beaucoup d'idées sans le citer.

actif qui les anime , soit que ce principe soit forcé de régler ses mouvements & ses actions sur la nature & la conformation de leurs organes , il est certain qu'il y a un rapport constant entre le caractère moral de chaque être sensible , & la constitution physique , l'air & l'habitude extérieure de son corps.

Dans ce que nous disons ici des qualités morales de la femme , nous n'avons égard qu'à ce qui paroît dériver immédiatement de son organisation matérielle. Car on ne doute point que l'éducation , les mœurs sociales , & une infinité de circonstances , ne puissent altérer de mille manières , & même effacer presque le caractère primitif que la nature lui a donné ; il n'en est pas moins vrai qu'en général les femmes sont & doivent être naturellement douces & timides.

Cependant ces qualités ne les exemptent pas des atteintes de la colere qui

y est directement opposée ; elle est même quelquefois assez vive chez elles ; parce qu'elle tient en même temps à leur sensibilité physique , & à cette fierté que les hommages & les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elles. Mais il est aisé de s'appercevoir , par le contraste frappant que forment les mouvements impétueux de cette passion avec la foiblesse ordinaire de leur sexe , avec combien de désavantage elles sortent de leur état naturel. Leurs traits , plus mobiles que ceux des hommes , se déplacent plus aisément ; & l'altération qui en résulte dans leur figure , en les rendant difformes , ne parvient pas même à leur donner un air plus terrible. La même foiblesse qui fait que leur colere est peu redoutable pour les autres , fait aussi qu'elle est moins dangereuse pour elles-mêmes. On a observé qu'elle a des suites plus funestes dans les hommes que dans les femmes. Elle a sou-

vent, dans les premiers, déterminé les paroxysmes des maladies chroniques, produit des icteres, des engorgements de visceres. Quoique les femmes ne soient pas tout-à-fait exemptes de ces accidents, la flexibilité de leurs organes semble les en mettre plus à l'abri.

Aucun état de l'ame ne quadre mieux avec cette flexibilité d'organes, que le caprice, qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre sentiment tout opposé. La sensibilité, qui est une suite naturelle de cette organisation, en livrant les femmes aux impressions d'un plus grand nombre d'objets, doit produire nécessairement dans leur esprit une foule de déterminations, qui sont à chaque instant détruites l'une par l'autre. Quand il ne rebute point par son excès, le caprice ajoute peut-être un certain piquant aux autres qualités qui font le mérite essentiel du sexe. Il produit du moins une certaine variété

d'idées qui plaît toujours. La Bruyere dit que *le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté pour être son contre-poison*. Il est vrai que le caprice est peut-être en elles une arme qui sert à déconcerter quelquefois les espérances présomptueuses, & la contenance trop triomphante de l'homme; & que dans la loi de l'attaque & de la défense, établie par la nature entre les deux sexes, c'étoit le plus sûr moyen de faire valoir le plus foible, & d'entretenir dans le plus fort une illusion qu'une volonté trop décidée de la part du premier auroit entièrement détruite. Il falloit réprimer des desirs pour les rendre plus vifs; ils se feroient éteints, si on y eût opposé une résistance dont il n'eût pas été facile de prévoir la fin. Par le caprice, qui n'est qu'une détermination momentanée, le but n'est reculé que pour être mieux atteint.

En continuant d'analyser ainsi les affections particulières à chaque sexe,

on verroit peut-être que celui qui semble fait pour avoir tous les goûts & pour en changer continuellement, a dû se plier avec moins de facilité que l'autre, à des institutions qui lui montrent un objet exclusif dans lequel il est obligé de concentrer tous ses sentimens, qui tendent à enchaîner une volonté toujours fugitive, & à fixer ce que tant de choses concourent à rendre si mobile. La nature, qui ne devoit pas prévoir nos arrangements civils, s'étoit contentée de faire les femmes aimables & légères, parce que cela suffisoit à ses vues (a). Le même intérêt qui a voulu

(a) Il falloit bien que l'amour fût vif chez les femmes, mais il n'étoit pas nécessaire qu'il fût en elles constant dans son objet. L'homme qui attaque a besoin d'une certaine persévérance, pour ne pas perdre le fruit de sa poursuite, en la faisant cesser trop tôt. La femme, toujours maîtresse de se rendre, est sûre de ne pas manquer de vainqueur; au lieu que l'homme, incertain de vaincre, en courant

qu'il y eût une association constante entre les deux sexes , a aussi exigé d'elles des sentimens plus stables que ceux que la nature leur avoit donnés. Quoi qu'il en soit , c'est sur cette base chancelante que repose tout l'édifice de la société , & il n'est pas douteux qu'on ne doive leur tenir compte de la vertu ou de l'adresse avec laquelle elles le soutiennent.

Cette disposition d'esprit , qui fait qu'un homme est toujours lui-même , & que ce qu'il a voulu une fois il le veut toujours , est donc moins dans les femmes un effet immédiat de leur constitution physique , que le fruit d'une raison exercée. Un des effets les plus nuisibles de la lecture des romans , c'est de nous faire perdre de vue la véritable mesure avec laquelle nous devons les juger. En ne nous offrant que des modèles de constance & de fermeté ,

d'une objet à un autre sans se fixer , courroit risque de se trouver sans conquête.

cette sorte de livres nous familiarise trop avec l'idée d'une perfection peu compatible avec la foiblesse humaine ; de sorte que chacun s'attendant à voir cette idée se réaliser en sa faveur, se regarde comme l'objet d'un malheur particulier, lorsqu'il vient à être détrompé. Si on jugeoit mieux de l'état naturel des choses, une sage indifférence prendroit peut-être la place du dépit & de la fureur, parce qu'on s'indigne rarement contre un mal commun & nécessaire. D'ailleurs les femmes n'ont pas besoin de toutes ces qualités imaginaires, dont les auteurs prennent soin de les parer ; elles seront toujours assez dangereuses, même avec ce que notre orgueil nous fait appeller en elles *des défauts* (a).

(a) La lecture des Romans est encore plus dangereuse pour les femmes, parce qu'en leur présentant l'homme sous une forme & des traits exagérés, elle les prépare à des

On a fait sentir que la raison n'est point étrangère aux femmes ; nous devons ajouter que leurs affections primitives semblent même concourir à leur faciliter l'exercice des devoirs qu'elle prescrit ; car si, d'un côté, le caractère sensible dont la nature les a douées les porte au bien sans effort, d'un autre, il semble que la contrainte & la réserve auxquelles elle les condamne, doivent les disposer aux combats pénibles de la vertu. Mille faits attestent qu'elles ne sont point incapables des actions qui demandent une grande force d'ame. L'enthousiasme de l'honneur leur a quelquefois fait faire ce qui n'est bien souvent dans les hommes que l'effet d'une impulsion matérielle. Ce sentiment, qui est si propre à élever l'ame & à lui donner un ressort indépendant

dégoûts inévitables, & à un vuide qu'elles ne doivent pas raisonnablement espérer de remplir.

de la vigueur du corps, s'accorde très-bien avec leur imagination vive, & avec leur extrême sensibilité. Personne n'ignore qu'il a été des peuples chez lesquels les femmes étoient comme les juges naturels de tout ce qui avoit du rapport à l'honneur, & chez lesquels la crainte imposante de leur mépris étoit le plus redoutable de tous les censeurs.

La plûpart des nations anciennes croyoient que les femmes avoient une relation plus intime avec la divinité que les hommes; c'étoient elles qui étoient le plus souvent les interpretes de ses décrets. Il faut avouer cependant que l'opinion qui avoit introduit l'usage de faire rendre les oracles par des femmes, comme chez les Grecs, les Juifs, les Germains & autres peuples, pouvoit bien venir moins d'un certain respect pour ce sexe, que des fausses conjectures de l'ignorance; car le caractère de l'homme est toujours de substituer des erreurs aux vérités qu'il

ignore. Chez les peuples qui croyoient que la divinité daigne quelquefois se communiquer aux hommes, il étoit naturel d'attacher certains signes sensibles à la présence du dieu qui devoit parler, & ces signes durent se tirer de l'état de la personne qui en étoit inspirée. On dut croire que la divinité, renfermée dans le corps d'un homme ou d'une femme, ne pouvoit qu'y produire des mouvements extraordinaires, & lui faire uue espece de violence. Aussi-tôt donc que le prêtre ou la prêtresse qui devoit lui servir d'organe resentoit ses premières impressions, l'agitation & le désordre s'emparoié de ses sens subjugués par une puissance irrésistible; des mouvements convulsifs, un regard effaré, & des mots échappés par élans, annonçoient que la divinité alloit s'expliquer par la bouche d'un mortel (a). On a dû être frappé

(a) La poésie, qui passoit pour être le fruit

de la conformité de ces traits, avec les symptômes qui caractérisent les maladies convulsives. Le peuple, qui en ignoroit la cause & la nature, ne manqua pas d'y supposer quelque chose de surnaturel. Il donna le nom de *maladie sacrée* à l'épilepsie qui a éminemment le caractère convulsif. Hippocrate, philosophe fait pour apprécier les opinions vulgaires, en se servant cependant de la dénomination commune, dit (a) que cette maladie n'a rien de plus fa-

d'un pareil enthousiasme, étoit une espèce de divination; & le mot latin *vates*, poète, signifie aussi devin. C'est ainsi que se sont qualifiés ceux qui ont le mieux mérité ce titre.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
 D'où naît cette soudaine horreur ?
 Un dieu vient échauffer mon ame
 D'une prophétique fureur.

ROUSSEAU. Ode I, liv. 2.

(a) *Morbis hic nihil habet aliis morbis divinius aut sacratius, sed eandem ex quâ reliqui morbi oriuntur naturam sortitus est. De Morbo sacro.*

cré que les autres. Il ajoute dans le même endroit, qu'elle est plus particuliere aux personnes d'une constitution pituiteuse. Un des points de sa doctrine sur celle des femmes, est, comme nous l'avons déjà dit, que l'humide y domine; &, comme un des effets de cette disposition, est une certaine tendance aux affections spasmodiques, les femmes ont dû souvent retracer l'image des personnes agitées par le souffle divin, & par-là paroître plus propres que les hommes à jouer le rôle de Sibylles ou de devinereffes. La plûpart des panégyristes des femmes ont abusé de ce fait historique, qu'avec un peu plus de lumieres ou d'impartialité ils eussent au moins regardé comme indifférent à leur objet.

La foiblesse, & la sensibilité qui en est la suite, sont donc les qualités dominantes & distinctives des femmes : elles se retrouvent par-tout chez elles; elles sont non-seulement la source

de certaines affections morbifiques qui leur sont plus particulieres qu'aux hommes, mais elles donnent à celles qui leur sont communes avec eux un certain aspect qui les différencie. Quant au moral, tout en elles prend la forme du sentiment : c'est par cette regle qu'elles jugent toujours les choses & les personnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opérations de l'esprit, qu'à l'impression qu'ont faite sur elles ceux qui les leur ont suggérées ; & quand elles cedent, c'est moins aux traits victorieux du raisonnement, qu'à une nouvelle impression qui vient détruire la premiere. Cette organisation étoit sans doute nécessaire dans le sexe, à qui la nature devoit confier le dépôt de l'espece humaine encore foible & impuissante. Celle-ci eût mille fois péri, si elle eût été réduite aux secours tardifs & incertains de la froide raison. Mais le sentiment plus prompt que l'éclair, aussi vif & aussi pur que le feu
dout

dont il émane, pousse une femme à travers les flammes, fait qu'elle s'élançe au milieu des flots pour sauver son enfant; il fait plus, il la porte à remplir avec une patience, qu'on n'admire pas assez, & même avec une sorte de satisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes & les plus pénibles. Seroit-il vrai, comme on l'a dit, que cet instinct précieux, par lequel la nature a pris soin de lier les hommes, s'altère & s'affoiblit à mesure que la réflexion se perfectionne? Enfin tel est le pouvoir du sentiment si énergique dans les femmes, que, tout foible qu'il est dans les hommes, il est encore le plus ferme fondement de la société; car les loix ne furent jamais qu'un lien précaire, que les sophismes ou les artifices de l'intérêt particulier éludent presque toujours. Cela supposé, la foiblesse & la sensibilité peuvent servir de données pour évaluer tout ce qui a quelque rapport à ce sexe, & résoudre les problêmes,

50 SYSTÈME PHYSIQ. ET MORAL
soit physiques, soit moraux, que sa
constitution peut présenter.

CHAPITRE V.

*Des rapports naturels qui sont entre les
Parties solides & les Parties fluides
du corps de la Femme, & du tempé-
rément propre au sexe.*

APRÈS avoir exposé la nature &
les effets des parties solides qui
composent le corps de la femme, &
fait pressentir les inductions qu'on en
peut tirer pour parvenir à la connois-
sance des véritables affections de ce
sexe, soit dans l'état de santé, soit dans
l'état de maladie; il est nécessaire de
parler du rapport des parties solides &
sensibles, avec les fluides qu'elles font
mouvoir.

Nous sommes, sur la foi de nos sens,
naturellement portés à croire que le prin-
cipe d'activité qui donne le mouvement
aux corps organisés, réside dans les

seules parties solides, & que les parties fluides ont besoin de l'impulsion des autres pour changer de place. C'est aussi des parties solides qu'on juge que l'être sensible tire son caractère, regardant les humeurs comme absolument passives & mortes. Il est vrai qu'on conçoit bien qu'un fluide animal peut avoir un mouvement intestin qui change la disposition relative de ses parties constitutives, ou par lequel certaines particules actives, telles que celles qu'on apperçoit dans plusieurs liqueurs animales & végétales, se portent d'un endroit d'un fluide en un autre; mais on ne sçauroit attribuer à la totalité de ce fluide un mouvement progressif spontané. Ce dernier mouvement ne peut avoir lieu qu'à l'aide de certains points d'appui alternatifs; & l'usage de ces points d'appui suppose dans les parties du corps qui se meut, une continuité que les parties des fluides n'ont point. Car si elles l'avoient,

elles ne seroient plus fluides ; elles perdent leur être spécifique , lorsque quelque cause accidentelle les rapproche ; & établit entr'elles quelque adhérence , telle que celle que le froid produit entre les parties de l'eau , ou que celle que le simple contact de l'air opere entre les parties du sang extravasé.

Ainsi les fluides , pour parcourir les différentes parties du corps , ont besoin des secousses successives des parties solides. Mais seroit-ce une raison concluante pour refuser aux humeurs toute influence sur la sensibilité ? Elles doivent devenir solides , en s'affimilant aux différents organes : on peut concevoir par conséquent qu'elles n'ont pas toujours une égale disposition à s'animaliser ; qu'il est des temps où les humeurs sont plus vitales & plus organiques que dans d'autres ; que celles des vieillards ne doivent pas l'être au même degré que celles de l'adulte & de l'enfant ; que le sexe peut y apporter quelque

différence (a); & que, du sentiment intime que la nature a fans doute de ces différents états des humeurs, il doit résulter diverses modifications dans la maniere d'être générale de chaque individu. Cependant il faut avouer que nous n'avons aucun moyen sûr d'évaluer la disposition des humeurs considérées sous ce point de vue métaphysique.

Une maniere de les envisager, qui n'est pas moins indéterminée, c'est celle où l'on n'a égard qu'aux principes chymiques dont elles sont composées, ou aux quatre qualités des anciens. Ceux-ci, comme on sçait, faisoient dépendre le tempérament de la proportion dans laquelle le chaud, le

(a) Notre idée se trouve assez conforme avec celle d'Hippocrate. On verra, dans le Chapitre qui traite de la génération, que ce médecin croyoit que la semence du mâle & de la femelle n'ont pas toujours la même énergie.

froid, le sec & l'humide se trouvent mêlés dans le corps; & la disposition la plus favorable selon eux, est que ces qualités se balancent tellement entr'elles, & que l'action de l'une modere tellement l'action de l'autre, qu'aucun ne puisse prévaloir. Tous les raisonnemens des physiologistes sur ces principes, se bornent à une connoissance abstraite qui seroit inutile à la pratique médicale, quand même elle auroit un fondement réel.

Stahl (a) a établi sa théorie des tempéraments sur des rapports physiques plus faciles à saisir; il les fait dépendre de la diverse texture des solides, & des différens degrés de consistance des humeurs, ou plutôt d'une certaine proportion entre les fluides, & le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler. Il dit que le tempérament sanguin exige des solides d'une texture

(a) *Theoria medica vera.*

spongieuse, & un sang riche & délié qui puisse y couler librement. Ce tempérament se fait reconnoître par une figure pleine, des membres charnus & un teint fleuri. Si, avec la même constitution des solides, le sang, au lieu de molécules actives & rouges, contient une trop grande quantité relative de molécules aqueuses & froides, il en résulte un tempérament phlegmatique, qu'un ton de chair lâche & une couleur pâle rendent toujours sensible. Selon le même auteur, le caractère moral, affecté à chaque tempérament, se tire de la facilité plus ou moins grande avec laquelle les humeurs circulent dans leurs vaisseaux, & par conséquent de la régularité plus ou moins grande avec laquelle les fonctions vitales s'exécutent. Si elles se font avec aisance, l'ame en conçoit un sentiment de sécurité qui se fait appercevoir dans toutes les actions morales de l'individu. Aussi voit-on que ceux qui possèdent le tempéra-

ment sanguin, qui est celui où les fonctions s'exécutent avec le plus de facilité, sont en général fort gais, décidés & francs.

Au contraire, l'exercice pénible & difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament phlegmatique, réduit à un état d'indolence & de timidité, qu'on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique est presque indifférent pour tout, parce qu'il sent qu'avec des organes sans consistance, il ne peut presque rien; car les parties aqueuses, qui les humectent continuellement, leur ôtent le ressort & la force nécessaires aux grands mouvements.

La méfiance & la timidité caractérisent le tempérament mélancolique, parce que, quoique les vaisseaux, qui forment le tissu des solides dans ce tempérament, soient fort amples & d'un calibre assez spacieux, la nature craint que les humeurs, qui y sont excessive-

ment épaisses & lentes, ne perdent leur aptitude à circuler, & ne subissent tôt ou tard un arrêt funeste; ce qui demande de sa part une sollicitude continuelle, qui déborde sur les actes extérieurs de l'individu. On reconnoît ce tempérament à une teinte rembrunie, & à une certaine maigreur occasionnée par le resserrement des solides, & sur-tout par l'anéantissement ou le rapprochement excessif des lames du tissu cellulaire.)

La texture des solides propre au tempérament bilieux, est compacte & serrée, comme dans le tempérament mélancolique, & le calibre des vaisseaux y est moins grand; mais le sang y étant très-fluide & très-mobile, par la grande quantité de parties sulfureuses qu'il contient, y circule avec rapidité; & toutes les autres fonctions s'y exécutent avec une promptitude que les personnes qui ont ce tempérament mettent dans toutes leurs actions. L'audace est

la qualité distinctive de ce tempérament ; & quoique ceux qui l'ont soient maigres , la couleur de leur visage est cependant vermeille & vive.

Cette hypothese est très-ingénieuse ; & je lui donnerois volontiers la préférence , parce qu'elle a l'avantage d'être fondée sur des rapports sensibles , & sur cette observation aussi commune que vraie , que nos goûts & nos humeurs sont , jusqu'à un certain point , subordonnés à la disposition physique de nos organes. Quel est en effet le mortel assez heureux pour n'avoir jamais senti son esprit passer par les différentes nuances & les divers degrés de sérénité qu'une atmosphère variable est susceptible d'éprouver ? pour n'avoir jamais apperçu l'influence qu'une digestion facile ou laborieuse a quelquefois sur la partie morale de notre être ? pour pouvoir enfin se détacher , pour ainsi dire , du monde sensible , & se soustraire aux orages qui agitent sa frêle machine ?

Le systême des climats , que les médecins peuvent revendiquer avec tant de justice , puisqu' Aristote n'en a parlé qu'après Hippocrate (a) , qui se trouve

(a) On a reproché à Montesquieu de n'avoir pas cité Charron , qui , dans son livre de la Sageffe , parle de l'influence des climats , d'une manière assez détaillée. Ce reproche est d'autant moins fondé , que cette idée n'appartient point à ce dernier , & que lui-même n'a pas nommé les auteurs de qui il l'a empruntée. C'est à Hippocrate qu'elle est due ; & la manière dont il l'a exposée n'est point un de ces textes vagues qui se prêtent à toutes les interprétations , & dans lesquels chacun peut trouver le sens qu'il cherche. Voici un passage de son livre de *Aere , Aquis & Locis*... *Regioque ipsa (Asia) hâc nostrâ (Europa) mitior , & hominum mores humaniores & benigniores. Quoad autem animi ignaviam & mollitiem , cur Asiatici Europæis minus bellicosi existant , & moribus sint lenioribus , anni tempestates in causâ sunt. . . Quam ob causam mihi Asiaticorum genus ope destitutum videtur , quibus præterea eorum instituta accedere debent. Multò enim maxima Asiæ pars regum imperio regitur. Qui*

assez développé dans Galien (a), & encore plus dans un médecin moderne (b), dépend de ce principe incon-

verò sui potestatem non habent, neque sui juris sunt, sed dominis subditi; ii rerum bellicarum nullam curam habent, sed ut ne bellicosi videantur. A la mollesse des Asiatiques que la chaleur du climat rend peu propres à la guerre, & retient dans les chaînes du despotisme, il oppose le caractère belliqueux des Sarmates, peuple d'Europe, qui habitoit une région plus froide. « Les femmes, dit-il, chez » ce peuple, vont à la guerre, montent à » cheval & tirent de l'arc; elles n'ont le droit » de se marier qu'après avoir terrassé trois » ennemis. » C'est ainsi que chez les habitants des îles Baléares, les enfants n'obtenoient leur déjeûné qu'après l'avoir fait tomber d'un lieu élevé à coups de fronde.

(a) *Quod animi mores sequantur corporis temperamentum.*

(b) Huarte, *Examen des Esprits*. Selon cet auteur & l'opinion commune, les peuples du Nord ne brillent point par l'éclat d'une imagination vive & féconde. L'un & l'autre sont contredits par l'écrivain dont il s'agit dans la

testable. Il est évident qu'il y a des peuples qui, par la nature du climat qu'ils habitent, ou par celle des aliments dont ils se nourrissent, doivent plus pencher vers tel tempérament que vers tel autre, être par conséquent plus ou moins courageux, plus ou moins actifs, avoir des passions & des besoins que d'autres n'ont pas, &, comme ce sont ces passions & ces besoins qui nécessitent les loix, avoir une législation

note de la page 22, & dont le principal défaut est d'ériger toujours en principes des faits particuliers. Parce que le Nord aura produit un homme d'une grande imagination, il ne s'ensuit pas qu'il soit naturellement aussi fertile en pareils hommes que les pays du Midi. Qui oseroit avancer que le sol de la Provence n'a pas des qualités plus productives que la Laponie, parce qu'on auroit dans celle-ci fait venir des melons par des moyens artificiels? Peut-être que les fruits du génie, comme les orangers, y ont aussi besoin de fourneaux & de ferres, c'est-à-dire d'efforts qui sont moins nécessaires dans des climats plus heureux,

relative aux circonstances physiques dont ils dépendent.

La différence des tempéraments n'est pas si marquée dans les femmes que dans les hommes ; ce qui provient sans doute en elles de l'uniformité de leurs occupations , ou , comme nous le dirons bientôt , de ce que le même est presque commun à toutes. Si on examine le tissu des solides qui forment le corps de la femme , on le trouvera spongieux & mol ; on verra que la substance cellulaire qui en lie les parties , y est en plus grande quantité (a) que dans ceux des hommes ; & qu'en même temps qu'elle contribue en elles à l'élégance & à l'éclat des membres , elle donne à leurs vaisseaux la liberté de s'y diviser en une infinité de petites ramifications ,

(a) Voyez une Thèse soutenue à Montpellier , dans le mois de Juillet 1774 , intitulée : *Dè corpore cribroso Hippocratis , seu de textu mucoso Bordevii* , page 23.

dont la souplesse obéit à la moindre impulsion.

Un pareil état des solides ne peut admettre que des humeurs très-fluides : des humeurs épaisses exigeroient des forces mouvantes plus considérables que celles que peuvent fournir des vaisseaux extrêmement déliés & flexibles. C'est une opinion assez générale, que les humeurs des femmes ont un plus grand degré de fluidité que celles des hommes ; cette fluidité les rend capable de pénétrer jusqu'aux extrémités des plus petits conduits, au-delà desquels les cellules du tissu muqueux leur offrent encore une infinité de routes ouvertes pour se porter de tous côtés. Un sang bien constitué, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaisseaux qui forment la substance solide des tempéraments sanguins, doit naturellement avoir un cours facile & uniforme, se répandre également dans toutes les parties du

corps, & y former, selon la nature des vaisseaux dont elles sont composées, ces teintes admirables d'albâtre & de rose, auxquelles on tente vainement de suppléer par le plus grossier de tous les artifices. Enfin, de ce rapport singulier des solides & des fluides, il doit résulter un caractère de fraîcheur & de vie qui est l'annonce indubitable de la plus parfaite santé.

Il paroît donc que le tempérament qu'on appelle sanguin, est en général celui des femmes; elles en ont les attributs; c'est le plus favorable à la beauté, & le plus approprié à la trempe de leur esprit. Des fibres souples & faciles à émouvoir, doivent nécessiter un genre de sensibilité vive, mais passagère, &, en rendant aisées les différentes opérations de la nature, accoutumer l'ame à un sentiment de confiance qui produit la gaieté. Les femmes mêlent l'enjouement aux affaires les plus sérieuses : si les chagrins font sur

elles des impressions assez vives, leur constitution n'en comporte pas de durables: la même cause qui fait qu'elles sentent vivement, fait qu'elles ne sentent pas long-temps. Les sentiments les plus disparates se succèdent chez elles avec une rapidité qui étonne, de sorte qu'il n'est pas rare de les voir rire & pleurer plusieurs fois dans la même heure. Cette facilité de pleurer, qui leur est commune avec les enfants, & avec les hommes en qui des causes accidentelles ont fait dégénérer la sensibilité, & tels que ceux qui sont atteints d'ypocondriacisme, a sa source dans le peu de consistance qu'ont chez eux les organes. Nous avons dit que cette foiblesse dispose aux affections convulsives. Le rire, qui est particulier à l'espece humaine, est un mouvement convulsif. L'excrétion des larmes est l'effet d'une légère convulsion de l'organe destiné à séparer cette humeur, qui même n'est pas tout-à-fait exempte

de plaisir : il semble que ce plaisir soit un dédommagement attaché aux peines qui nous affectent superficiellement. Aussi les larmes ne sont-elles point l'expression de ces douleurs vives & profondes qui pénètrent toute la substance de notre ame. Soit qu'alors elle dédaigne ce foible soulagement, soit que l'abattement de la douleur, en suspendant une partie des mouvements vitaux, & en ralentissant l'autre, empêche aussi l'action nécessaire à l'écoulement des larmes, il est certain que cet acte extérieur n'est point celui qui caractérise les peines extrêmes que nous ressentons. Il est à remarquer que celles qui nous sont personnelles sont ordinairement de ce dernier genre, & que nous pleurons rarement pour nos propres maux, à moins qu'ils ne soient peu considérables. Il semble que ceux d'autrui nous fassent plus aisément répandre des pleurs, parce que nous les sentons moins vivement que les nôtres.

On verse des larmes sur les malheurs imaginaires des héros de théâtre, parce qu'ils ne produisent en nous qu'une émotion légère : on se lamente, on pleure sur la perte d'un ami ou d'un parent, précisément parce qu'on doit bientôt s'en consoler. Nous cherchons à nous exagérer à nous-mêmes notre douleur, par les mêmes choses qui devroient nous avertir de son peu de durée & de violence; mais nous aimons une illusion dans laquelle notre amour-propre aspire à se faire honneur d'un excès de sensibilité que bien souvent nous n'avons pas, & dont les larmes ne furent jamais le véritable signe. Il seroit toutefois à desirer que nous pussions toujours la réduire à ce degré de modération qui suffit pour nous acquitter envers l'humanité, qui est autant & peut-être plus expressif que le désespoir, & assez doux pour se mêler même à nos plaisirs. C'est pourquoi si les femmes & les enfants pleurent à

la moindre occasion, c'est parce que tout les affecte, mais ne les affecte que légèrement.

Le tempérament sanguin, qui, d'après ce que nous venons de dire, est communément celui des femmes, réunit la santé & la beauté dans le plus haut degré de perfection où la nature humaine puisse atteindre. Une sensibilité toujours active & vigilante, fait que toutes les parties du corps y jouissent d'un parfait équilibre, que l'action & la réaction entre les solides & les fluides s'y font avec la plus grande aisance & la plus grande régularité, & que les parties les plus éloignées du centre de la vie y possèdent exactement le degré d'énergie qui convient à leur destination. Au dedans, aucune irritation locale, aucune constriction spasmodique, en attirant vers un endroit la sensibilité qui doit être répandue sur toutes les autres parties, ne trouble cet accord & ce doux balancement qui

maintiennent les organes dans l'état respectif où ils doivent être : au dehors ; des mouvements libres & dégagés, une peau souple où brille un air de fraîcheur, une humeur gaie, un esprit facile & agréable, manifestent sensiblement le bien-être général de la machine.

CHAPITRE VI.

Des Changements & des Altérations nécessaires qu'éprouve le tempérament de la Femme.

TOUT se détériore, tout change : l'univers est une scène mouvante qui n'offre qu'un enchaînement continu de vicissitudes & de déplacements. Eclorre, s'élever, décroître & périr, est une marche commune à tous les êtres ; & la nature, variée dans tout le reste, est au moins uniforme dans cet ordre.

Mais parmi ces êtres, les uns (&

ceux-là font le plus petit nombre) parviennent à leur fin par une gradation insensible, par une suite de changements successifs & imperceptibles, qui nous cachent cette perspective redoutable : les autres y sont précipités par une pente plus ou moins rapide, par des cascades plus ou moins brusques ; & les chocs violents qui accompagnent une chute si rude, les détruisent quelquefois avant qu'on se soit, pour ainsi dire, aperçu qu'ils existoient (a).

(a) Si on voit que dans le plus grand nombre des hommes, le cours de la vie est interrompu, agité par des maladies de toute espèce, qui font le fruit de l'intempérance, du dérangement des saisons, des travaux excessifs dans lesquels leurs diverses passions les engagent, &c. on en voit aussi quelques-uns parvenir à une extrême vieillesse sans éprouver de secousses violentes, & d'autres changements que les altérations graduelles qui sont une suite inévitable du progrès de l'âge.

Notre objet n'est pas de considérer ici les altérations de ce dernier genre, qui regardent la femme; elles forment la matière d'un traité général des maladies du sexe, que nous réservons pour un autre endroit: notre but est de fixer ici un moment la vue sur les variations qu'éprouve le tempérament des femmes pendant le cours de leur vie, sans que leur santé, proprement dite, en soit notablement altérée; & l'on sent que ces variations, imperceptibles dans le détail, doivent, pour être apperçues, être considérées dans des époques où elles deviennent sensibles par leur somme. L'œil ne peut pas suivre toutes les nuances par lesquelles passe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printemps vient le ranimer & le rendre à la végétation, jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits de la première saison, & le replonger dans l'inertie & l'anéantissement.

Mais il est aisé d'appercevoir les circonstances les plus frappantes de son développement ; on saisit avec d'autant plus d'avidité l'instant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, & à mêler leur tendre verdure au fonds brun ou grisâtre de ses branches, qu'on étoit las du froid repos où la nature étoit depuis long-temps ensevelie. Ils donnent le signal de son réveil ; ils annoncent que tout va revivre & prendre une face riante ; & s'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant ; il semble recevoir lui-même un surcroît de vie, & participer à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression agréable se prolonge, en détournant notre vue des progrès insensibles qu'ils font tous les jours, jusques au moment où les feuilles, confondues avec les fleurs, viennent frapper tous nos sens, & livrer notre ame à une
douce

douce extase , à l'aspect d'un concours singulier de beautés ravissantes. Cet état se dissipe aussi promptement que les causes qui l'avoient produit ; les feuilles acquierent bientôt une couleur plus foncée , & prennent une teinte moins tendre & moins touchante ; les fleurs se ternissent , & font place aux fruits qui doivent leur succéder , & nous consoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre ame à un nouveau genre de sensations : la vivacité des premières s'éteint , mais elle est remplacée par cette satisfaction moins impétueuse & plus permanente qui accompagne une paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus pur que vif ; elle remplit l'ame sans l'agiter. Enfin les fruits disparaissent à leur tour ; & ce vuide annonce que cet arbre , qui nous charmoit quelques mois auparavant par son agrément autant que par sa fécondité , ne sera bientôt qu'un tronc stérile. Cependant on se hâte de

jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore ; mais on envisage sa décrépitude prochaine , avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons.

Telle est l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment , il n'est guere possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie , aussi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre , que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différents temps.

Le moment où la femme commence à indiquer le rang qu'elle doit tenir, n'est pas précisément celui où elle se trouve en état de payer son tribut à l'espece , & de seconder les vues de la nature ; on peut aisément la distinguer de l'homme long-temps auparavant. Quoique les marques particulieres qui décelent son sexe ne se montrent point encore , les traits généraux qui le caractérisent se

laissent néanmoins appercevoir aux yeux les moins attentifs. Dans les premières années de l'adolescence, qui suivent celles où nous avons dit (a) qu'une identité parfaite de traits, d'allure & de fonctions, faisoit confondre l'homme avec la femme, il est impossible de ne pas reconnoître déjà dans celle-ci quelques différences qui mettent une ligne de séparation entr'eux. Il faut avouer que ces différences ne sont que de légères modifications plus faciles à sentir qu'à déterminer; de sorte qu'on pourroit croire que la femme ne nous semble alors avoir les organes délicats & tendres, que parce que ceux de l'homme ont déjà acquis un ton plus ferme & plus solide par les exercices auxquels le goût naturel de son sexe le porte. Cependant ces différences ont lieu indépendamment des divers genres de vie auxquels les deux sexes peuvent

(a) Page 2.

être assujettis ; & cette dernière cause , qui n'est point générale , ne sçauroit produire un effet aussi constant que celui dont il s'agit. Quoi qu'il en soit , dans cette première époque , leurs organes semblent ne différer que par le degré de consistance ; car la substance muqueuse , qui doit donner à ceux de la femme les reliefs & l'empreinte caractéristique qui les distinguent , n'est point encore développée. Il seroit peut-être plus aisé de distinguer alors un jeune homme d'une jeune fille par la nature de leurs penchants , & par les premiers rayons qui s'échappent de leur ame. Les observations d'un philosophe moderne sur ce sujet sont très-justes. L'homme , selon lui , cherche à faire usage de sa force & à l'augmenter , tandis qu'un instinct tout différent excite la femme à acquérir des agréments. Une jeune fille attache du prix à la parure , & sçait que tel geste & tel attitude ne sont point indifférents pour

plaire, long-temps avant de se douter du motif pour lequel on veut plaire. Ce philosophe remarque avec la même vérité, que l'esprit des jeunes filles à un plus grand degré de finesse que celui des jeunes garçons. Cette différence n'est point l'effet de cette étourderie & de cette dissipation ordinaires aux derniers, ou d'une présomption qui leur fasse dédaigner un avantage propre à servir de ressource & de supplément à la foiblesse de la femme; elle est une suite nécessaire de cette même foiblesse. La finesse est inhérente à la constitution de la femme (a); c'est vainement que l'homme voudroit lui disputer cet avantage: si cette prétention marque peu de connoissances dans celui qui peut l'avoir, la témoigner à celles qui y sont intéressées seroit le comble de la sottise.

La femme parvient à peu près dans

(a) Page 25.

cet état, & sans éprouver d'autre changement sensible qu'une augmentation dans la taille, à cette époque brillante qui est celle de son triomphe, je veux dire la puberté. Cet âge arrive plutôt pour elle que pour l'homme. Certains auteurs ont tiré la raison de cette différence, de la petitesse des organes de la femme; ils disent qu'elle est plutôt propre à la génération, parce que ses organes, étant plus petits, sont plutôt formés; & que les molécules organiques, ou nutritives, qui servoient à leur formation & à leur développement, deviennent un excédent destiné à la reproduction. La circonstance de la petitesse des organes de la femme est, à la vérité, favorable à cette opinion; & il est assez raisonnable de croire que la nature ne s'occupe de l'espece qu'après avoir perfectionné l'individu. Mais cela n'est pas constant; cet ordre est tous les jours interverti. On voit fréquemment des filles nubiles qui n'ont

pas encore pris tout leur accroissement, & ces exceptions se répètent assez pour infirmer un système qui n'en doit souffrir aucune.

Toute hypothèse relative à l'économie animale, qui sera fondée sur une série de mouvements & d'actions mécaniques, dont l'une doit nécessairement amener l'autre, se trouvera toujours défectueuse, lorsqu'il s'agira de faire quadrer avec elle tous les faits qui s'y rapportent; parce que, dans cette sorte de systèmes, on oublie toujours la pièce principale qui doit faire la base de l'édifice. Cette pièce, dans les systèmes qui ont les corps organisés pour objet, c'est le moral qu'on ne peut jamais perdre de vue sans s'égarer; tous les pas qu'on fait sans ce guide ne sont que des chûtes. Un célèbre naturaliste de ce siècle convient que les raisonnements tirés de la mécanique ordinaire, sont insuffisants pour expliquer les faits que présente l'organisation. Il est forcé d'admettre *des forces*

intérieures qui y président. Cependant il laisse lui-même presque toujours ces forces dans l'inaction, & semble les oublier dans les cas où il seroit le plus nécessaire d'en tirer parti, pour leur substituer des raisonnements physiques. *Ces forces intérieures*, que nous appelons *nature*, sont le vrai principe de toutes les opérations animales : la nature les exécute en général dans des temps marqués ; mais elle peut y être sollicitée ou en être détournée par différentes causes ; ce qui avance ou retarde alors l'époque de ces opérations. Cela a lieu par rapport à la puberté : des causes morales sur-tout peuvent la rendre précoce ou tardive ; & c'est à ces causes qu'il faut rapporter la différence qu'on observe à cet égard entre les filles de la campagne & celles des villes. Ainsi ce fait seul prouve que la quantité plus ou moins grande de molécules organiques n'y a qu'une influence très-subordonnée.

Dans cette seconde époque où la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, & à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées par leur siège, & différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, & l'autre le nourrit, l'augmente & le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi & se modifie : elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différents organes qui leur sont fournis. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le col & lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules, & se prolonger vers les bras, pour leur don-

ner ces contours fins, déliés & moëlleux, qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modifier à peu près de la même manière toutes les parties inférieures. Le principe actif ou la force intérieure qui opère ce développement, imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties, de la consistance, de la chaleur & du coloris. Tout s'anime alors dans la femme : ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat & de l'expression : tout ce que les graces légères & naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur, brille dans sa personne. De ce nouvel état il résulte en elle une surabondance de vie qui cherche à se répandre & à se communiquer. Elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes, & par des élans qui ne sont que la voix tyrannique & douce de la volupté. Pour intéresser puissamment

toute la nature à sa situation, elle semble appeler les plaisirs à son secours. Alors tout s'empresse, tout vole au-devant de la beauté, pour la servir & briguer le bonheur de recevoir ses chaînes.

Lorsque le vœu de la nature est rempli, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but. La femme perd peu à peu de son éclat : cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparoît comme la rosée du matin. La force expansive, dont les organes tiroient leur coloris & leur forme séduisante, diminue, se ralentit; & une flaccidité désagréable succéderoit à la souplesse & à la fermeté élastique dont ils étoient doués, si cet embonpoint qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenoit; & n'en imposerait par un certain air de fraîcheur. Si cette nouvelle modification est incompatible avec la légèreté, la finesse de

traits, & cette taille flexible qui font le partage de la puberté, elle admet au moins des graces majestueuses, & des agréments qui, sans être aussi piquants, ne laissent pas que de servir quelquefois de piège à l'amour. La nature tâche cependant d'en tirer parti, & de les faire servir au profit de l'espece: elle ranime par intervalles l'éclat de la femme; elle fait de temps en temps naître de nouvelles fleurs sous ses pas, pour en tirer de nouveaux fruits. Mais enfin ne pouvant plus la défendre contre les impressions destructives du temps, & la tenant quitte de tout envers l'espece, elle abandonne à son individu l'usage des derniers moments qui lui restent.

La vieillesse, qui est toujours plus hâtive pour la femme que pour l'homme, ne succede point immédiatement à l'époque où elle cesse d'engendrer. Il est encore un espace de temps, mais trop court sans doute, où elle intéresse par un reste d'attraits qui rappellent le sou-

venir de ceux qu'elle n'a plus. Elle redouble d'efforts pour conserver ce reste précieux & inutile ; elle rassemble autour d'elle toutes ses machines pour arrêter les ravages du temps qui la dépouille tous les jours de quelque chose : mais si elle pousse ses soins plus loin que ne l'exige le desir légitime de faire une retraite honorable , si elle écoute trop cet instinct qui ne lui a jamais fait envisager d'autre bien que le bonheur de plaire , il est à craindre que la vieillesse , prête à fondre sur elle , ne vienne mettre dans un trop grand jour le contraste défavantageux de ses prétentions & de son impuissance.

Lorsqu'enfin cet âge , qu'un auteur appelle *l'enfer des femmes* , est arrivé , elle doit se borner à jouir des droits respectables que les fonctions qu'elle a remplies lui ont acquis : elle n'a plus rien à attendre des objets auxquels elle a dû sa principale considération ; tout est flétri , tout est détruit : l'impulsion

vitale qui animoit tous ses organes, se concentre vers l'intérieur, & se fait à peine sentir aux parties externes; l'embonpoint qui leur servoit de support se dissipe, & les abandonne à leur propre poids; d'où résulte un affaïssement général, qui défigure la femme par les mêmes choses qui l'embellissoient autrefois. Parmi les débris dont elle est entourée, les cheveux, que l'homme perd de bonne heure, se montrent encore chez elle, & font voir que les organes de celle-ci ne perdent jamais tout-à-fait la flexibilité qui faisoit leur caractère, & qu'après avoir différé en tout de l'homme, elle décline encore & vieillit à sa manière.

Ceux qui veulent avoir le talent d'expliquer tout, trouvent les causes des altérations de la vieillesse dans le raccornissement excessif des solides, qui par-là perdent leur souplesse. Les mouvements, disent-ils, deviennent plus difficiles, le jeu des organes se déran-

ge, & l'exercice des fonctions vitales cesse. Cette prétendue explication n'en est point une; elle n'est que la simple exposition de la chose. Il ne s'agit point de sçavoir qu'on vieillit parce que les organes perdent leur flexibilité & leur action; le point essentiel, s'ils veulent instruire, seroit de nous apprendre pourquoi cette force intérieure, cette énergie qui nous fait croître, qui nous soutient, & qui nous défend contre la plûpart des maladies, ne prévient point aussi ce dépérissement gradué qui, après nous avoir conduits de l'enfance, à travers les illusions agréables de la puberté, aux jouissances plus froides de l'âge adulte, & nous avoir fait sentir les attentes terribles de la vieillesse, nous amene enfin à la décrépitude & à la mort.



CHAPITRE VII.

*Des Moyens naturels qui conservent ,
& des Causes accidentelles qui peu-
vent changer ou faire dégénérer le tem-
pérament de la Femme.*

LA nature a donc marqué à tous les êtres un terme vers lequel ils sont entraînés insensiblement par des déperditions successives. Quelle que soit la cause de cette dégradation inévitable, la sagesse veut qu'on ne la précipite point par un usage désordonné des moyens (a) faits pour la retarder autant

(a) Les médecins ont donné (on ne sçait pas trop pourquoi) le nom de *choses non naturelles* aux moyens & aux fonctions qui soutiennent la vie, tels que les aliments & la boisson, l'air, le sommeil, les sécrétions & les excréations, &c. On devroit changer une dénomination si peu exacte; car chacun sent qu'il n'y a rien de plus naturel que de manger & de boire, & d'aller à la garderobe.

qu'il est possible. Un travail & des aliments proportionnés au progrès naturel de nos forces, des passions modérées, une exacte conformité aux loix de la nature, sont les conditions essentielles qui peuvent nous faire jouir de toute l'étendue de nos facultés, & maintenir notre tempérament dans l'état où il doit être à chaque époque de la vie.

Nous avons dit qu'il en est une (l'enfance) où ce tempérament, plus remarquable par l'agrément que par la vigueur, & que nous avons appelé sanguin, étoit commun à l'homme & à la femme. L'homme s'en éloigne bientôt plus ou moins; mais il est dédommagé de cette perte par un bien plus précieux, qui est la force. Elle compense en lui, pour l'exercice des fonctions vitales, l'avantage que les femmes doivent à la souplesse de leurs organes. Elle lui est nécessaire pour supporter les travaux pénibles auxquels la

société l'affujettit, & qui l'augmentent à leur tour; elle doit même faire son principal mérite: car on sent bien que, selon les rapports que la nature a mis entre lui & la femme, l'un ne peut pas plaire par les mêmes endroits que l'autre.

Le tempérament, dans la femme comme dans l'homme, peut changer de nature, & de sanguin devenir phlegmatique, mélancolique ou bilieux. Si des fucs mal digérés, ou un air souvent humide, donnent au sang une constitution aqueuse, le tempérament deviendra phlegmatique. Un sang épaissi, qui ne pourra parvenir que difficilement aux extrémités des petits vaisseaux, ou à ces cellules dont le tissu muqueux est composé, peut faire que ces petits vaisseaux ou ces cellules s'obliterent, & que les gros vaisseaux s'agrandissent dans la même proportion; & si alors des agitations réitérées du système nerveux, tendantes à redonner aux hu-

meurs leur fluidité ou leur pureté primitive, achevent de détruire la substance muqueuse qui modérait la sensibilité des organes, le tempérament prendra le caractère mélancolique. Enfin, d'autres causes capables de donner de l'activité & de la chaleur aux humeurs, & d'imprimer de la roideur aux fibres & à la matière spongieuse qui les entoure, peuvent rendre le tempérament bilieux.

Cependant les causes qui agissent sur le tempérament des femmes, ne sont pas en aussi grand nombre que celles qui altèrent le tempérament des hommes. Les différents arts auxquels ces derniers s'appliquent, modifient leur constitution de mille manières. L'existence civile des femmes est moins variée; les occupations de la plupart de celles qui ont le bonheur de travailler, sont presque par-tout les mêmes, & se réduisent à des travaux qui, n'agitant pas excessivement le corps ni l'esprit,

servent à faciliter les fonctions vitales, & à maintenir également la santé & la beauté. Mais le travail même le plus excessif n'est pas si à craindre qu'une oisiveté absolue. Le besoin, qui force certaines femmes de la dernière classe du peuple à des travaux qui sembleroient devoir être réservés pour les hommes, ne les prive que de quelques agréments. L'excessive indolence détruit à-la-fois la santé, & ce que les femmes aimeroient plus que la santé, s'il pouvoit subsister sans elle, je veux dire la beauté. La médecine a autant de peine à étayer les foibles fondements de l'une, que la coquetterie en a pour déguiser le délabrement de l'autre, dans les femmes que leur état, ou un goût pernicieux, condamne à une inaction perpétuelle. Car un des maux les plus difficiles à guérir, doit être, sans contredit, celui qui semble ôter à la nature les moyens dont elle se sert pour combattre tous les autres. Les mé-

decins qu'une longue pratique a éclairés sur la marche ordinaire de la nature dans les maladies, sçavent que rien n'est plus oppsé à cette marche, que les symptômes nerveux qui peuvent survenir; & ils n'ont que trop souvent lieu dans les maladies des personnes en qui l'abus de l'opulence, l'oïfiveté & les passions ont altéré la sensibilité primitive. Cette opposition qui est entre les mouvements nerveux & les mouvements ordinaires que la nature affecte ou doit affecter dans les maladies, a porté M. de Bordeu (a) à donner le

(a) *Traité de Médecine théorique & pratique*, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, par M. Minvielle. Voici comme ce dernier s'exprime : L'anomalie qui paroît dans les symptômes des maladies nerveuses, marque qu'il regne un tel désordre dans les forces organiques, qu'on a tout lieu de craindre qu'elles ne puissent amener une crise heureuse. Des remèdes un peu actifs, administrés tout de suite dans ces cas, ne font qu'augmenter ce

nom d'*irrégulières* à celles qui ont un caractère spasmodique. L'oïfiveté, outre qu'elle empêche les organes d'acquérir cette fermeté qui rend leurs mouvements plus efficaces & plus assurés, fait que les humeurs n'éprouvent point cette transpression qui les épure, en les faisant passer fréquemment par les différentes filières & les différents vaisseaux : forcées de croupir, faute d'action de la part des solides, elles s'altèrent par le repos; leur mixtion se dérange; les principes qui la formoient se séparent, & produisent des combinaisons malfaisantes.

L'exercice est donc nécessaire; mais la constitution des femmes ne comporte qu'un exercice modéré. Leurs foibles

désordre déjà existant; & pour que ceux-ci agissent avec fruit, il faut que la nature les seconde, sans quoi ils ne produisent qu'un effet pernicieux; ce qui arrive dans ces maladies. Pag. 173.

bras ne sçauroient supporter des travaux trop rudes & trop long-temps continués, & les graces s'accommodent peu de la sueur & du hâle. Un travail excessif maigrit & déforme les organes, en détruisant, par des compressions réitérées, cette substance cellulaire qui contribue à la beauté de leurs contours & de leur coloris. L'exercice que les femmes d'une condition moyenne trouvent dans des occupations utiles & indispensables, est le plus salutaire, parce qu'il joint aux effets naturels du travail, la satisfaction intérieure que donne l'accomplissement d'un devoir : il est par-là plus propre à remplir l'ame, & à l'empêcher de trop peser sur elle-même, comme elle fait dans les personnes dominées par la paresse.

La promenade, par laquelle les gens oisifs croient s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper & à agir, n'est point un travail, mais un délassement du travail :

elle n'en a point les effets, comme elle n'en remplit point les conditions. Ce genre d'exercice, au lieu d'imprimer un mouvement égal à tout le corps, ou du moins un mouvement alternatif aux différents muscles, ne fait mouvoir que les parties inférieures du corps; toutes les parties supérieures restent immobiles. Les humeurs à qui les premières ont donné une impulsion vive, doivent éprouver de la part des autres une résistance considérable, qui en rend le cours peu uniforme, & la distribution inégale. Il y a encore cet inconvénient dans les promenades, sur-tout dans les promenades solitaires des personnes d'une santé foible, ou d'une constitution mélancolique; c'est qu'elles font une occasion pour ces personnes de se livrer à tout le vuide de leur ame, à cette intempérance d'idées qui les charment en fatiguant les ressorts de leur esprit, & aux extatiques visions dont elles se repaissent : de
forte

forte que le fruit qu'on retire de cette espece d'exercice, est d'en revenir la tête & les jambes excédées, pour retomber dans une inertie pire que celle dont on vouloit par-là se garantir. Si on se promene purement par régime, la promenade, ne nous intéressant pas assez pour nous enlever hors de nous-mêmes, nous permet trop de penser au motif qui nous fait promener, & qui devient par conséquent un sujet de contention d'esprit, capable d'empêcher l'effet d'un tel remede. Baglivi dit qu'en pensant trop à sa digestion, on ne digere point : il en est de même des autres actions vitales ou animales; on les trouble en s'en occupant. Il faut à l'homme un travail réel; & le plus avantageux seroit celui qui exerceroit également le corps & l'esprit, & qui maintiendrait un juste équilibre entre les forces morales & les forces physiques. C'est après un semblable travail que la promenade seroit un délassement

aussi salutaire qu'agréable (a), parce qu'au lieu d'y porter les idées tristes & noires d'un être oisif, on n'y porteroit que des organes que l'impression du travail auroit rendus plus avides de nouvelles sensations : c'est alors qu'un air pur, un ombrage frais, & le parfum suave des fleurs, verseroient efficacement dans l'ame, avec l'oubli des occupations passées, les forces nécessaires pour en supporter de nouvelles.

Il ne faut pas que l'exercice soit l'objet d'un calcul trop scrupuleux, ni s'occuper la montre à la main ; il vaut mieux consulter son goût actuel, ou plutôt l'instinct, dont l'impulsion est toujours sûre, que les idées chimériques d'ordre & de régularité auxquelles certaines personnes se soumettent servilement. Un genre de vie trop compassé, en asservissant celui qui le prend à l'empire de l'habitude, l'expose davantage aux

(a) *Théorie des Sentiments agréables*, p. 216.

atteintes des maladies, au lieu de l'armer contre elles. Notre machine ne doit pas être plus réglée que l'élément qui l'environne. Il faut se reposer, travailler, se fatiguer même, selon que le sentiment de nos forces actuelles le permet. Ce seroit une prétention ridicule, que de vouloir se réduire à une parfaite uniformité, & garder toujours la même assiette, quand tous les êtres, avec lesquels nous avons les rapports les plus intimes, sont dans une vicissitude continuelle. Le changement est même nécessaire pour nous préparer aux secousses violentes qui quelquefois ébranlent les fondemens de notre existence. Il en est de nos corps comme des plantes, dont la tige se fortifie au milieu des orages & par le choc des vents contraires.

L'équitation a paru une ressource suffisante contre les suites dangereuses de la mollesse; mais cette espece d'exercice, que certains états de maladie ren-

dent quelquefois nécessaire , ne peut guere devenir l'exercice ordinaire & journalier des femmes ; elles ne sçau-roient en tirer le même fruit que les hommes. Elles sont obligées de le prendre , ou avec trop de danger , ou avec des précautions qui le rendent inutile. D'ailleurs , en montant à cheval , elles paroissent se dépouiller des graces qui leur sont naturelles , sans prendre celles du sexe qu'elles veulent imiter.

Un exercice plus compatible avec les agréments propres aux femmes , seroit sans contredit la danse , si la maniere la plus commune dont on s'y livre parmi nous , n'étoit plus capable d'énerver que de fortifier les organes. Les anciens , qui avoient le secret de faire servir les plaisirs des sens au profit du corps , avoient fait de la danse une partie de leur gymnastique. Il en étoit de même de la musique ; ils l'employoient pour calmer les mouvemens désordonnés de l'ame , & quelquefois

pour guérir les maladies du corps ; car , par les moyens qui affectent l'une , on a une prise naturelle sur l'autre. Dans la naissance des corps politiques , les amusements sont assortis à la sévérité des institutions dont ces corps tirent leur force ; mais , lorsqu'on est parvenu à faire de ces amusements un pur objet de volupté , ils ne sont plus propres à remplir les vues du philosophe ni celles du médecin.

Les mêmes raisons qui éloignent les femmes d'un travail violent & soutenu , leur interdisent aussi les travaux plus dangereux encore d'une étude suivie. La science , que les hommes achètent presque toujours aux dépens de leur santé , ne sçauroit dédommager les femmes de la détérioration de leur tempérament & de leurs charmes. Qu'elles abandonnent aux hommes la vaine fumée qu'ils cherchent dans cette acquisition dangereuse : la nature a assez fait pour elles ; ce seroit un attentat contre

elle de flétrir les dons précieux qu'elles lui doivent. Une forte contention d'esprit, en dirigeant vers la tête la plus grande partie des forces vitales, fait de cet organe un centre d'activité, qui ralentit d'autant l'action de tous les autres organes. Une personne profondément occupée n'existe que par la tête; elle semble à peine respirer. Toutes les autres fonctions se suspendent ou se troublent plus ou moins; la digestion en souffre sur-tout: les fucs mal élaborés deviennent plus propres à former des embarras ou de mauvais levains, qu'à réparer les déperditions qui sont une suite nécessaire du mouvement qui entretient la vie. Le corps privé des fucs qui le renouvellent, ou souillé par des humeurs excrémentitielles qui y séjournent trop long-temps, languit, se fane, & tombe comme un tendre arbrisseau planté dans un terrain aride, & dont l'ardeur du soleil a desséché les branches; ou bien le principe qui surveille les organes,

trop long-temps fixé loin d'eux par la méditation ou par la lecture, lorsqu'enfin il y est rappelé, y rencontrant des matieres étrangères ou dégénérées, se trouble, s'agite pour les chasser, & ouvre cette scene tumultueuse de mouvements irréguliers qu'on appelle *vapeurs* ou hypocondriacisme.

Cette affection familiere aux gens de lettres, seroit une suite plus naturelle & plus infallible d'une étude sérieuse dans les femmes qui seroient assez dupes pour s'y livrer. Leurs organes délicats se ressentiroient davantage des inconvenients inévitables qu'elle entraîne. Aussi un instinct salutaire semble-t-il les en écarter, comme d'un précipice qui, pour être couvert de fleurs, n'en est pas moins affreux, & dirige leur goût vers les objets frivoles. Les hommes qui veulent flatter les femmes, disent que ce goût est notre ouvrage, & que nous leur fermons la porte des sciences, pour nous assurer exclusive-

ment ce genre de supériorité. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elles ne s'en foucient guere; & c'est avec raison. On veut les louer sur l'esprit qu'elles pourroient avoir, comme s'il n'y avoit point d'éloges à donner à celui qu'elles ont.

La principale destination des femmes étant de plaire par les agréments du corps & par des graces naturelles, elles s'en écarteroient en courant après la réputation que donne la science ou le bel-esprit. Car il est certain que s'ils procurent des avantages précieux à la société, ceux qui résultent d'un corps sain, & d'un esprit libre & aisé, sont rarement le partage des personnes qui se livrent à un desir immodéré de s'instruire, ou qui se dévouent à la fonction pénible & ingrate d'éclairer leurs semblables. Celles-ci sont le plus souvent des hommes qui, travaillant sans cesse à enrichir le monde par des découvertes utiles & par de nouvelles vé-

rités, ou à l'amuser par des écrits agréables, consentent à y être nuls par leur personne. Presque toujours déplacés ou par leurs prétentions, ou par cette indifférence apathique que donne la méditation, ils sont au milieu de leurs contemporains comme des hommes d'un autre siècle, ignorant les usages les plus communs & les plus indispensables, & toujours occupés d'autres objets que ceux qui conviennent à leur situation présente. « Cela, dit Montagne, les rend ineptes à la conversation civile, & les détourne des meilleures occupations. Combien ai-je vu, de mon temps, d'hommes abestis par une téméraire avidité de science? » Le chancelier Bacon (a) avoue que c'est un inconvénient assez ordinaire aux lettres. Mais cet incon-

(a) *Aliud vitium litteratis familiare, quod faciliùs excusari potest quàm negari, illud nimirum, quòd non facilè se applicent & ac-*

vénient seroit plus sensible & plus choquant dans les femmes, dont l'affabilité & le caractère conciliant, qui leur ont été donnés pour tempérer la rudesse naturelle de l'homme, ne sçauroient s'accorder avec la morgue du sçavoir. Enfin, les idées des gens de lettres, même les plus exempts de ces défauts, ont toujours un air de contrainte qui leur ôte le naturel & la grace; & comme le plus souvent elles ne leur appartiennent pas, on pourroit les comparer à des dépouilles qu'on a été chercher dans des tombeaux; elles sont inanimées & froides comme les cendres des morts auxquels on les a dérobées; ou bien, si elles leur sont propres, comme elles sont le fruit du travail, elles ne ressemblent pas mal à ces fruits avortés, sans beauté comme sans faveur, que l'art

commodent ad personas quibuscum negotiantur aut vivunt, Fr. Bacon. de augment. scientiar. Lib. I, pag. 22.

arrache à la nature , pour flatter la vanité ou soulager l'impatience des riches (a).

Au contraire , l'esprit des femmes , inculte , mais pétillant , brille d'autant plus , qu'il n'est point étouffé par un sçavoir indigeste. Son caractère original le rend piquant ; sa liberté lui donne des graces. Leurs idées n'ont rien de gêné , de contraint ; leurs expressions sont la véritable image de leur ame , irrégulieres , mais pleines de naturel & de vie. Leur conversation , toujours vive & animée , peut se passer de la science , & a par elle-même un intérêt que toutes les ressources de l'érudition ne sçau-

(a) Nous ne disons point ceci pour détourner les femmes de donner à leur esprit une culture honnête , mais pour les éloigner d'un excès qui rend souvent ridicule , & qui nuit presque toujours à la santé. Au surplus , les études d'agrément sont les seules qui leur conviennent.

roient lui donner. Tout lui sert d'aliment : leur esprit sçait tirer parti des moindres objets, & ressemble au feu qui convertit en sa substance tout ce qu'il touche, & communique son éclat aux matieres les plus viles, & qui en paroissent le moins susceptibles. Enfin, comme les femmes sont un des plus grands mobiles & un des principaux liens de la société, la nécessité d'étudier continuellement quels sont les ressorts qui en font agir les membres, & d'y mettre leur foiblesse à l'abri des chocs que le jeu de ces ressorts nécessite, leur donne cette sagacité qui sçait quand & comment on doit agir & parler, l'art de mesurer ses démarches, de graduer ses actions & son langage selon les circonstances, une certaine habitude de saisir d'un coup d'œil toutes les convenances, en un mot, l'esprit de société, que bien des gens disent être le meilleur de tous.

D'ailleurs, une femme en sçait tou-

jours assez ; non point, comme disoit un duc de Bretagne, parce qu'elle sçait *mettre de la différence entre la chemise & le pourpoint de son mari*, mais parce qu'avec une mémoire facile & une tournure d'esprit légère & agréable, elle a l'art de multiplier les connoissances que le commerce des hommes, ou quelques lectures furtives & passageres, peuvent lui procurer. On ne fera point étonné de l'étalage scientifique que fera un homme qui vient de pâlir sur des livres ; mais un des charmes de la conversation des femmes, sur-tout quand la prétention en est bannie, c'est de paroître sçavoir tout, sans avoir jamais rien appris.

Pourroient-elles sacrifier tant d'avantages réels à un vain phantôme ? se livrer à des travaux où elles ont tout à perdre & rien à gagner ; & se dessécher par des veilles multipliées, pour acquérir un titre qui ne peut jamais chez elles qu'être subordonné à un autre genre de

mérite ? Leur intérêt est donc de tâcher de trouver des exercices qui soient propres à développer & à perfectionner leurs facultés naturelles, sans nuire à leur tempérament.

Parmi les moyens que les hommes ont inventés pour adoucir le poids d'une vie livrée à l'ennui & à l'inutilité, il en est un qui, comme un fléau contagieux, désole la société, & n'est pas moins funeste aux mœurs qu'à la santé, parce qu'il produit le double effet de la paresse & d'une passion vive. L'avarice qui en est l'ame, pour mieux se déguiser, lui a donné les noms d'amusement & de jeu. Qu'on se représente un cercle de personnes clouées sur des chaises, autour d'une table, & dans une atmosphère usée & corrompue ; dont le corps est immobile, tandis que leur esprit est dans une agitation extrême ; alternativement balottées par l'espérance & la crainte ; seulement occupées du soin de captiver les faveurs de

l'aveugle dieu auquel elles sacrifient ; qui , se laissant entraîner au gré de la passion qui les anime , oublie & les devoirs qui les appellent & les heures qui s'écoulent , & ne sortent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis ; & on aura une idée de ce qu'on appelle jeu. D'après cette idée , on conçoit que rien n'est plus capable de troubler l'ordre des fonctions animales & la régularité des mouvements vitaux , qu'un pareil défaut d'équilibre entre le physique & le moral ; que les humeurs , dérangées par-là dans leur cours , ne reçoivent point les préparations nécessaires aux sécrétions qu'elles doivent subir , & que , forcées de croupir dans quelque viscere , elles y forment des empâtements dangereux , ou que , rejetées comme nuisibles vers la peau , sous la forme de dartres ou d'autres especes d'éruptions , elles en détruisent le poli , la souplesse & l'éclat. Il faut ajouter que

cet état d'agitation , souvent répété , doit à la longue faire contracter un caractère irascible , & donner à la sensibilité une énergie vicieuse qui tourne toujours au détriment de la machine.

Ainsi une femme qui auroit quelque chose de plus à risquer que sa santé , seroit doublement intéressée à éviter le jeu. Il entraîne ordinairement des veilles trop prolongées , qui échauffent & affaissent le corps. Il semble à la vérité que les femmes les supportent mieux que les hommes ; ce qui vient sans doute de ce que les sensations dans ceux-ci sont plus profondes , & que l'attention superficielle avec laquelle les femmes effleurent les objets , les sauve de la fatigue que leurs impressions produisent. Il se peut aussi que les travaux sérieux & contentifs des hommes , leur rendent le calme bienfaisant du sommeil plus nécessaire. Il est néanmoins toujours vrai que la lumière artificielle , par laquelle on tâche de remplacer celle

du soleil, nuit aux ressorts de la vue ; & que plus on en multiplie les foyers, qui sont toujours trop près de cet organe, plus on en augmente les mauvais effets, sans en corriger l'uniformité fatigante. Car la lumière des bougies, bien loin de laisser aux objets leurs couleurs naturelles, comme fait la lumière douce & variée de l'astre du jour, au contraire les confond toutes. La variété des couleurs qui forment le tableau de l'univers, est peut-être une des causes qui nous le font contempler toujours avec plaisir, & sans produire en nous la lassitude. Enfin, par la clôture continuelle que le jeu exige, on se dérobe aux influences salutaires de l'air, qui est un des ingrédients les plus essentiels à notre existence, qui nous anime, & donne à nos organes le ton & le ressort convenables. La fraîcheur d'un beau matin, les émanations restaurantes des végétaux, & le spectacle ravissant de la nature,

font perdus pour une personne qui passe la nuit à jouer, & le jour à dormir.

Nous nous trouvons naturellement conduits à parler des effets des passions, en parlant de l'amour du jeu, qui en est une. Les passions qui ont leur source dans ce principe qui met en mouvement tous les êtres animés, & qu'on appelle amour de nous-mêmes, sont une des causes les plus destructives de nos corps. Ce qui étoit fait pour nous mener au bien-être, devient l'instrument de notre ruine, par l'abus que nous en faisons. Les passions, dans l'institution de la nature, ne devoient être que des mouvements brusques & passagers. L'animal en danger, devoit pourvoir à sa sûreté par des efforts & des moyens indépendants de la réflexion : une impulsion involontaire & irrésistible le devoit porter à propager son espece; mais ces moments, aussi rares qu'orageux, étant passés, il devoit rentrer sous la direction d'un instinct paisible. Ainsi

les passions étoient nécessaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuse pour eux-mêmes, à force de l'aiguiser. Dans l'état actuel de certaines sociétés, les passions ne sont qu'un accès continuel qui en agite les membres : au lieu d'être comme un souffle léger propre à leur imprimer un mouvement modéré, elles ont acquis un tel degré d'activité en se choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuse ; ou plutôt elles sont devenues un feu dévorant qui consume l'espèce humaine.

Ces expressions ne sont point outrées ; elles sont les seules qui puissent désigner les effets réels qu'une passion vive ou lente produit sur l'économie animale. Quoique chaque passion ait un caractère particulier, & se manifeste par des signes sensibles qui lui sont propres, elles ont toutes cela de commun, qu'elles pervertissent l'ordre & la succession naturelle des mouvements

dont la vie dépend. Dans les passions tristes, l'ame semble abandonner le soin du corps, pour ne s'occuper que de l'objet qui l'affecte. On éprouve (a) à la région épigastrique une constriction permanente, une sorte de resserrement qui gêne la respiration, ôte l'appétit, & s'oppose à la digestion. Tous les mouvements se ralentissent, les humeurs soumises à leur influence vitale s'altèrent, & les parties qu'elles doivent nourrir dépérissent nécessairement.

Quant aux passions fougueuses, outre les secousses irrégulières qu'elles produisent dans les différentes parties du corps, & les refoulements tumultueux des liquides qui en sont la suite inévitable, elles operent un autre effet qui, pour être plus lent & plus caché, n'en est pas moins funeste. Les mouvements de l'ame occupée d'une forte passion, se communiquent à tous les

(a) *Idée de l'Homme physique & moral.*

organes ; toutes les fibres en font agitées ; leur mouvement tonique en est accéléré ; & l'intensité de ce mouvement , long-temps soutenue , nécessite entr'elles des frottements réitérés qui détruisent cette substance muqueuse qui leur sert d'enveloppe , & à laquelle elles doivent leur liant , leur souplesse , leur force. Cette substance , qui les défend contre les impressions trop fortes des corps étrangers & en émousse la trop grande vivacité , dont les organes tirent leur volume & la beauté de leur forme , anéantie successivement , les abandonne à tous les désordres d'une sensibilité effrénée ; avec elle disparaissent la fraîcheur du tempérament & les agréments du corps , qui font place à une maigreur & une foiblesse souvent incurables. Il seroit sans contredit plus aisé d'exposer tous les ravages des passions , que d'indiquer les-moyens de s'en garantir. Chacun doit consulter ses forces ; il nous suffit de lui présenter

quelques-uns des motifs puissants qui doivent l'exciter à en faire tout l'usage possible.

Parmi les sources les plus fécondes des dérangements de l'économie animale, l'abus des aliments & des boissons doit tenir un des premiers rangs. Hippocrate a posé, relativement au choix & à la quantité des aliments qu'on doit prendre, une maxime qui, bien entendue, comprend toutes les regles de la diete. Il dit qu'on ne doit point donner au corps plus d'aliments qu'il n'en peut digérer & consommer (a). Il s'ensuit que la quantité de nourriture nécessaire à chaque individu, est déterminée par la constitution, le tempérament, la force & le genre de vie de ce même individu (b). La nature, dans les per-

(a) *Hæc est ciborum offerendorum occasio ut eâ copiâ exhibeantur, quam corpus superare valeat. De locis in homine.*

(b) On trouvera des préceptes très-sages sur cette matiere, dans le sçavant Commen-

sonnes du sexe, ne doit demander qu'une quantité proportionnée à la foiblesse de leurs organes, & aux exercices peu fatiguants dont elles s'occupent. Mais les femmes ainsi que les hommes, en écoutant un appétit trompeur ou factice, transgressent des bornes si légitimes, sans s'en appercevoir : & , lorsqu'on est parvenu à confondre l'habitude ou le plaisir avec le besoin, ce n'est plus la nature qui décide de la fréquence & de la durée des repas ; on la sollicite avant qu'elle desire, on la surcharge après qu'elle est satisfaite. Opprimée sous un poids excessif d'aliments superflus ou nuisibles, elle en digere & en assimile ce qu'elle peut ; le reste, mis à l'écart, forme dans les viscères, & sur-tout dans les premières voies, des foyers de corruption qui préparent les maladies, ou du moins devien-

taire que M. Lorry a donné sur les livres diététiques d'Hippocrate.

ment, dans l'endroit où ils se trouvent, un principe constant d'irritation, qui, occasionnant des tiraillements & opérant une tension inégale des divers organes, en dérange le jeu & les fonctions respectives, & sur-tout en altere la forme & la couleur. Un visage défait & une certaine pâleur, sont les symptômes inféparables du mauvais état des entrailles.

Il y a à la vérité des personnes en qui la nature, secondee d'un bon estomac & d'une disposition particulière à s'engraïsser, vient à bout de convertir en substance animale tous les aliments qu'on lui présente; mais elles achètent cet avantage par une corpulence & un excès d'embonpoint qui ne sont pas moins contraires à la beauté (a), &

(a) Quand je dis que l'excès d'embonpoint est contraire à la beauté, j'entends aux idées conventionnelles de beauté, reçues parmi nous. Car il est des peuples, tels que les
peut-

peut-être à la santé, que la maigreur ; car elles ôtent au corps ses proportions naturelles, sa souplesse & sa légèreté. On pourroit presque partager les personnes que leur fortune met en état de commettre de fréquents abus dans le manger, en deux classes, l'une formée de gens excessivement maigres, & l'autre de gens excessivement gras.

La règle d'Hippocrate ne se borne point à la surabondance des aliments ; elle s'étend aussi à leur qualité, ainsi qu'à celle de la boisson. Un philosophe

Egyptiens, chez lesquels l'embonpoint est un mérite, puisque leurs femmes font tout ce qu'elles peuvent pour se le procurer. Prosper Alpini (*Medic. Ægyptior.*) nous apprend les moyens dont elles se servent pour remplir cet objet. « Elles sont dans l'usage, dit-il, lorsqu'elles sont au bain, de prendre un potage » fait avec une poule engraisnée avec beaucoup » de soin, & de manger ensuite toute la poule » dans le bain même. » L'auteur cité ne dit point si cette recette réussit ; on conviendra du moins qu'elle n'est ni difficile ni rebutante.

de ce siècle a dit qu'on pourroit juger du caractère des peuples, par la nature des aliments dont ils se nourrissent. En effet, le caractère tient à la constitution physique, & celle-ci détermine le choix des aliments qui à leur tour renforcent le caractère. Il y a tel peuple auquel il faut des viandes & des boissons fortes, comme plus analogues à la constitution vigoureuse dont il est doué. Il en est d'autres où les individus, énervés par la chaleur du climat, se trouveroient accablés par ces mêmes viandes : des aliments aqueux & légers sont plus assortis à la foiblesse de leurs organes. La constitution des femmes se rapproche de celle des derniers. Aussi leur goût en général, quand il n'est point dépravé, les porte-t-il à donner la préférence aux mets & aux boissons qui n'exigent pas une grande dépense de forces digestives, dont les principes constitutifs n'aient pas une action trop forte sur les fibres délicates de leurs so-

lides : les végétaux , les fruits , le laitage , &c. sont pour l'ordinaire les mets qu'elles recherchent.

Cependant il n'est pas rare de voir des femmes passionnées pour les viandes de haut goût , & pour les liqueurs spiritueuses & aromatiques. Il est vrai que le plus grand nombre de ces femmes sont maigres , & d'un tempérament bilieux. Tant il est vrai que le goût n'est pas toujours un guide sûr pour décider le choix des aliments. La nature est tous les jours en défaut , relativement aux sensations qui déterminent ses appétits. En général , elle est avide de celles qui nous remuent vivement. Comme l'agitation est un caractère inhérent à la vie , & que par conséquent nous n'avons jamais un sentiment plus intime de notre existence que lorsque nous sommes agités , nous courons après tout ce qui peut produire en nous cette agitation agréable. Elle est le principe de ce goût incorrigible qu'ont certaines personnes pour les ali-

ments salés ou épicés, pour les liqueurs spiritueuses, pour le café, pour le tabac, &c. Mais toutes ces choses nous détruisent en nous flattant; car elles n'agissent qu'en augmentant le mouvement des fibres qu'elles agacent; & l'ébranlement qu'elles causent fait toujours place à un affaïssement qui nous rend de plus en plus leur action nécessaire, au point de ne pouvoir plus exister sans elles. On sçait que le café ôte le sommeil à beaucoup de personnes, & que même celles qui sont le plus habituées à son usage, éprouvent, après l'avoir pris, une espèce de léger mouvement de fièvre, qui est précisément la cause de cette satisfaction ou plutôt de cette ivresse momentanée que procure cette boisson séduisante. Comme un vent officieux, elle écarte tous les nuages qui offusquoient l'âme, elle ranime les ressorts assoupis de la pensée, & donne à nos idées un cours plus rapide & plus dégagé. Elle est la

source où beaucoup de gens de lettres vont épurer leur verve, & puiser cette ardeur qui les dispose à produire : c'est l'Hippocrene de beaucoup de poètes. Mais le but qu'on se propose dans son usage, & l'effet réel qu'elle opere, prouvent qu'elle convient peu au sexe, & à l'âge destinés à briller par les avantages du corps, plutôt que par les talents de l'esprit.

En exposant les effets de l'oïfiveté, des passions & de l'intempérance, nous avons fait connoître les causes les plus actives & les plus universelles des altérations du tempérament. Il en est sans doute d'autres moins générales & plus accidentelles. Elles exigeroient un détail qui n'entre point dans notre plan. Nous nous contenterons de dire quelques mots de l'emploi trop fréquent que font les femmes de certains moyens qu'on appelle *cosmétiques* (a), parce

(a) Cosmétique vient du mot grec *cos-*

qu'ils ont la beauté pour objet, & dont l'administration est souvent abusive ; car on ne doit pas s'attendre que sur une chose qui les touche de si près, elles soient plus modérées que dans tout le reste. Quand les moyens qu'elles mettent en usage n'ont pour but que la simple propreté, ils ne peuvent être qu'utiles. C'est assurément une pratique aussi saine que louable, d'enlever de temps en temps le limon & la matière excrémentitielle que la transpiration laisse sur la peau, sur-tout si on n'emploie que de l'eau, tout au plus légèrement aiguisée avec quelque acide

mos, qui signifie *ornement*, ou de *cosmein orner*. Les cosmétiques, ou remèdes destinés à perfectionner la beauté, sont une des branches les plus lucratives de la charlatanerie. Les femmes qui font dépendre leur existence de la beauté, doivent être aussi crédules sur ce qui intéresse un point aussi essentiel pour elles, que les hommes le sont en général lorsqu'il s'agit de leur santé.

qu'on peut encore affoiblir en l'enveloppant dans quelque substance mucilagineuse. Le plus sûr cependant est de n'ajouter aucun ingrédient à l'eau simple, parce que telle liqueur, dont l'action se bornera à donner du ton & de l'élasticité à la peau dans certains sujets, fera, sur d'autres plus sensibles, l'effet d'une liqueur styptique, & les exposera aux suites presque toujours fâcheuses de ces tentatives imprudentes qu'on hasarde trop souvent pour se délivrer de quelque difformité: telles sont celles où l'on se propose de faire disparaître de la peau des taches, des rousseurs, des croûtes dartreuses qui en ternissent l'éclat.

De ces diverses impressions, les unes sont ineffaçables, parce qu'elles tiennent à la constitution primitive de cet organe; les autres sont nécessaires, parce qu'elles sont le résultat excrémentitiel des dernières digestions, ou le fruit de l'impulsion active du principe vital qui

pousse au dehors, & vers un organe dont les affections intéressent peu la vie, une matiere qui deviendroit une cause infailible de corruption, si elle séjournoit long-temps dans des organes plus essentiels. Cette matiere éruptive, qui, même en dégradant la peau, atteste la vigueur & l'activité vigilante de la nature, doit être nécessairement évacuée; & les agréments qu'elle ôte, tout précieux qu'ils sont, ne doivent pas être mis en balance avec les inconvénients attachés à sa suppression. Les moyens ordinaires qu'on met en usage pour dissiper les taches qu'elle produit ne peuvent être que des remèdes qui, par leur action astringente sur la peau, répercutent vers les parties internes la matiere dangereuse que la nature plus sage tâchoit d'en écarter. Ne pouvant la chasser par la voie la plus favorable, elle tente de s'en débarrasser par d'autres émonctoires où cette matiere laisse presque toujours

des traces funestes, & qu'elle altere ou dénature tôt ou tard; & l'effet le moins à craindre qui résulte de cette perversion des mouvements naturels, est un état de langueur, pire cent fois que les défauts superficiels & tout au plus incommodes qu'on vouloit éviter.

L'espoir trop crédule de redresser la nature, a aussi fait inventer des moyens mécaniques pour prévenir ou corriger des défauts qu'on attribue pour l'ordinaire à ses erreurs, mais que bien souvent on pourroit peut-être avec plus de raison imputer à nos vices. La nature simple & livrée à sa marche droite & uniforme, produit peu de bossus, de boiteux, & de tous ces êtres informes dont fourmillent tous les lieux où elle est continuellement outragée par des mœurs qu'elle réproouve. C'est aussi dans ces lieux que l'usage des corps de baleine est le plus en vogue. On prétend par ce secours artificiel perfectionner la taille,

qu'au contraire on dégrade ou qu'on empêche de se former. Les médecins & les philosophes se font élevés avec autant de force que de raison contre l'abus qu'on fait des corps; ils l'ont représenté comme un obstacle qui, dans les enfants, s'oppose à leur développement, & peut, dans les personnes déjà formées, tellement gêner l'exercice des fonctions, qu'il en déränge l'ordre, & qu'il altere la forme naturelle des organes; enfin, comme une chose qui choque même les idées d'agrément qu'on se propose. Un grand préjugé contre les corps, c'est que, chez les peuples qui n'en font aucun usage, les femmes ont la taille plus avantageuse & sont mieux faites que chez ceux qui regardent ce supplément ou ce correctif comme nécessaire à l'ouvrage de la nature, & qui pensent que les hommes peuvent être façonnés comme les matieres que l'art soumet au rabot.

& au ciseau. Le peu de succès de cette pratique devrait les éclairer sur la fausseté des idées sur lesquelles on la fonde, leur inspirer plus de confiance pour les opérations simples de la nature, & les convaincre qu'autant elles sont salutaires & heureuses, lorsqu'elles ne sont point contrariées, autant elles sont imparfaites & irrégulières, lorsque nous essayons d'y mêler nos procédés & nos caprices.

Voilà par quels moyens en général on se hâte de flétrir un tempérament qui ne doit briller que quelques instants, & comment on ruine ses facultés naturelles, en voulant trop en étendre l'usage, ou en voulant les élever à une perfection chimérique. On a beau faire, on ne reculera jamais les bornes que la nature a assignées aux choses. Le parti le plus convenable & le plus sûr, est de se conformer à sa marche qui est toujours modérée; au lieu qu'en se fatiguant,

& en usant son être à poursuivre quelques biens imaginaires, on se donne mille maux réels; & que le desir trop avide de multiplier ses jouissances, fait que bien souvent on ne jouit de rien.



SECONDE PARTIE.

Des Différences particulières qui distinguent les deux Sexes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes & des Moyens particuliers par lesquels la Femme concourt à la génération.

IL y a des auteurs (a) qui ont cru voir beaucoup de ressemblance entre les parties génitales de la femme & celles de l'homme. Ils disent que si par la pensée, on replie vers l'intérieur les organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, & qu'on les place dans le siége qu'occupent les parties plus cachées de la femme, ou qu'on amène du dedans au dehors les orga-

(a) *Rodericus à castro. Universa muliebris morb. medicina. Lib. I, c. II.*

nes que la femme emploie à la génération, pour leur donner une position aussi apparente que celle qu'ont les organes du premier, on trouvera entr'eux de l'analogie, & une certaine conformité de structure. On peut être assuré que ces auteurs ont été séduits par des rapports faux ou peu approfondis. La seule différence des fonctions de l'homme & de la femme, dans l'œuvre importante de la génération, suffit pour éloigner toute idée de similitude entre les organes par lesquels chacun d'eux y coopere; & on conçoit naturellement que des parties destinées à recevoir, ne doivent pas être faites comme celles dont la fonction est de donner, indépendamment des effets qui, n'étant propres qu'à la femme, exigent d'elle ou des organes particuliers, ou des organes différents. Ainsi, de quelque manière qu'on envisage, de quelque manière qu'on arrange celles de l'homme, on n'y trouvera jamais rien qui puisse admettre,

conserver, & enfin produire au jour un nouvel être. Qu'on renverse aussi le siege & les fonctions des organes de la femme, il sera encore moins aisé d'y appercevoir quelque caractere qui indique en elle un sexe actif & puissant. L'homme & la femme sont donc deux individus qui, tenant à la même espece par les traits généraux, different néanmoins par le sexe; qui, destinés à remplir de concert un même objet, y portent des instruments différents, selon la différente maniere dont chacun doit y concourir.

La matrice est dans la femme l'organe dont les affections & les usages sont les plus connus. Elle est placée dans le bassin, entre la vessie & le dernier intestin. Dans les filles qui ne sont point nubiles, elle est petite, dure, aplatie, & sa cavité contiendroit à peine une petite amande; mais, lorsque aux approches de la puberté la nature vient mettre cet organe en exercice, les humeurs qui y abordent & qui le

pénètrent en changeant la consistance, le volume & les dimensions ; il devient plus mol, plus arrondi & plus grand. Le commerce des deux sexes & ses suites rendent encore ces rapports plus sensibles : mais le plus grand degré d'expansion qu'il reçoive, est celui qu'il a dans les derniers mois de la grossesse.

Cet organe ressemble assez à une poire creuse : la partie pointue qu'il présente, & qu'on appelle le museau de la matrice, est percé par une ouverture transversale, & s'avance dans le vagin ; & c'est par cette ouverture & par le vagin que l'enfant vient au monde, comme c'est par-là que l'amour a été lui donner l'être. L'extrémité opposée ou supérieure, s'appelle le fond de la matrice. C'est à ce fond que s'attache le *placenta*, ou cette espèce de gâteau formé d'un amas de vaisseaux unis par une substance muqueuse, par lequel les enveloppes du fœtus adhèrent à la matrice.

Des parties latérales de la matrice, partent deux tuyaux, appelés *trompes de Fallope*, longs de trois à quatre pouces, plus menus par le bout qui tient à la matrice, & plus évasés par l'extrémité qui touche aux ovaires; ce qui a fait donner à celle-ci le nom de *pavillon*. L'usage de ces parties est encore fort problématique, ainsi que celui des ovaires.

Les ovaires sont deux corps ovales & aplatis, placés à côté & près du fond de la matrice, à laquelle ils tiennent par le ligament large & par un côté du pavillon des trompes; adhérence qui cependant n'est pas assez forte pour les empêcher de flotter dans le bas-ventre. Ces corps sont alternativement appelés ovaires & testicules, selon le système qu'on adopte; ovaires, lorsqu'on les regarde comme le réservoir des œufs, & qu'on croit que l'embryon se forme dans un œuf; testicules, lorsque, regardant l'embryon comme le résultat du mélange des semences de l'homme & de la

femme, on les prend pour le réservoir de la semence. Dans le premier cas, l'œuf, fécondé par la liqueur prolifique du mâle, se détache de l'ovaire, & tombe dans le pavillon de la trompe de Fallope, qui, par le mouvement vermiculaire dont elle est douée, le conduit dans la cavité de la matrice : dans le second cas, cette même trompe sert de canal à la semence de la femme, pour la porter dans le même endroit, supposé que le fœtus ne se forme point dans les ovaires ou dans la trompe, comme cela est quelquefois arrivé. C'est par ce conduit aussi que la semence de l'homme, introduite dans la matrice, est supposée passer pour aller féconder l'œuf dans les ovaires, ou se combiner avec la semence de la femme.

Le vagin, la matrice, les trompes de Fallope & les ovaires, tiennent aux parties voisines & adjacentes par la membrane commune qui tapisse tous les organes du bas-ventre, & leur af-

fiette est encore affermie par leur union réciproque.

Ces différents organes, comme toutes les autres parties du corps, offrent des vaisseaux de différents genres, des arteres, des veines, des vaisseaux lymphatiques. Les arteres qui fournissent le sang à la matrice viennent des arteres spermatiques & des hypogastriques, dont les dernieres ramifications se rendent aux ramifications correspondantes d'autant de veines qui portent les mêmes noms. Les vaisseaux lymphatiques, qui font une production des vaisseaux sanguins, vont, à travers les détours du mésentere, se déboucher dans le réservoir de *Pecquet*.

Les ovaires reçoivent le sang des arteres spermatiques, qui sont celles qui le portent aux organes où s'élabore la semence de l'homme; & cela a paru à quelques auteurs un motif de plus pour donner aux premiers le nom de testicules. Mais ces arteres ne sçauroient

être considérées sous un autre rapport que celui de vaisseaux destinés à apporter des matériaux, sans influencer sur la manière dont la nature doit les mettre en œuvre. Le même sang, dont la nature tire dans l'homme la liqueur féminale, pourroit bien, dans la femme, servir à des usages différents; & l'identité de nom & de structure de ces vaisseaux, est insuffisante pour prouver celle de fonctions des parties où ils se rendent dans les deux sexes.

Toutes ces parties sont, comme tous les organes destinés à exécuter de grands mouvements, composées de différents ordres de fibres. Elles en offrent de tendineuses & de musculieuses, diversement disposées, pour que leur action puisse varier selon le besoin.

Des parties qui doivent, dans la machine humaine, acquérir un ascendant aussi singulier que celui qu'ont les organes de la génération, dont la sensibilité doit, pour ainsi dire, subjuguier

celle de toutes les autres parties, & devenir un centre dominant de mouvement & d'action, devoient être pourvues d'une grande quantité de nerfs. C'est ce qui a lieu par rapport aux parties que nous venons d'exposer. Ces nerfs leur viennent des nerfs de la moëlle épiniere, qui sortent par les trous des vertebres, des lombes, & de l'os *sacrum*.

Si, de l'examen des organes internes, on passe à celui des parties externes, on trouvera par-tout des différences qui sont une suite de l'organisation des premiers, & des usages auxquels la nature les a destinés : on verra que des parties qui se trouvent dans un sexe, ne se trouvent point dans l'autre ; que les parties extérieures de l'homme portent un caractère d'utilité sensible, au lieu que celles de la femme semblent n'être que de simples organes du plaisir. Celles qui existent dans les deux sexes sont totalement différentes : telles sont les

mamelles qui dans l'homme sont à peine marquées ; il pourroit même se passer de cette esquisse , puisqu'il n'en tire aucun usage. Le volume & la forme que cet organe a dans la femme , sont visiblement relatifs à l'obligation naturelle qui lui est imposée de nourrir les enfants.

C'est dans ces différences dans lesquelles la raison froide ne trouve qu'un objet d'utilité & qu'une simple convenance d'instruments , que résident cependant le lien invincible dont la nature se sert pour rapprocher les deux sexes , & cet attrait puissant qui les porte à s'unir. Nous sommes excités à la conservation de notre espèce par un sentiment aussi vif , aussi involontaire que celui qui nous attache à la conservation de notre individu. Des fonctions aussi intéressantes ne devoient point dépendre des incertitudes d'une volonté capricieuse ; nous devons y être poussés par un mouvement qui fît taire

tous les autres intérêts devant celui-là. Chaque individu a bien en lui les moyens de se conserver, mais non celui de se reproduire; il a besoin, pour remplir ce grand objet, du concours d'un autre individu qui lui ressemble par son espèce, & qui soit différent par son sexe. De ce besoin naît la dépendance réciproque des deux sexes. Aussi-tôt qu'ils viennent à connoître leurs véritables rapports, il ne leur est plus permis de se regarder de sang froid: l'un ne voit dans l'autre qu'un moyen de félicité, & que le complément de son être: ils s'élancent l'un vers l'autre avec une vivacité proportionnée à la force avec laquelle la nature leur parle en faveur de l'espèce; & pour s'enchaîner mutuellement, l'un emploie la prière, & l'autre un tendre artifice. Tel est le charme inconcevable attaché à la différence des sexes, que si les desirs naturels la font rechercher comme le terme où ils doivent cesser, elle rani-

me à son tour ces mêmes desirs lorsqu'ils sont éteints ; elle leur sert d'aliment, elle est encore un plaisir, lorsque le premier de tous est évanoui. Le malheureux à qui un couteau fatal semble avoir rendu l'autre sexe inutile, voit encore en lui, sinon le bonheur, du moins une image du bonheur ; il tourne en frémissant autour de ce phantôme, il s'attache à lui, il ne peut s'en séparer, & jouit au moins de ses tentatives, au défaut de la véritable jouissance (a).

(a) On pourroit nous dire que dans ce cas, le rapport instrumental n'existant plus, son effet devoit aussi cesser ; & que les eunuques qui survivent à leur nullité, déposent contre notre principe. On répond à cela, que l'impulsion primitive que nous recevons de la nature ne s'anéantit jamais, & subsiste indépendamment des accidents que notre corps peut éprouver. Un homme qui a perdu une partie d'un bras, ne cesse de rapporter à la partie dont il est privé, les sensations que

Quoi-

Quelque porté qu'on soit à se faire illusion sur le principe de ces traits aigus qu'un sexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce principe n'est & ne peut être que la perception d'une certaine conformité de moyens, avec un besoin pressant à se satisfaire. L'homme voit dans la femme, comme la femme

reçoit celle qui lui reste. On peut nous priver de l'usage de nos membres, mais non détruire la pente naturelle du principe qui les fait agir. Ainsi Origene, qui se trompa comme moraliste, parce qu'en voulant détruire la source de ses passions, il s'ôtoit le mérite de les vaincre, ne se trompa pas moins comme physicien, en employant un moyen insuffisant. On voit par-là combien peche aussi l'hypothese qui fait dériver le penchant à l'acte vénérien, des diverses impressions de la liqueur séminale, de sa quantité, de son âcreté: ces causes, qui ne peuvent être qu'accessaires, sont précisément celles que les mécaniciens choisissent toujours pour en faire la base de leurs explications. Quel discernement!

G

dans l'homme , la seule chose au monde qui puisse changer ses inquiétudes en plaisirs. Il n'est pas surprenant qu'un intérêt aussi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre , & que la passion les amenant par degrés à se prêter mutuellement une importance exclusive , ils en viennent enfin à ne voir qu'eux seuls dans toute la nature. Dans cet état , qui est le dernier période de l'amour , l'homme n'est plus un mortel , c'est un dieu , la femme est une divinité. L'imagination impétueuse du premier accumule sur-tout en faveur de l'autre toutes les perfections possibles ; il s'égaré délicieusement dans les idées chimeriques & mystérieuses du beau , pour élever l'objet de son délire : mais , lorsqu'après avoir fait un chemin immense dans le pays des abstractions , il arrive enfin à la réalité , il est peut-être étonné de se trouver à côté du sauvage stupide , ou de l'animal livré aux pures sensations.

La beauté, ce mobile puissant dont jamais mortel sensible ne prononça le nom sans émotion, n'est donc aux yeux du philosophe qui peut un moment échapper à ses prestiges (a), & contempler d'un œil calme les bouleversements & les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un simple rapport de moyens appropriés à un effet naturel; mais un rapport qui, ayant pour objet une nécessité impérieuse, doit à la passion sa principale force, & à l'imagination humaine les traits séduisants qui l'embellissent. Ce qui prouve que la beauté n'est point un être absolu, mais

(a) On sçait trop que la philosophie ne met pas toujours à couvert de ses traits. On dit que Démocrite, tyrannisé par la vue du sexe, & ne pouvant plus supporter la forte impression qu'elle lui faisoit, prit le parti de se rendre aveugle. Je souhaiterois, pour l'honneur des dames, & pour d'autres raisons, que le fait fût vrai. Cette victime ne dépareroit pas leur martyrologe.

une relation, c'est que si l'un des termes qui la composent vient à changer, la beauté ne subsiste plus. Qu'un homme épris de l'amour le plus vif tombe malade, à mesure qu'il s'éloigne de son état naturel il voit le charme qui le captivoit se dissiper, les attraits enchanteurs qui l'avoient séduit perdre leur pouvoir, & la femme qui les possédoit descendre au niveau de toutes les autres. S'il tient alors à elle, c'est par un autre genre de liens, tels que ceux de l'habitude ou de l'amitié. Cependant il ne s'est fait aucun changement en elle; lui seul a changé; le seul rapport qui résultoit de leur première situation, est altéré; enfin elle n'est plus belle à ses yeux, parce qu'il n'a plus de desirs. Mais la beauté reprendra ses droits, lorsque ces mêmes desirs, renaissant avec la santé, feront éprouver derechef à l'homme l'illusion flatteuse que la maladie avoit suspendue.

Il n'y a pas de beauté sans fraîcheur : lorsque cette qualité manque , tous les autres agréments ne frappent que foiblement , parce qu'un jugement prompt & rapide que l'instinct nous suggère , nous avertit qu'une femme , dont l'individu ne présente point tous les caracteres d'une parfaite santé , est dans une disposition peu favorable au plan de la nature , relativement au maintien de l'espece.

Comme on n'est jamais plus avantageusement disposé pour cet objet que dans les premières années de la jeunesse & dans le temps de la puberté , il n'y a pas de femme qui ne plaise à cette époque ; & La Chaussée a dit avec raison :

A quinze ans on est du moins jolie.

Sa beauté alors est d'être femme : toute notre prévention , toutes nos idées conventionnelles sur le beau , ne sçauroient empêcher la femme qui n'en a point d'autre de briller alors un moment ;

& si son regne est court, c'est parce que des objets de comparaison, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipser, lorsqu'elle n'a plus l'avantage naturel & passager qui la soutenoit contr'eux.

Les qualités qui font la beauté d'un sexe défigureroient l'autre. Cet air mâle & ces traits bien prononcés dont l'homme tire son lustre, feroient dans la femme une impression désagréable, parce qu'ils rendroient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicatesse & des traits fins déplairoient dans l'homme, parce qu'ils choqueroient le rôle auquel on s'attend de sa part. Tout ce qui a un air de force séduit naturellement les femmes. Il est aisé de s'en appercevoir par les qualités & l'état des personnes qui déterminent ordinairement leurs choix. Il n'est pas étonnant que la foiblesse cherche un appui contre les besoins qui l'accompagnent, ou contre

les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas seulement par rapport aux sexes ; elle est encore différente , selon les individus du même sexe. Les mêmes choses qui sont capables d'enflammer l'un , refroidissent l'autre. Tous les jours on trouve des hommes qui , en avouant que telle femme est belle , parce qu'elle réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché , se décident cependant en faveur d'une autre femme dont les traits sont moins réguliers.

Cette différence de goûts vient de ce que chacun a en lui-même un modèle avec lequel il compare les objets qui le frappent ; & ce modèle varie selon qu'on est disposé à mêler plus ou moins de moral au physique de l'amour , ou selon les images sous lesquelles la volupté s'est offerte à nous pour la première fois. L'impulsion physique

peut être si forte , qu'elle nous dérobe toutes les convenances morales , pour ne nous offrir que les objets matériels. Alors il peut arriver que dans ceux-ci même on sacrifie l'élégance à d'autres rapports plus intimement liés avec la vivacité des desirs , ou avec le sentiment qu'on a de sa puissance. Au contraire , ceux en qui l'action de ces dernières causes est plus modérée , chercheront dans le moral un supplément aux plaisirs de la nature : les qualités de l'ame , annoncées presque toujours par les traits extérieurs de la figure (a) , par la démarche , par le geste , par le son de la voix , feront sur eux une impression d'autant plus vive , qu'elles auront plus d'analogie avec leur caractère.

Il en est de même des personnes dont le hasard ou des circonstances particulières ont fixé le goût. Descar-

(a) Page 35.

tes disoit que toutes les femmes louches lui plaisoient, parce que la premiere femme qu'il avoit aimée étoit louches. La plûpart de nos penchants n'ont pas d'autre principe que les premieres impressions agréables que les objets nous ont fait éprouver ; elles deviennent la regle à laquelle nous rapportons toutes celles que nous recevons dans la suite ; de sorte qu'aussi-tôt que quelque nouvel objet vient réveiller ces impressions assoupies, l'ame se porte vers lui avec impétuosité, comme vers le seul bien qui lui convienne. C'est sans doute sur de pareils rapports que sont fondées ces passions subites & violentes que fait quelquefois naître le premier aspect d'une femme. Beaucoup de gens affectent d'y chercher du mystere ; mais nous n'y trouvons rien qui ne soit facile à concevoir. On voit tous les jours des exemples de personnes dont l'ame se frappe fortement par rapport à quelque objet, soit en fait

d'amour, soit en fait de répugnances. Dans le premier cas, elle se pénètre profondément de l'idée de certaines convenances qui l'ont émue: l'imagination ébranlée s'exerce ensuite sur elles, les agrandit, les exagere, & parvient enfin à faire regarder le sujet dans lequel elles résident, comme unique dans toute la nature. La passion le représente à celui qu'elle enflamme comme la seule source de bonheur, & tous les hommes comme autant de concurrents qui peuvent l'en écarter. Une seule main peut le rendre heureux, & mille autres comme lui peuvent la captiver. Le desir donc croissant avec l'incertitude d'obtenir, & la crainte jointe à l'orgueil attisant le feu de l'amour, donnent à ce dernier sentiment cette énergie extraordinaire qu'il manifeste quelquefois. C'est ainsi que, dans quelques especes d'animaux, la fureur avec laquelle les mâles se portent à l'acte par lequel ces especes se multiplient

est d'autant plus grande, que le nombre relatif des femelles est plus petit, & que l'intervalle de temps pendant lequel elles reçoivent les mâles est plus court.

Mais, quelque forme que prenne la passion, & quelque activité que lui donnent des circonstances qui ne sont point générales, elle a toujours pour objet un rapport dont l'utilité fait la base. Si on examine la plûpart des attributs qui constituent la beauté, si la raison analyse ce que l'instinct juge d'un coup d'œil, on trouvera que ces attributs tiennent à des avantages réels pour l'espece. Une taille légère, des mouvements souples d'où naît toujours la grace, la fraîcheur & l'éclat, sont des qualités qui plaisent, parce qu'elles annoncent le bon état de l'individu qui les possède, & le plus grand degré d'aptitude aux fonctions qu'il doit remplir. Rien ne peut remplacer ces qualités; elles donnent du prix à celles qui

n'ont d'autres fondemens que l'imagination & le caprice ; enfin elles seules font la beauté, tout le reste est vraisemblablement arbitraire.

Quant aux divers genres de beauté, qui sont l'objet du goût des différents peuples, il n'est pas douteux qu'ils ne soient fondés sur le même principe. Si la nature, en donnant à chaque nation une forme, une couleur & des traits particuliers, lui a assigné un caractère de beauté qui lui est propre, il faut nécessairement qu'une peau noire & un nez épaté concourent autant à la beauté d'un Negre, qu'une peau blanche & un nez droit & bien tiré contribuent à la beauté d'un Blanc. Toutes les fois donc que la conformation de l'un ou de l'autre choquera les rapports naturels qui caractérisent son espèce, elle ne manquera pas de faire naître l'idée de quelque défaut dans l'esprit de ceux qui sont compétents pour en juger. Peut-être que les cho-

ses mêmes qui , dans la beauté , paroissent le plus dépendre de la phantaisie tiennent à cette cause , & que les impressions qu'elles font sur nous n'ont dans le fond pour regle que le sentiment de l'utilité physique.

Qu'on soumette à un examen approfondi tous les autres objets propres à nous retracer l'idée du beau , on verra que celle de l'utilité y rentre toujours ; elle s'y mêle toujours par une de ces opérations rapides de notre esprit , qui de plusieurs idées semblent n'en faire qu'une. Tout le monde convient que les objets , pour être beaux , doivent être grands , c'est-à-dire avoir toute la grandeur relative que comporte leur espèce ; car le plus petit objet peut être beau comparé à ses semblables. Une rose est belle , lorsqu'elle a toute la grandeur & tout l'éclat qu'une rose puisse avoir : alors l'impression qu'elle fait sur nos sens est plus vive & plus agréable. Un cheval n'est beau

qu'autant que sa taille, la souplesse de ses jarrets, une peau luisante, une encolure noble & élevée, & le feu qui sort de ses yeux & de ses nazeaux, attestent sa vigueur & sa légèreté. L'auteur de l'article *Beau* de l'Encyclopédie, se sert de l'exemple d'un beau cheval pour combattre l'auteur de l'*Essai sur le Mérite & sur la Vertu*, qui rapporte le principe du beau à l'utilité. Un beau cheval, dit-il, qui passe dans la rue, paroît beau à tous ceux qui le voient, quoiqu'ils n'aient aucune espérance de le posséder jamais. Cette objection est peu réfléchie. Lorsque nous admirons la beauté d'un objet qui semble n'avoir aucun rapport avec nous, une illusion momentanée nous met à la place de celui qui est à portée d'en jouir. Ce retour de notre entendement, ou plutôt de notre sensibilité, se répète à chaque instant de la vie; & c'est même vraisemblablement par ce fil que la nature nous a attachés aux êtres qui

nous environnent ; sans cela nous serions indifférents pour tout. Ainsi, lorsqu'un champ nous paroît beau par son étendue, nous nous identifions pour un moment avec celui qui en recueille les fruits. La beauté de l'univers naît de l'ordre que nous y appercevons, & sur-tout des avantages qui en résultent pour les êtres sensibles qu'il renferme, & au nombre desquels nous nous plaçons.

Dans les productions de l'art comme dans celles de la nature, la beauté consiste dans les idées de la grandeur, & du rapport exact de l'exécution avec un dessein utile, qu'elles font toujours naître dans notre esprit. L'idée de la grandeur excite ordinairement celle de la puissance. Eh ! qui ne sçait pourquoi la dernière a tant d'attraits pour les hommes ? Voudroit-on être puissant, sans le profit qui en revient ? La grandeur & la petitesse seroient des manières d'être tout-à-fait indifférentes, sans les avan-

tages qui sont attachés à l'une , & les inconvénients qui accompagnent toujours l'autre.

Les proportions d'un bel édifice nous flattent , parce qu'elles remplissent avec justesse le but qu'on s'est proposé , & qu'elles concourent encore plus à la grandeur & à la solidité de l'ouvrage , qu'à son agrément. Des chapitiaux Corinthiens les plus déliés & les plus finis nous frapperoient peu , s'ils portoient sur des colonnes dont les dimensions ne nous rassurassent pas sur la pesanteur des masses qu'elles ont à soutenir. Les ornements ne produisent un bon effet , que lorsqu'ils se trouvent réunis à des qualités plus essentielles. On dédaigne les jouissances frivoles, lorsqu'on n'a pas celles qui sont indispensables. Un plafond peint par les mains de Michel-Ange, ne feroit pas les délices d'un homme qui craindroit à chaque instant de le voir tomber sur sa tête. C'est par de pareilles impressions, mais moins dé-

veloppées, que nous jugeons ordinairement des objets, sans même que notre esprit paroisse s'en appercevoir. L'architecture gothique nous choque, parce que les ornements dont elle est surchargée, joints à un défaut sensible de proportion dans les moyens qu'elle emploie, prouvent encore moins le mauvais goût de l'artiste, qu'ils n'annoncent la fragilité de l'édifice; parce que le caprice y tenant lieu de règle, offre à l'œil distrait une infinité d'objets sans dessein, & que les figures multipliées qu'on y rencontre, au lieu de nous rappeler la nature, ne nous paroissent propres qu'à la déparer, & font par conséquent souffrir notre imagination.

Mais on nous dira que si tout gît dans la grandeur & dans la solidité, rien n'est plus aisé que de se procurer ces avantages. Ce seroit une fausse idée. Ces avantages dépendent d'une certaine proportion dans les moyens employés

pour les obtenir. Si on prodigue ces moyens, ils nuisent à l'objet qu'on se propose, & gênent l'usage qu'on en veut faire. C'est donc ce rapport précis des moyens avec un but utile & grand, qui rend une chose belle, & c'est ce que nos sens apperçoivent tout d'un coup, lorsqu'ils viennent à être frappés par quelque objet en qui cet heureux rapport se trouve.

Pour ce qui regarde les autres arts d'imitation & les ouvrages d'esprit auxquels on accorde le titre de beaux, leur objet est de nous procurer de nouvelles sensations, d'ajouter des êtres possibles aux êtres existants, & de créer, pour ainsi dire, pour nous un nouveau monde; ou bien de flatter des passions qui nous sont chères, en leur prêtant des couleurs capables de les rendre encore plus séduisantes qu'elles ne sont. Qu'est-ce qui pourroit donc nous intéresser plus vivement que ces arts, ou leurs productions? Au surplus, rien n'est plus facile,

dans le jugement que nous en portons , que de confondre notre admiration pour l'artiste , avec le plaisir réel que nous fait son ouvrage , & de donner le nom de beau à ce qui bien souvent n'a d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. La mode , l'affectation & la recherche contribuent autant à rendre incertaine & arbitraire l'idée du beau , qu'à obscurcir les règles qui nous enseignent à le découvrir. Ce qui augmente encore la difficulté de ramener à un principe général tout ce qui a du rapport au beau , ce sont les fausses applications qu'on fait tous les jours de ce terme. Chacun donne indistinctement cette qualification aux objets les plus simples & les plus communs , selon l'importance qu'il y attache. Un botaniste s'extasie de la meilleure foi devant une chétive plante que les personnes qui n'y entendent pas finesse foulent aux pieds. Un artisan donne le nom de beau aux productions qui for-

tent de ses mains, quelque grossières & quelque viles qu'elles soient. Mais, de ces différentes manières même d'appliquer ce mot, il résulte que la beauté n'est fondée que sur des idées relatives, parmi lesquelles celle de l'utilité occupe la principale place; de sorte que rien n'est beau s'il n'est bon, sinon pour nous, du moins pour les autres avec lesquels nous nous identifions par la pensée.

Mais tout ce qui est bon n'est pas beau. Il semble qu'on ne donne ce nom qu'aux objets dont on apperçoit aisément les rapports. C'est sans doute pour cette raison que ceux qui sont du ressort du goût & de l'odorat, n'ont jamais été appelés beaux; les qualités qui les rendent agréables à ces deux sens, sont fondées sur des proportions qui nous échappent. Ainsi l'idée de proportions entre nécessairement dans celle du beau. Toute proportion suppose plusieurs termes corrélatifs, de la

disposition desquels elle est le résultat. Cette disposition peut varier à l'infini : les parties qui constituent chaque être différent dans chaque espèce par leur arrangement, leur masse, leur structure, leurs liaisons ; & ces différents rapports ne sont par conséquent en eux-mêmes ni beaux, ni laids, puisqu'ils ne sçauroient avoir de modèle commun ; ils ne deviennent tels qu'aux yeux de celui qui est en état de juger s'ils remplissent le but pour lequel ils semblent établis, ou s'ils conviennent aux usages qu'il peut en tirer. La beauté des objets est donc une manière d'être qui se rapporte à nos plaisirs, à nos besoins, à notre organisation, ou à l'intérêt illusoire & momentané qui nous attache à ces objets.

Enfin le beau moral nous offre la vertu dans tout son éclat, à côté des avantages qui en résultent pour la société qu'elle honore : le sacrifice continuuel de l'intérêt particulier au bien gé-

néral, est la source de ces transports sublimes qu'elle excite toujours dans les ames honnêtes, & dans lesquels l'admiration se confond avec la reconnaissance.

On a vu, dans la courte digression que nous venons de faire sur les différents genres de beau, qu'il n'y a point de beau absolu, essentiel; que c'est tout au plus une abstraction de notre esprit, & que la beauté de chaque objet dépend de certaines convenances que nous y appercevons. Celles qui caractérisent la beauté du sexe ne sont point équivoques, après ce que nous avons dit. Mais il faut observer que les convenances générales ne nous frappent dans la femme, que parce qu'elles nous font bien augurer des convenances particulières; celles-ci sont le centre auquel toutes les autres aboutissent: & le grand objet de la génération, auquel la nature a si étroitement lié notre existence, fait que tout ce qui y a quel-

que rapport doit nous émouvoir puissamment.

De quelque maniere que la nature eût pourvu à la conservation de l'espece, il n'est pas douteux qu'elle n'eût toujours trouvé le secret de nous y intéresser ; mais il semble que l'attrait qui naît de la variété des moyens que les sexes y emploient, prête beaucoup de force à celui qui dérive de leur convenance. Un homme auroit peut-être moins de penchant pour une femme qui lui ressembleroit davantage ; de sorte que la curiosité paroît entrer pour quelque chose dans le goût naturel qu'ils ont l'un pour l'autre. Cependant la différence qui la fait naître doit avoir des bornes ; si elle étoit extrême, & qu'elle allât jusqu'à effacer le caractère commun qui les rend semblables à certains égards, elle nuiroit à l'objet même pour lequel elle est établie, parce qu'elle détruiroit cet intérêt qui unit les individus d'une même espece. C'est

ce qui fait sans doute que les différentes especes, irrévocablement renfermées dans leur sphere, n'entreprennent point les unes sur les autres ; elles different trop pour se rechercher. Si le charme de la variété est un des moyens destinés à cimenter l'union des deux sexes, l'abus des plaisirs attachés à cette union détruisant l'effet de cette variété, ramene quelquefois l'homme & la femme à une uniformité criminelle, à ce goût honteux qui les dégrade en trompant la nature, qui fait que chacun d'eux cherche dans son propre sexe des plaisirs sans but, & qui, pour être légitimes, doivent être partagés par tous les deux.

Aux convenances physiques que la nature a mises dans la femme pour exciter l'homme à se rapprocher d'elle, elle a joint deux qualités morales qui, quoique opposées par leurs effets, contribuent également à faire valoir les premières : ces qualités sont la pudeur & la coquetterie. Elles sont comme deux
ressorts

ressorts qui agissent en sens contraires. L'une tâche de faire naître les desirs, que l'autre repousse, pour en augmenter l'activité, comme quelques gouttes d'eau redoublent celle de la flamme. L'une, par des amorces artificieuses, engage le combat, que l'autre tâche de faire durer, pour rendre la victoire plus douce, & la défaite plus honorable. La coquetterie fait rechercher ce que la pudeur refuse; & l'infailible effet de ces deux moyens ainsi combinés, est d'augmenter d'un côté le prix de l'objet qu'on défend, & de l'autre l'ardeur de celui qui le poursuit. Il est vraisemblable aussi que les desirs, contenus quelque temps par les obstacles que la pudeur leur oppose, n'en sont que plus propres à produire leur effet, & qu'un certain délai contribue à donner le degré convenable de préparation & de maturité aux matériaux que la nature doit employer dans la production d'un nouvel être. C'est pourquoi M. de

Montesquieu a dit (a) avec raison, que se livrer à la débauche qui a toujours été funeste à la population, n'est point suivre les loix de la nature, mais les violer; & l'on sçait pourquoi Lycurgue vouloit que les hommes ne vissent leurs femmes qu'à la dérobee.

La pudeur, dans un être intelligent comme l'homme, ne produit pas seulement l'effet d'une résistance physique; elle fait encore naître en lui l'idée d'une vertu; & l'estime qui l'accompagne est alors un nouveau lien qui vient renforcer tous les autres. La dissimulation, il est vrai, se trouve dans les femmes à côté de cette vertu. Mais ceux qui déclament contre le caractère dissimulé des femmes, ne sçavent ce qu'ils veulent; car, vouloir que les femmes ne soient point dissimulées, c'est demander une chose impossible & même dangereuse, Tant il est vrai que nos

(a) *Esprit des Loix*, liv. 16, ch. 12.

vices ne font souvent que des vertus outrées ! Cette honte aimable tire peut-être sa source, dans la femme, d'une certaine défiance de son propre mérite, & de la crainte de se trouver au-dessous de ces mêmes desirs dont elle est l'objet, & qu'elle tend à exciter (a). Quelle

(a) Il n'est personne qui ne sçache que ce sentiment est plus difficile à vaincre dans les femmes, lorsqu'elles ont quelque imperfection à cacher. Le fameux Raymond Lulle, de l'illustre famille des Lulle de Barcelone, qui fut philosophe, théologien, médecin, alchimiste & moine, aimoit, dit-on, éperduement une Espagnole nommée Eléonore, qui joignoit tous les charmes d'un esprit délicat & vif, à tous les agréments d'une figure intéressante & noble. Il en étoit aimé & il le sçavoit : un si tendre retour sembloit lui promettre un bonheur prochain. Mais, quoiqu'il y touchât sans cesse, il en étoit sans cesse repoussé. Il prodigua toutes les ressources d'un amant au désespoir pour fléchir Eléonore, tout fut inutile. Voyant que le combat entre son amour & la pudeur de sa maîtresse, du-

que soit la nature de ce sentiment, il ressemble à la modestie lorsqu'il résiste, & à la complaisance lorsqu'il cede.

La coquetterie est un autre sentiment naturel, mais opposé à la pudeur; c'est un desir vague de plaire, & de captiver l'attention de tous les hommes, sans se fixer à aucun. Ce sentiment est si inhérent au sexe, que rien ne peut

roit plus qu'il ne doit naturellement durer, il entreprit d'approfondir un mystere où tout lui paroissoit singulier. Après bien des recherches, des tentatives & des ruses amoureuses, il apprit que la charmante Eléonore avoit un cancer au sein. Alors, en amant généreux, oubliant son bonheur pour ne s'occuper que de la santé de son amante, il cherche par-tout le remede qui lui convient; il entend dire qu'en Afrique un Arabe possède des secrets admirables, & il y vole. L'Histoire nous dit qu'il y apprit beaucoup de choses, qu'il trouva même la pierre philosophale : mais c'est le spécifique du cancer qu'il lui falloit; & c'est ce qu'il ne trouva point, & qu'on n'a pas encore trouvé.

l'effacer ; ce qui a fait dire à M. le duc de la Rochefoucault , que les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion. Il paroît tenir à ce caractère mobile qui naît de l'extrême sensibilité des organes de la femme , comme la pudeur tient sans doute à la timidité qui dérive de leur foiblesse (a). La perfection de la femme exige qu'elle soit précisément telle que Virgile dépeint Galatée , coquette & timide (b) ; & que ces deux sentimens se contrebalancent , & soient retenus l'un par l'autre dans de certaines bornes. Lorsque l'un acquiert trop de force , l'autre se relâche dans la même proportion. La coquetterie , continuellement irritée par les suggestions dangereuses de la vanité dont elle prend tôt ou tard le caractère , tandis que la pudeur ne se

(a) Page 34.

(b) *Malo me Galatea petit lasciva puella ;
Et fugit ad salices , & se cupit ante videri.*

nourrit que de privations pénibles, doit à la longue l'emporter sur celle-ci, & finir par envahir ses droits. Cette dépravation est & doit être plus commune dans tous les lieux où les occasions multipliées, la rivalité, l'exemple, les tentations de l'amour-propre, réveillent continuellement la coquetterie, & l'excitent à se délivrer d'une contrainte importune par le sacrifice de la pudeur. Dans ces lieux où l'amour ne sert guere que de voile à l'intérêt & à l'orgueil, la coquetterie sera extrême & la pudeur nulle.

Mais en supposant que tout reste dans l'ordre, & que la coquetterie, bien loin de s'écarter de l'institution de la nature, se borne au contraire à en remplir les vues, elle contribuera beaucoup aux douceurs & aux agréments de la vie, sur-tout dans les pays où les femmes vivent avec les hommes, & n'en font point séparées par les barrières que la jalousie orientale met entr'eux. Li-

bres d'y donner l'effor à leur goût naturel pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, elles cultiveront avec fruit les arts agréables, sans être tentées d'en abuser; s'exerceront à tirer de la parure des ressources qui sont peut-être encore plus nécessaires que frivoles (a);

(a) Il n'est pas douteux que le goût modéré de la parure n'ajoute aux autres moyens de plaire. La beauté résidant dans des objets matériels & dans une forme déterminée, il doit y avoir un art, indépendant de l'opinion & de la mode, de les présenter avec avantage, en employant des accompagnements étrangers qui les fassent fortir, comme dans un tableau certaines figures servent à donner du relief aux autres. Il y a sur-tout un principe physique d'agrément dans la distribution des couleurs: outre qu'elles relevent l'éclat du teint par des oppositions bien ménagées, elles produisent sur l'organe de la vue un ébranlement agréable qui nous dispose favorablement pour la personne qu'elles parent. Voilà pourquoi il y a des gens exclusivement attachés à certaines couleurs plus analogues que

s'attacheront à acquérir des graces qui, pour se trouver quelquefois alliées avec le vice, n'en font pas plus incompatibles avec la sagesse; & répandront une émulation générale de plaire, qui donnera nécessairement à la société un aspect plus riant & plus animé. Si les agréments du corps attirent, ceux de l'esprit fixent & enchaînent: les femmes y auront donc aussi l'esprit plus exercé; la nécessité de provoquer & de repousser les attaques continuelles des hommes, & de prendre par conséquent toutes les formes & tous les tons, selon les circonstances, le rendra en elles plus subtil, plus pénétrant, plus étendu, & par la même raison plus agréable. Comme, parmi des êtres sociables, le bonheur qu'un sexe attend de l'autre dépend

d'autres à leur organisation. L'or, l'argent & les diamants ne produisent pas si bien cet heureux effet, & semblent plus propres à annoncer l'opulence, qu'à rehausser les charmes de la femme qui les étale.

de certaines qualités morales qui en assurent la durée, les femmes feront leurs efforts pour les acquérir, & imposeront aux hommes, par leur exemple, l'obligation de les avoir; de sorte qu'en travaillant les uns & les autres à se rendre heureux, ils se trouveront nécessités à devenir meilleurs. Enfin, comme la vertu qui honore le plus les femmes, parce qu'elle est la plus propre à calmer les inquiétudes des hommes, est un moyen des plus puissants pour plaire, il pourra bien arriver qu'elles soient quelquefois vertueuses par coquetterie.

Tels sont les moyens sur lesquels la nature a établi son plan; telles sont les mesures qu'elle a jugé à propos de prendre pour parvenir à ses fins. Ce système n'est réduit en acte que lorsque la femme touché à l'âge de puberté. Alors il s'ouvre en elle une nouvelle fonction qui n'augmente pas ses agréments, mais qui les soutient, & ne les

éclipse un moment que pour les faire ensuite mieux briller ; comme un orage rend souvent l'air plus pur & plus serain.

CHAPITRE II.

Du flux périodique & menstruel auquel le Sexe est assujetti.

DANS la constitution actuelle de l'espece humaine, la femme est sujette à un écoulement de sang qui revient exactement tous les mois (a), & dont les retours périodiques sont, depuis la puberté, c'est-à-dire l'âge de quatorze à quinze ans, jusqu'à celui de quarante-cinq à cinquante, une fonction caractéristique & nécessaire au sexe, à laquelle toutes les autres fonctions semblent subordonnées. Pendant cet intervalle de la vie, cet écoulement

(a) Excepté pendant la grossesse.

est dans la femme le signe, & pour ainsi dire la mesure de la santé. Sans lui, la beauté ne naît point ou s'efface, l'ordre des mouvements vitaux s'altère, l'ame tombe dans la langueur, & le corps dans le dépérissement.

Quoique cette évacuation revienne assez régulièrement tous les mois, puisque c'est de cette régularité qu'elle a pris le nom de *regles*, elle présente néanmoins des cas, assez rares cependant, qui dérogent à cet ordre général. Il y a des femmes qui sont réglées deux fois par mois, & d'autres en qui cet écoulement suit dans ses retours une période différente de la période menstruelle, sans qu'il en résulte pour elles aucune incommodité.

Il y en a chez qui les *regles* coïncident avec les phases de la lune; & ce fait est sans doute ce qui a servi de fondement à l'opinion populaire qui admet l'influence de cet astre sur le flux périodique des femmes. Il se peut

que la superstition a profité du merveilleux que cette idée présentoit, sans examiner, selon sa coutume, ce qu'elle pouvoit renfermer de vrai. Mais des auteurs qui se croyoient bien philosophes, en rejetant tout-à-fait cette idée, étoient-ils aussi sages qu'ils auroient voulu le faire croire par cette décision tranchante? Il est certain que la difficulté de concevoir les rapports qui lient les révolutions de la lune avec celles de l'économie animale ne les justifie point. Outre qu'en général ce ne peut être jamais une raison valable de nier un fait que de ne pouvoir l'expliquer, il ne seroit point impossible, dans le cas particulier dont il s'agit, de démontrer, par des inductions tirées de la physique, que la lune peut étendre sur le corps humain l'action qu'elle a sur beaucoup de corps sublunaires. Tout le monde connoît l'ouvrage de Méad, dans lequel cet auteur Anglois prouve assez bien cette vérité. On n'a qu'à con-

fulter les personnes affectées de maladies chroniques, on en trouvera beaucoup qui avouent éprouver des changements considérables sous certains aspects de la lune. Floyer, à qui nous devons un traité de l'asthme, qui n'est que l'expression de ce qu'il a senti lui-même, (car il étoit atteint de cette maladie) dit que ses accès étoient aussi assujettis aux mouvements de cet astre que les flots de l'Océan.

En défendant cette opinion, nous sommes bien éloignés de regarder la lune comme le principe efficient du flux menstruel; nous ne l'envisageons, dans les femmes qui sont soumises au cours de cet astre, que comme une cause occasionnelle, qui, par les modifications qu'elle produit régulièrement & périodiquement dans l'atmosphère, & qui de-là sont transmises à leurs organes, réveille en elles la nature, lui rappelle une époque où elle a été soulagée, & la détermine à faire de semblables efforts pour satis-

faire le même besoin, comme d'autres causes la déterminent dans les femmes qui sont réglées différemment. Dans celles-ci, ces causes, pour être insensibles, n'en sont pas moins réelles. Il y a une infinité d'objets qui échappent à notre entendement, & qui frappent fortement l'instinct. Combien d'impression sourdes, combien de réminiscences confuses, modifient & changent à notre insçu l'état naturel de notre machine ! Elles sont le principe de ces retours fixes & de ces accès périodiques qu'offre un grand nombre de maladies, & que les médecins qui n'admettent que des explications physiques ont vainement tenté de plier à leurs systèmes. Ce phénomène est un de ceux qui servent de base à la théorie simple & lumineuse de Stahl, la seule qui puisse expliquer d'une manière satisfaisante cette foule de faits relatifs à l'économie animale, qui, sans cela, eussent été à jamais incompréhensibles.

pour tout esprit dégagé du joug de la prévention. D'ailleurs, le flux menstruel, selon cet auteur, est une espèce de crise, & les crises suivent une marche septénaire. Le mois lunaire est composé de quatre septénaires : il n'est donc pas surprenant que dans quelques femmes les regles répondent aux révolutions de la lune.

L'évacuation menstruelle dure ordinairement depuis trois jusqu'à six & sept jours ; & la quantité du sang qui s'évacue, s'étend depuis huit jusqu'à seize & dix-huit onces. Cette évacuation approche plus ou moins de l'état de maladie, selon qu'elle s'éloigne plus ou moins de ces limites naturelles ; à moins que les écarts qu'elle peut souffrir n'aient leur raison dans la constitution particulière du sujet, ou dans quelque autre circonstance qui les excuse.

Le sang des regles est-il de la même nature que celui de la masse générale :

dont il dérive? ou faut-il croire ce qu'Aristote, Graaf, Verheyen, & une infinité d'autres auteurs, ont dit des qualités malfaisantes du sang menstruel? Comme les hommes ne sçauroient être indifférens sur ce qui peut intéresser les femmes, les opinions relatives à la constitution de ce sexe ont aussi dû être extrêmes. Nous avons dit (a) qu'on les a quelquefois regardées comme le plus digne organe de la divinité; &, par une de ces contradictions qui sont assez compatibles avec le caractère de l'esprit humain, on les a d'autres fois représentées comme des animaux dangereux & perfides. Pline (b) dit qu'il y a dans la Scythie des femmes dont le seul regard est capable de tuer les hommes, lorsqu'elles sont en colere. Le même esprit qui avoit donné cours à de semblables opinions, produisit sans doute

(a) Page 44.

(b) Lib. 7, c. 2.

celle qui a fait croire que le sang menstruel des femmes étoit vénéneux. Il semble que les hommes , plus libres dans cette crise passagere où les charmes de la femme sont obscurcis d'un léger nuage , aient voulu profiter de l'interregne qu'elle leur laissoit pour se révolter , & outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer dans d'autres temps.

Pour ne donner dans aucun excès , nous sommes portés à croire que le sang menstruel peut recevoir de nouvelles combinaisons dans l'organe qui le verse , comme il en reçoit dans tous les autres organes (a) ; & que les qualités

(a) L'idée des ferments, introduite par Paracelse , n'est point aussi ridicule & aussi absurde que quelques médecins modernes voudroient le persuader. Elle a peut-être un fondement plus réel que celle du prétendu mécanisme qu'on voudroit lui substituer. Un fait qu'on ne sçauroit révoquer en doute , & qui est du plus grand poids en faveur de la première opinion , c'est que chaque organe

qu'il y acquiert peuvent quelquefois avoir été exaltées par des circonstances particulieres, ou dans des sujets d'une constitution extraordinaire, au point de le rendre capable des effets surprenants qu'on lui attribue, mais qui n'ont pas lieu dans l'état naturel des choses.

Les vaisseaux de la matrice, & quelquefois ceux du vagin, paroissent être les sources immédiates du sang menstruel. Les qualités sensibles de ce sang font présumer que ce sont les veines qui le fournissent; mais les raisonnemens mêmes des auteurs sur cette matiere, font assez voir qu'on n'en a au-

du corps a une mixtion & des qualités particulieres, aussi sensibles au goût & à l'odorat qu'à la vue. Qu'y auroit-il donc d'étonnant, qu'en vertu de cette mixtion & de ces qualités, chaque organe altérât ou changeât celles des humeurs qui y abordent, comme un levain communique les siennes aux matieres qu'on lui associe?

cune preuve démonstrative. Il n'est pas plus aisé de démontrer que le sang des règles est versé par les *appendices cæcales*, sur lesquels M. Astruc a établi son hypothèse. Des médecins, entre lesquels se trouve M. van-Swieten, lui ont contesté l'existence de ces appendices ; & en effet on n'en trouve aucun vestige dans les femmes qui ne sont point actuellement grosses. Il y a apparence que dans celles qui venoient d'accoucher les prétendues appendices qu'on a apperçues, n'étoient que les débris des cotyledons qui attachent le placenta à la matrice. D'ailleurs, quand même ces appendices seroient aussi réelles que le prétend M. Astruc, comme elles n'ont été apperçues que dans des femmes grosses ou qui venoient d'accoucher, on n'en pourroit rien conclure pour l'état de la matrice dans les femmes qui ne sont point dans ce cas, parce que, pendant la grossesse, la nature opere dans cet organe une vé-

gétation rapide qui en change tous les rapports.

M. Astruc croit ces appendices si nécessaires pour la menstruation, qu'il ne pense pas qu'elle puisse avoir lieu sans elles; parce que, dit-il, si elle se faisoit autrement, ce ne pourroit être que par la rupture des petits vaisseaux de la matrice; rupture, selon lui, toujours à craindre, & toujours sujette aux suites les plus funestes. Cet auteur paroît n'avoir pas fait attention qu'il y a d'autres organes sujets à des hémorrhagies, même périodiques, qui ne sont suivies d'aucun accident fâcheux. Selon son principe, il faudroit aussi supposer dans ces organes le même appareil de vaisseaux qu'il a établi dans la matrice; supposition qu'aucune observation anatomique ne paroît jusqu'à ce jour autoriser. Cet auteur fait comme beaucoup de philosophes, qui réduisent la nature à cette alternative, ou de faire mal ce qu'elle fait, ou de suivre les

idées dont ils sont préoccupés. Mais nous n'éprouvons que trop tous les jours, que, dans la plûpart de ses opérations, elle emploie des moyens auxquels nous n'avons jamais pensé; tous les jours elle nous offre des faits qui dérogent aux arrangements frivoles auxquels nous croyons qu'elle doit se prêter.

Si j'avois à choisir parmi les systêmes où l'on se propose de développer le mécanisme des excrétions en général, & celui de la menstruation en particulier, je me fixerois à celui qui suppose entre les extrémités artérielles, & les dernières ramifications des veines, un espace où le sang, affranchi de la contrainte des vaisseaux qui l'ont porté, n'a pour toutes barrières que l'action tonique du tissu cellulaire; de maniere que la nature puisse, selon ses vues & ses besoins, laisser échapper au travers des cellules de ce tissu, dont elle dirige à son gré tous les mouve-

ments, le sang dont elle se trouve surchargée. M. de Bordeu (a) a fait voir que cet organe est, de tous ceux qui composent la machine humaine, celui qui est susceptible du plus grand nombre de modifications. On peut donc croire que dans le temps des regles, la nature dispose la portion de ce tissu, qui entre dans la structure de la matrice, de la maniere la plus convenable à l'excrétion qu'elle prépare, & qu'elle en fait de même à l'égard de toutes les autres excrétiions.

Quant à la rupture des petits vaisseaux, qu'on croit être à craindre, l'expérience nous fait voir tous les jours combien cette crainte est mal fondée; qu'il n'y a que les grandes lésions & la rupture des grands vaisseaux dont les suites soient à redouter. Il n'en est pas de même des premiers; l'action du cœur, presque éteinte lorsqu'elle par-

(a) *Recherches sur le Tissu muqueux.*

vient aux dernières ramifications des artères, est assez contre-balancée par le ressort & la résistance active de ces petits vaisseaux, pour nous rassurer sur les suites de leur rupture.

M. Astruc, ainsi que beaucoup d'autres médecins, pensent que le flux menstruel n'est que le superflu de la lymphe destinée à l'accroissement avant l'âge de puberté, & à la nutrition après la puberté. La lymphe ou les molécules organiques s'accumulent, disent-ils, pendant l'espace d'un mois, dans les vaisseaux vermiculaires de la matrice (a); lorsque ces vaisseaux sont tout-à-fait remplis, ils compriment nécessairement les veines de cet organe. Le sang, arrêté dans son cours par cette compression, est forcé, selon M. Astruc, de se jeter sur des productions qui sortent latéralement des troncs vei-

(a) M. Astruc, *Maladies des Femmes*, tom. 1, chap. 2.

neux, & qui s'ouvrent dans la cavité de la matrice. Ces productions sont les appendices dont on a déjà parlé, & dont l'existence est encore problématique.

Ceux qui font dépendre un effet aussi constant que la menstruation, d'une cause aussi précaire & aussi peu certaine que cette pléthore locale & graduelle, paroissent n'avoir pas examiné tous les rapports qui dépendent de cette fonction : toutes les circonstances qui l'accompagnent démentent évidemment le principe mécanique auquel on veut l'assujettir. Tout annonce, dans les organes qui l'exécutent, une action momentanée bien différente des phénomènes qui suivroient l'entassement successif de la lymphe laiteuse. Cet entassement de suc nourricier dans la matrice, suppose que toutes les autres parties en regorgent; mais on voit tous les jours des femmes exténuées qui ne laissent pas d'être réglées, & même de
l'être

l'être trop. Nous avons déjà dit (a) que dans bien des filles, l'évacuation menstruelle devance l'entier accroissement du corps. Quant à la tension, la douleur & le gonflement subit qui précèdent quelquefois la menstruation, rien ne quadre moins que ces symptômes avec une cause aussi lente que la réplétion graduée de la matrice. Ces symptômes, ainsi que les maux de tête & l'engorgement de la poitrine qui ont quelquefois lieu, n'indiquent point une pléthore ou une surabondance universelle d'humeurs dans les sujets qui les éprouvent, puisque des personnes, qu'on ne sçauroit soupçonner d'être pléthoriques, n'en sont point exemptes; mais ils sont l'effet des divers mouvements spasmodiques qui concourent à la détermination des regles.

D'ailleurs, la quantité du sang qui s'écoule dans le flux menstruel, excède

(a) Page 78.

de beaucoup celle que la matrice peut contenir. Il faut nécessairement joindre à la cause mécanique à laquelle on a recours , une autre cause auxiliaire qui détermine un torrent de sang vers les parties par lesquelles s'opere l'évacuation. Or , si on a besoin de recourir à une cause active dont les effets soient plus rapides & plus constants , la cause mécanique , dont les effets sont si lents & si incertains , est au moins inutile ; & si à cette qualité elle joint le défaut de ne s'accorder en rien avec les symptômes qui caractérisent la menstruation , elle doit être rejetée comme fausse.

Le sentiment le plus vraisemblable sur cette fonction , est qu'elle dépend d'une action particulière de l'organe destiné à l'exercer , secondée quelquefois par l'effort sympathique des autres organes ; effort qui produit la gêne de la respiration , les maux de tête , & divers autres symptômes , selon la di-

verse direction des mouvements spasmodiques. C'est l'idée de M. de Bordeu; elle se trouve développée dans un de ses ouvrages (a), qui est sans contredit, de tous les livres de physiologie que nous connoissons, celui qui nous paroît offrir les notions les plus exactes sur quelques-uns des points les plus intéressants du système animal, tels que les sécrétions & les excrétions.

On croit communément que la nature, dans le flux menstruel, n'a pour objet que la fécondité. Comme ce flux n'arrive en effet que lorsque la femme est en état d'enfanter, & qu'elle est stérile pour l'ordinaire lorsque cette évacuation manque, on a dû naturellement penser que le sang menstruel fournissoit la nourriture du fœtus, & par conséquent regarder les regles comme unes des conditions essentielles qui rendent une femme féconde. On au-

(a) *Recherches sur les Glandes.*

roit cependant dû faire attention que la loi qui soumet le sexe à cette évacuation, n'est point générale, selon le rapport des voyageurs (a); elle est inconnue chez plusieurs nations sauvages. Les femelles des animaux qui se multiplient par la même voie que l'homme, en sont exemptes; à moins qu'on n'appelle du nom de regles (ce qui seroit étrangement abuser des termes) cette humeur limpide, & quelquefois rougeâtre, qui distille des parties irritées chez les femelles de ces animaux, pendant le court intervalle de leur effervescence. L'évacuation menstruelle est plus tardive & moins abondante dans les femmes de la campagne, sans doute parce qu'elles participent moins aux vices des grandes sociétés. Enfin on trouve des femmes fécondes, sans avoir jamais été réglées.

(a) Au Brésil les femmes ne sont point sujettes à l'évacuation périodique du sexe.

Tous ces faits nous induisent fortement à conjecturer qu'il a dû exister un temps où les femmes n'étoient point assujetties à ce tribut incommode; & que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice contracté dans l'état social. Les hommes rassemblés ont toujours cherché à resserrer les liens de la cordialité dans les festins. La joie est plus vive, & les épanchements plus tendres dans ces moments où la machine se remonte par une nouvelle nourriture: on est alors plus content des autres, parce qu'on est plus content de soi-même: l'absence des soucis laisse alors à la nature la liberté de jouir de tous ses droits, & même d'en abuser; car il arrive souvent que, ne démêlant plus la sensation des mets d'avec l'impression de la gaieté, elle prend le change, & se surcharge d'aliments qu'elle croit encore nécessaires, long-temps après que le besoin est sa-

tisfait. Ces repas, dont l'amitié & le besoin de se voir & d'être ensemble avoient d'abord donné l'idée, l'intempérance les fit ensuite réitérer pour satisfaire la sensualité. Les faveurs simples & naturelles des aliments qui suffisent à ceux qui n'ont que l'appétit à contenter, ne convinrent pas toujours à des gens qui vouloient manger sans appétit. Il fallut nécessairement recourir aux perfides raffinements de l'art pour réveiller un palais difficile & dédaigneux, & rendre agréable à la bouche ce que l'estomac eût refusé sans cet appât trompeur. Il se forma peu à peu une habitude générale qui porta les hommes à prendre beaucoup plus d'aliments qu'il ne leur en faut pour réparer les déperditions journalières du corps. Celui-ci dut se trouver gêné par une surabondance excessive de sucs nourriciers dont l'oïveté & le défaut d'exercice durent augmenter encore les inconvénients. La nature attentive à maintenir

cette juste compensation de perte & de réparation qui entretient la vie, tâcha de se débarrasser d'un superflu dangereux par des évacuations convenables. Les effets de cette disposition furent communs aux deux sexes; les hommes comme les femmes se trouverent en général dans un état de pléthore habituelle qui nécessita, dans les uns & dans les autres, des écoulements, à la vérité différents par leur forme, mais qui furent les mêmes par leur principe.

Dans les hommes, la nature suppléa aux regles par des hémorrhagies qui se font par des organes différents, selon les divers âges (a). Quand ces hémorrhagies, dans les sujets auxquels elles sont nécessaires, n'ont pas lieu, il en résulte une longue suite d'affections, ou une disposition plus ou moins prochaine à de certaines maladies, telles que les diverses affections de poitrine,

(a) Stahl, *Dissert. de morbis ætatum.*

le rhumatisme , l'hypocondriacisme ; le calcul, la goutte, l'asthme, l'apoplexie , &c. Il n'est guere possible d'é luder cette alternative dangereuse , que par un régime de vie propre à prévenir ou à détruire la cause dont elle dépend.

Les femmes, par leur maniere de vivre sédentaire & inactive, sont moins capables de s'en affranchir ; la nature de leurs occupations favorise la surabondance d'humeurs qui leur est commune avec les hommes, au lieu de la diminuer : mais aussi elles ont un couloir plus commode pour se délivrer des humeurs surabondantes, & par-là même nuisibles. Les animaux qui ne se font point soustraits à l'empire de la nature, & qui suivent encore l'instinct pour guide, n'ont pas besoin de cette ressource (a) ; ils ne sont point sujets,

(a) Stahl, *Dissert. de frequentia morborum in homine præ brutis.*

comme l'homme, aux hémorrhagies, ni par conséquent aux affections morbifiques auxquelles elles servent de fondement. Ces hémorrhagies sont devenues une fonction nécessaire qui s'est intimement liée avec la constitution de l'espece humaine; de sorte que, dans l'état actuel des choses, une femme naît avec la disposition à avoir les regles à un certain âge, comme elle naît avec la disposition à avoir la petite-vérole; car on peut contracter un nouveau besoin, comme on contracte une nouvelle maladie. Si on pouvoit voir toutes les altérations par lesquelles l'espece humaine a passé depuis son origine jusqu'à nous, on verroit peut-être qu'elle n'a pas toujours été sujette aux mêmes besoins, aux mêmes fonctions, aux mêmes maladies. Lorsqu'elle a une fois contracté quelque vice ou de nouvelles affections, & cela a sans doute lieu dans toutes les especes d'animaux;

ce vice ou ces affections se transmettent de génération en génération, & se perpétuent jusqu'à ce que quelque cause contraire vienne les détruire; voilà pourquoi les races dégèrent, & pourquoi elles se trouvent altérées après plusieurs siècles. Ainsi l'évacuation menstruelle, une fois introduite dans l'espèce humaine, se fera communiquée par une filiation non interrompue; de sorte qu'on peut dire qu'une femme a maintenant les règles, par la seule raison que sa mère les a eues, comme elle auroit été phthisique peut-être si sa mère l'eût été: il y a plus, elle peut être sujette au flux menstruel, même quoique la cause primitive qui a introduit ce besoin ne subsiste plus en elle. Et en effet, bien des femmes sont réglées, sans être pléthoriques ou surchargées d'humeurs. Le flux menstruel, dans ces femmes, dépend de la seule direction habituelle des mouvements

de la nature , comme les hémorrhagies périodiques qu'éprouvent des hommes épuisés.

L'hémorrhagie particuliere au sexe se faisant par l'organe destiné à perpétuer l'espece , elle ne peut commencer qu'à l'âge où la nature commence à s'occuper de ce grand objet. En développant & en préparant les instrumens qui doivent servir à cette fonction , elle dirige aussi vers le lieu où elle doit s'exercer , les humeurs dont elle veut se débarrasser. L'évacuation qu'elle y établit est moins la cause qu'un signe de la fécondité. Une femme n'est point stérile , parce qu'elle n'est point réglée , mais parce que la nature n'exerce point sur la matrice le degré d'action qui la dispose à concevoir ; c'est parce que ses mouvemens , au lieu de se porter vers cette partie , se trouvent dirigés vers quelqu'autre organe où le sang , qui suit la même direction , s'accumule & se manifeste par des résultats qui

font les mêmes dans les deux sexes. Les hommes sujets à des hémorrhagies habituelles qui ont cessé, éprouvent, ainsi que les femmes en qui les regles sont suspendues, des regorgements & des congestions d'humeurs dans des organes différents, selon le progrès de l'âge, & des affections telles que des maux de tête opiniâtres, la phthisie, l'affection hystérique ou hypocondriaque, la colique, le calcul, la goutte, & un grand nombre d'autres maladies dont le flux menstruel, bien établi & bien ordonné, exempte les femmes. Cet écoulement doit être doublement nécessaire, lorsque la cause primitive qui l'a fait naître, concourt avec l'habitude héréditaire qui la propage: ainsi les regles seront plus abondantes dans les personnes qui prennent une plus grande quantité d'aliments & qui font moins d'exercice; aussi les femmes qui habitent les villes où l'intempérance & l'oïseté réunissent ces deux condi-

tions, font-elles plus souvent dans ce cas que les femmes de la campagne, accoutumées à un régime plus simple & plus conforme à la nature.

Le flux menstruel ne peut donc commencer qu'à l'âge de puberté, si l'ordre des fonctions n'est point interverti. La nature, une fois foulagée par cette excretion, la répéteroit à la même époque, d'abord par un souvenir confus du bien-être qu'elle en auroit reçu, & ensuite par une espece d'habitude, si la femme n'apportoit déjà cette dernière disposition en naissant. Le flux menstruel n'est pas la seule fonction sur laquelle l'habitude ait une influence incontestable. Notre machine a un penchant singulier à produire certains actes à des heures marquées. Qui ne sçait que l'appétit & le sommeil devancent ordinairement le besoin, & ne sont provoqués le plus souvent que par l'habitude? Si on y faisoit attention, on verroit que beaucoup de nos mouvements in-

térieurs sont réglés par ce principe ; & il n'y a peut-être personne qui ne se soit apperçu que nos fonctions les plus grossières & les plus sensibles suivent des périodes plus ou moins remarquables. Cette disposition à répéter les mêmes mouvements à des temps fixes & déterminés, fait, comme nous l'avons déjà dit, que des femmes en qui il n'existe aucune pléthore, sont réglées comme si elles étoient pléthoriques : il en est alors de ces femmes, comme de ces malades en qui la fièvre se soutient par une espèce d'impulsion habituelle, même après que le principe matériel, qui la fomentoit, ne subsiste plus. Ce cas revient souvent dans les fièvres intermittentes : les accès continuent quelquefois de se suivre sans interruption, comme si la cause matérielle dont elle dépendoit, existoit encore ; ce qui donne souvent le change aux médecins qui ne font pas cette considération.

Quoi qu'il en soit des causes & de

L'objet du flux menstruel, il n'est pas douteux qu'il ne soit une incommodité dans toutes les femmes, & dans un grand nombre d'elles un travail qui approche plus ou moins de l'état de maladie. Cependant ce travail, en prévenant des affections plus graves, est devenu le fondement de la santé dans le sexe, comme les hémorrhoides ou d'autres écoulements habituels le sont dans beaucoup d'hommes (a). Et tel est ac-

(a) Si les hommes sont moins généralement sujets à des écoulements sanguins que les femmes, c'est vraisemblablement parce qu'un genre de vie plus exercé & plus actif les rend pour eux moins nécessaires que pour elles. Peut-être aussi que les premiers n'ont point d'organe aussi approprié à cette sorte d'excrétion, que celui qu'ont les femmes; de sorte que la matière de cette excrétion ne pouvant point être chassée, devient dans les hommes un germe de maladies chroniques, qui n'existe pas dans les femmes dont les règles n'ont pas souffert de dérangement.

tuellement le malheur de l'espece humaine, que les infirmités mêmes sont pour elle des secours nécessaires, & qu'il ne lui reste plus que le choix des maux.

ment considérable. C'est ce qui fait sans doute que l'ahstme, le calcul, la néphritique, la goutte, la paralysie, l'apoplexie, & d'autres maladies, sont plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes.



CHAPITRE III.

De l'Influence de la Femme dans l'œuvre de la génération.

LE flux menstruel est un signe d'autant moins équivoque de la fécondité, qu'il marche toujours avec les desirs qui doivent la réaliser. Les changements qui s'operent alors dans le caractère de la femme, ne sont peut-être pas moins sensibles que les altérations physiques qui se manifestent dans son corps. Les auteurs accoutumés à rapporter tout à des explications (a) mécaniques, croient que la source du penchant à l'amour dépend dans les hommes de l'abondance de la liqueur séminale, & dans les femmes de la grosseur des ovaires. Ils se fondent sur ce qu'on a trouvé cette dernière partie

(a) Haller. *Elementa Physiol.* Tom. VIII, lib. 29, sect. 1, §. 8.

très-gonflée dans des sujets qui avoient été atteints de ce qu'on appelle *fureur utérine*, & sur ce que des animaux, en qui cette partie avoit été retranchée, ne ressentoient plus l'aiguillon qui les sollicite à se multiplier.

Ces faits ne sont point aussi concluants qu'on pourroit l'imaginer. Une partie grossit en proportion de la quantité d'humeurs que la nature y envoie. Dans les personnes souvent tourmentées de desirs, les organes destinés à les satisfaire se trouvent naturellement plus remplis & plus gonflés que les autres, parce que les liqueurs qui contribuent à leur donner la disposition convenable à leurs fonctions, y séjournent plus long-temps, les nourrissent davantage, & en augmentent par conséquent le volume. Ainsi la grosseur des ovaires pourroit, avec plus de raison, être regardée comme la suite que comme la cause des desirs relatifs à l'acte vénérien. Quant à l'extirpation de cette par-

tie, elle peut bien quelquefois en tarir la source; mais ce moyen ne réussit pas toujours. Il est certain que dans la plupart des animaux qu'on mutile, la nature devient tout-à-fait indifférente pour une fonction qu'elle sent ne pouvoir plus remplir faute d'instruments; cependant, comme nous l'avons déjà dit en parlant des eunuques (a), il en est qui paroissent braver leur dégradation même; la nature chez eux est si portée à ce qui conserve leur espèce, que, par une erreur qui lui cache son impuissance, elle s'obstine toujours à un combat où elle ne sçauroit apporter que des armes inutiles.

Le système animal consiste dans une suite d'opérations successives. Chaque âge (b) est caractérisé par des fonctions qui lui sont propres. A l'âge de la puberté, se développe celle qui a la con-

(a) Page 144.

(b) Stahl, *De morbis ætatum dissert.*

fervation de l'espece pour derniere fin. La nature prépare alors tous les matériaux nécessaires; & il y a apparence que ceux-ci sont devancés par les desirs, bien loin de les faire naître. Il est un temps où ces desirs ne sont encore que des élancements sans but, des mouvements vagues d'un instinct qui cherche un objet sans le connoître. Si ce besoin naissant fait quelquefois éprouver les impressions d'une mélancolie attendrissante (a), il semble d'autres fois s'irriter contre tout ce qui lui est étranger, & se soulager par les brusques écarts d'une humeur farouche. Mais ce dernier sentiment s'adoucit lorsque son objet vient à être plus connu & plus déterminé; on devient alors plus trai-

(a) Un des symptômes ordinaires qui caractérisent cette disposition, est un certain goût pour la solitude & la retraite, qui ne manque guere de venir aux jeunes gens, & que M. de Segrais appelloit *la petite-vérole de l'esprit*.

table; on voudroit associer tous les êtres à sa passion, pour la faire mieux accueillir. On remarque que les amants sont pour l'ordinaire généreux, humains & bienfaisants; soit que, n'attachant du prix qu'à l'objet dont ils sont occupés, ils estiment peu le bien qu'ils font aux autres, soit que le besoin qu'ils éprouvent, les dispose à mieux sentir ceux d'autrui.

On a trop insisté sur les causes matérielles, & qui tiennent à la conformation des parties, pour expliquer les accès d'un amour désordonné. On a paru se dissimuler le pouvoir qu'a sur notre ame une infinité de causes morales, telles que la lecture répétée des livres érotiques, l'imagination trop long-temps fixée sur des images voluptueuses, le souvenir cuisant d'un bonheur perdu sans retour, ou d'un plaisir seulement entrevu & échappé, une douce habitude frustrée par le veuvage ou par une séparation cruelle. Les sens

une fois embrasés par quelqu'une de ces causes ou par toutes en même temps, ne nous présentent plus les objets tels qu'ils sont, mais tels qu'ils conviennent au sentiment qui nous domine : l'ame, absorbée dans une seule idée, semble y rapporter toutes les sensations que nous recevons : toutes ses facultés attaquées à la fois changent la nature des impressions qu'elle éprouve : le moindre chant qu'on eût autrefois écouté sans attention ou avec indifférence, y porte alors une douce langueur, ou y réveille l'activité du desir. Si le coloris des fleurs ne nous offre que des contrastes agréables, ou des comparaisons à faire qui ne sont jamais à leur avantage, leur odeur cause à notre imagination un ébranlement qui se communique à tout le corps, & y répand une impression de volupté. Que de pièges se trouvent pour un amant dans l'ombre & le silence d'un bois ! Le sens du toucher est encore dans ce cas plus vivement & plus

singulièrement affecté. Une main par hasard en rencontre une autre : quel est le magique effet de ce contact ? L'individu passionné qui l'a ressenti ne respire plus ; son cœur palpite ; un torrent de feu circule rapidement dans ses veines ; il ne se connoît plus. Enfin tout prend la teinte de la passion dont on est agité, & paroît l'augmenter ; on ne voit qu'elle, on n'écoute que sa voix. Faut-il être étonné si, dans cette crise, celle de la raison est souvent à peine entendue ? Il n'est pas nécessaire, pour trouver la cause de ce phénomène, de supposer un vice organique dans les parties qui servent immédiatement à la génération.

La nature nous porte à cette fonction par l'attrait du plaisir. Comme on a disputé sur tout, on a aussi voulu sçavoir si celui que les femmes ressentent, est aussi vif que celui qu'éprouvent les hommes ? Question oiseuse, digne de l'école, & qu'il est aussi inutile qu'im-

possible de résoudre. Il est essentiel sans doute, & même du devoir d'un être intelligent & sensible, de ne point consentir à être heureux tout seul, & sans être assuré que les autres le sont; mais c'est une vaine subtilité de vouloir déterminer au juste la dose de bonheur qui revient à chacun. Qu'importe le plus ou le moins? Il doit nous suffire de sçavoir que la nature n'a été marâtre pour personne.

L'ardeur impétueuse avec laquelle l'homme cherche à s'unir à la femme, sembleroit devoir exclure en lui un goût bizarre & contradictoire qui trouble quelquefois son repos. Lorsqu'il est parvenu à surmonter toutes les difficultés qui gênoient sa passion, lorsqu'il a écarté toutes les barrières, & qu'après avoir marché de victoire en victoire, il se trouve maître de tout, & qu'il ne lui reste plus qu'à jouir, il aime à rencontrer encore un obstacle qui l'arrête tout-à-coup; il veut que le passage qu'il
desire

desire le plus de franchir, lui soit fermé. La réalité de cette clôture est un sujet de controverse parmi les anatomistes. Il y en a qui doutent que cette pellicule qu'on appelle *hymen*, & qu'on dit fermer l'entrée du vagin, ait lieu dans l'état naturel de la femme, & n'admettent qu'une duplication de la membrane qui tapisse l'intérieur de ce conduit. Cette duplication, selon eux, en rétrécit seulement le calibre, jusqu'à ce qu'elle soit effacée ou oblitérée par l'exercice réitéré de cette partie. D'autres, plus favorables aux préjugés courants, peut-être trompés par de fausses apparences ou par des productions contre-nature, assurent que l'*hymen* se trouve dans toutes les femmes en qui quelque accident ou quelque imprudence ne l'a pas détruit.

L'importance de cette partie, vraie ou supposée, n'est pas la même dans tous les pays. Chez quelques peuples du Nord, dont l'imagination glacée ne

sçait ajouter rien à ce que les sens ap-
 perçoivent, & à qui elle ne montre les
 objets qu'avec leurs qualités réelles,
 l'*hymen* a dû être pris pour ce qu'il est
 en effet, quand on le considère phy-
 siquement, c'est-à-dire pour un embarras.
 Aussi chez quelques-uns de ces peuples,
 dit-on, la paresse voluptueuse des riches
 paye quelquefois la robuste indigence
 pour lui épargner un soin pénible, &
 lui préparer une route à des plaisirs fa-
 ciles. Au contraire chez les peuples du
 Midi, où le sentiment de l'amour a une
 énergie prodigieuse, où les hommes,
 non contents du présent, voudroient
 encore jouir du passé, on a dû dans les
 femmes attacher le plus grand prix au
 signe qui constate leur intégrité. Ils le
 regardent comme un bien précieux, il
 n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en as-
 surer; leur jalousie toujours prête à s'a-
 larme ne sçauroit trouver sa sécurité
 que dans des précautions brutales, ou
 dans des recherches odieuses qui font

gémir la pudeur. Enfin leur extravagance semble leur faire croire que la nature, se prêtant à leurs caprices tyranniques, leur a elle-même donné le modèle de leurs verroux (a).

Les idées orientales, parvenues de proche en proche jusqu'à nous, avoient aussi réduit en art dans nos climats la manière de découvrir la virginité. Il y a eu pendant long-temps une jurisprudence fondée sur cet art, dont il nous reste encore des actes. On peut voir dans Joubert & dans Venette (b) des rapports juridiques conçus dans les termes techniques & selon le grimoire ridicule que les matrones employoient : elles comptoient quatorze signes auxquels on pouvoit, disoient-elles, recon-

(a) On appelle une bande membraneuse qui s'étend quelquefois du haut du vagin en bas, & qui en ferme en partie l'entrée, *columnam virginitatis*, la colonne de la virginité.

(b) *Tableau de l'Amour conjugal.*

noître si une fille avoit été déflorée; mais nous renvoyons le lecteur & les matrones au proverbe de Salomon.

Il est temps de terminer un préambule peut-être déjà trop long. Comment la femme concourt-elle à la production d'un nouvel être? Quelle est son influence dans une fonction qu'elle ne peut exercer qu'avec le secours de l'homme? Ici s'ouvre un vaste champ aux opinions humaines qui, comme de vains songes qui se détruisent successivement l'un l'autre, n'offrent d'abord à l'esprit quelques foibles lueurs, que pour le laisser ensuite dans une obscurité profonde ou dans un vuide humiliant. Il semble cependant que le premier regard que les hommes ont porté sur eux-mêmes, a été en ceci comme en bien d'autres choses le plus assuré & le plus heureux. Le résultat de leurs premières observations est encore le monument le plus honorable pour la raison humaine. Le système d'Hippocrate sur

la génération est encore aujourd'hui, malgré nos prétendus progrès, le plus clair & le plus vraisemblable. De sorte qu'on peut dire que pendant plus de deux mille ans on n'a pas cessé de se tromper à pure perte; on n'a épuisé toutes les erreurs, toutes les découvertes & toutes les rêveries, que pour répéter ce qu'Hippocrate avoit dit; on ne s'est si long-temps égaré, que pour revenir sur la route que ce grand homme nous avoit montrée.

Son sentiment sur la maniere dont l'espece humaine se conserve & se propage, a été reproduit par un naturaliste célèbre (a) de ce siècle, qui l'a embellie des charmes de son éloquence, mais qui ne l'a pas rendu plus solide en y ajoutant des accessoires peu compatibles avec les idées des anciens. On pourroit même dire que le système d'Hippocrate a plus perdu que gagné, en re-

(a) M. de Buffon.

cevant le vernis de la physique moderne. Ce médecin regardoit la semence dans l'homme & dans la femme comme un extrait de toutes les parties du corps. Il croyoit que la liqueur féminale de l'homme, mêlée avec celle de la femme dans la copulation, & arrangée par la nature ou par une *faculté génératrice* (a), formoit un nouvel être. On dira peut-être que ce mot de *faculté génératrice* est un mot dépourvu de sens, qui ne nous donne aucune connoissance réelle; une de ces expressions vagues que les

(a) Aucun médecin ne doute que les ouvrages d'Hippocrate ne soient quelquefois obscurcis par le mélange adulateur des idées qui formoient la physique de son temps, & que des éditeurs mal avisés y ont glissées. On doit lire avec une certaine suspension d'esprit l'endroit où il dit que la chaleur de la femme épaisit les liqueurs féminales. Ce qu'il y a de plus constant & de plus sûr, c'est qu'Hippocrate admet pour l'ordinaire une nature qui dirige tout.

anciens substituoient aux explications plus précises qu'une saine philosophie demande. Nous avouons que l'idée de cette faculté génératrice ne nous apprend rien sur la manière dont elle agit ; mais nous croyons que ce principe, dont l'existence attestée par l'antiquité est encore confirmée par beaucoup de modernes, une fois admis, nous épargne toutes les bévues que les raisonnements physiques appliqués aux corps organisés, doivent entraîner nécessairement ; il fait disparaître toutes les lacunes, toutes les difficultés qui s'offrent à chaque pas dans les différents systèmes physiques sur la génération.

Si on n'admet point un principe actif qui s'ingère de nos fonctions corporelles, il faut supposer un enchaînement de causes dont les mouvements liés entr'eux se terminent à des résultats précis, exacts, toujours les mêmes, comme ceux que produisent les ressorts d'une montre. Or, non-seulement l'ex-

périence est contraire à cette supposition, mais le plus simple examen suffit pour faire voir que cela est impossible dans les corps organisés continuellement en butte à une infinité d'agents qui les environnent, & qui devroient changer à chaque instant leur détermination. Ils ont donc besoin d'être régis par un principe indépendant jusqu'à un certain point des causes physiques, & qui aille à sa fin sans que rien l'en détourne; & c'est ce que fait le principe qui anime les corps vivants. Les différentes périodes qui partagent la vie, gardent toujours à peu près le même ordre; l'époque de la dentition, celle de la puberté, celle où cesse la faculté d'engendrer, arrivent toujours à peu près vers le même temps, quel que soit l'état de l'individu, gras ou maigre, foible ou robuste.

Si la semence, comme on le prétend dans une hypothèse récente, n'étoit que l'excédent de la matière destinée à

faire croître & à nourrir les différentes parties du corps, il arriveroit souvent que des enfants seroient propres à la génération, parce qu'il n'est pas douteux que les fucs nourriciers ne soient quelquefois surabondants chez eux : d'autres sujets toujours maigres, dépourvus de matiere organique superflue, n'atteindroient jamais la puberté : enfin, si le principe qui sert de fondement à cette hypothese étoit vrai, il n'y auroit que confusion dans le monde organisé, & tout y seroit subordonné au hasard.

Sans vouloir examiner jusqu'à quel point sont probables les rapports d'attraction, d'après lesquels on suppose que les différentes parties qui doivent former le corps du fœtus s'arrangent entr'elles ; nous nous contentons de remarquer que cette supposition rend la conception bien précaire ; car, pour que l'œuvre de la génération réussisse, il faudra toujours une quantité de semen-

ce déterminée. Si, de la quantité de liqueur féminale qui doit entrer dans la matrice, la partie qui doit former la tête, le bras ou tout autre organe, s'écarte des autres ou s'arrête en chemin, la conception sera manquée; & comme la quantité précise de semence nécessaire pour former un homme ou un animal, & l'exacte réunion de toutes ses parties, auront rarement lieu dans une matiere liquide, & dont les parties doivent avoir peu d'adhérence entr'elles, toute la vie se passera en essais imparfaits & inutiles.

On a pensé que la simple attraction des parties ne formeroit point un tout varié dans sa forme, comme le corps humain, si ces parties étoient homogènes: il a fallu supposer que les molécules organiques qui doivent entrer dans la structure de chaque membre du fœtus, ont été déjà moulées dans celui du pere ou de la mere, & y ont reçu la configuration qui les distingue; ce

qui revient un peu à l'idée d'Hippocrate, mais sur-tout à celle d'Anaxagore. M. Bonnet (a) remarque très-bien qu'il est impossible que ces molécules aient été moulées, puisqu'étant le superflu de la nourriture qui a été reçue dans les moules, elles n'ont pas pu y entrer, & par conséquent y prendre la forme qu'elles doivent avoir.

La maniere dont les corps se nourrissent & croissent, est assez difficile à concevoir. Dans le systême dont il s'agit, on dit que c'est par *intus-susception*. Les moules qui admettent la matiere organique, ont été supposés par conséquent être des moules *intérieurs*; c'est-à-dire qu'on a essayé d'expliquer une chose obscure, par une chose qui répugne.

Rien n'est plus arbitraire que la maniere dont on veut, dans cette hypothese, que se forment le placenta &

(a) *Corps organisés.*

toutes les autres dépendances du foetus. On a dû être en effet fort embarrassé pour dire quelque chose de satisfaisant sur la formation de parties qui n'ont aucun modele ou aucun moule ni dans l'homme, ni dans la femme.

La faculté génératrice des anciens, ou l'ame architecte qui n'est que les *formes plastiques* de Cudworth, admise par beaucoup de modernes, & sur-tout par Stahl, leve aisément toutes ces difficultés. Ainsi le systême d'Hippocrate nous paroît à tous égards plus lumineux & plus vrai que le systême moderne qu'on a voulu calquer sur lui.

Les anciens, pour rendre raison de la différence du sexe, disoient que le mâle & la femelle avoient chacun une semence forte & une semence foible; que si la semence du mâle, soit par sa quantité, soit par son activité, étoit supérieure à celle de la femelle, il naissoit un mâle; qu'au contraire, si la semence de la femelle l'emportoit, il

en résulroit une femelle. Cette distinction de divers degrés d'activité dans les liqueurs séminales du mâle & de la femelle , n'est pas hors de vraisemblance.

Ils expliquoient la ressemblance des enfants avec leur pere ou leur mere , comme on le fait aujourd'hui dans le systême des molécules organiques. Ils la tiroient de la nature & de la constitution des humeurs , dont les parties sont supposées avoir la même forme & prendre le même arrangement qu'elles avoient dans le corps du pere ou de la mere. C'étoit l'idée commune de tous les anciens médecins & physiciens (a).

Il n'est pas aisé de concevoir comment un homme du sçavoir de M. Astruc , a pu dire (b) qu'en adoptant le systême d'Hippocrate sur la génération, on tomberoit dans *la même absurdité*.

(a) Valere Maxime. Lib. IX, c. 15.

(b) *Traité des Maladies des Femmes*, tom. 5, page 51.

qu'on reprochoit aux Epicuriens, d'avoir cru que l'univers s'étoit formé par le concours fortuit des atomes agités dans le vuide. Premièrement Hippocrate n'a pas prétendu que les liqueurs féminales dussent leur union à une rencontre fortuite. Secondement il n'y a pas plus de hasard dans l'arrangement qu'ont pris les atomes d'Epicure, qu'il n'y en a dans les compositions chymiques qui résultent du mélange de plusieurs mixtes. Epicure supposoit des atomes ronds, pointus, crochus, comme quelques physiciens ont supposé que les alcalis avoient la forme d'une gaîne, & les acides celle d'aiguilles pointues, en vertu desquelles ils operent les effets qu'on leur voit produire. D'ailleurs, le hasard n'est qu'un enchaînement de causes que nous ignorons; & à ce titre les causes mêmes que M. Astruc admet pour expliquer la génération, comme toutes celles que peuvent adopter les autres médecins & les autres philoso-

phes, ne méritent pas moins le nom de hasard.

Le systême d'Hippocrate, ou plutôt des anciens médecins, (car il est vraisemblable qu'il l'avoit reçu de ses prédécesseurs) fut peu altéré par les philosophes & les médecins qui le suivirent. Aristote n'eut pas besoin de lui donner une forte entorse pour le faire cadrer avec son systême général de physique. Il prétendit que la cause efficiente de la génération étoit dans la semence du mâle qui vivifioit celle de la femelle; c'est-à-dire, selon sa maniere de parler, que le mâle fournissoit la *forme*, & la femelle la *matiere*. Ce systême ainsi modifié, suivit le sort de toutes les autres opinions de ce philosophe, & fit la même fortune parmi les physiciens. Les médecins continuèrent de l'admettre tel qu'il étoit sorti des mains d'Hippocrate, jusqu'à ce que l'anatomie vînt changer les idées.

Cette science qui, en recherchant la

structure des organes & la nature des ressorts qui font mouvoir les animaux, se propose, comme si cela étoit possible, de nous faire connoître toutes leurs propriétés; cette science qui, en aggrandissant le domaine de la physique, a si peu étendu celui de la médecine, dont presque chaque découverte a été marquée par un nombre plus ou moins considérable d'erreurs, lorsqu'elle découvrit les ovaires, donna lieu de croire que les vésicules rondes qu'on y voit étoient des œufs. L'esprit humain aime naturellement à trouver des ressemblances, parce que cela soulage sa foiblesse; plusieurs faits réduits à un seul le gênent moins que s'ils étoient séparés; d'ailleurs, la ressemblance qu'on crut trouver dans les diverses manières dont les hommes & les oiseaux se multiplient, dut frapper par sa singularité. Nous ignorons si les femmes s'accoutumèrent d'un système qui les assimiloit aux poules, mais dans ce système

elles avoient la plus grande part à l'œuvre de la génération ; elles se trouvoient par-là les dépositaires de tout le genre humain : on prétendit que l'œuf contenoit le fœtus tout formé, & que la semence de l'homme ne faisoit que lui donner l'impulsion qui devoit produire son développement.

Comme on avoit de la peine à comprendre comment le fœtus s'étoit formé dans l'œuf, on prétendit résoudre la question en la reculant : on fit remonter la formation du fœtus au commencement du monde, où l'on supposa que Dieu avoit emboîté les uns dans les autres tous les œufs & tous les fœtus desquels devoit sortir toute l'espece humaine. Les œufs femelles contenoient non-seulement une femelle, mais encore avec elle des œufs qui contenoient ou des mâles sans œufs, ou d'autres femelles avec des œufs qui diminuoient toujours de grandeur dans le rapport de la premiere femelle à son œuf. Ainsi

les femmes avoient alors la plus grande influence dans la génération.

Une nouvelle découverte anatomique, & par conséquent un nouveau système, vint les dépouiller de cet avantage. M. Hartfoecker ayant examiné au microscope de la semence de différents animaux, y découvrit une multitude innombrable d'animalcules qui s'agitoient en différents sens & y nageoient comme des poissons. Cette découverte étonna le monde sçavant; on ne douta plus que ces animalcules ne fussent les germes des hommes à venir; on crut avoir trouvé le secret qu'on cherchoit depuis si long-temps.

Cependant à mesure qu'on examinoit la chose de plus près, & que la première agitation des esprits se calmoit, les doutes naissoient en foule. Ces prétendus petits animaux n'avoient point la forme humaine; leur prodigieuse quantité effrayoit l'imagination. On ne pouvoit se résoudre à croire que la nature établit

l'existence d'un animal sur la destruction de plusieurs milliers d'autres animaux, & qu'un de ces animalcules ne pût vivre qu'en sacrifiant, comme un sultan cruel, tous ceux qui avoient les mêmes droits que lui. Cette considération donnoit de l'humeur; on étoit fâché d'avoir reçu la vie à ce prix; on accusoit la nature d'être trop prodigue. On voyoit, il est vrai, dans la production des plantes, un exemple de cette excessive fécondité; on sçavoit qu'un million de germes périt pour un qui réussit. Mais cette analogie, tirée des végétaux regardés communément comme insensibles, ne rassuroit pas tout-à-fait.

Les physiciens & les médecins sur lesquels la découverte des animalcules avoit fait une forte impression, demeurèrent convaincus qu'ils étoient le fondement & la source de toutes les générations futures. Dans le systême des œufs, on avoit cru que tous les œufs & tous les hommes avoient été enfermés

dans le premier œuf; on crut, dans le nouveau système, que tous les animalcules avoient été enchâssés les uns dans les autres, avec cette différence, qu'ici l'animalcule mâle contenoit tous les mâles & toutes les femelles qui devoient naître de lui, tandis que l'animalcule femelle étoit borné à son propre individu; de sorte que, dans cette nouvelle hypothèse, les hommes avoient la supériorité que les œufs avoient donnée aux femmes

Quelques auteurs prévenus en faveur des œufs, & qui n'osoient point rejeter les animaux spermatiques, tâcherent de concilier les deux hypothèses. Ils supposèrent que les animalcules introduits dans la matrice s'insinuoient en rampant dans les trompes de Fallope, qui les portoient jusqu'aux ovaires; que là le plus heureux ou le plus adroit étoit reçu dans l'œuf le plus propre par sa maturité à lui servir d'asyle; que l'œuf détaché de l'ovaire tomboit dans

la trompe, d'où il descendoit dans la matrice pour s'y attacher, y croître & s'y développer; enfin que la pluralité des foetus dépendoit de la pluralité des œufs prêts à recevoir autant d'animalcules.

Si tous les phyficiens ne crurent pas que les parties actives de la semence fussent de vrais animaux, il y en eut aussi d'autres qui se défierent si peu de leur imagination, qu'ils crurent non-seulement l'existence de ces animalcules, mais bâtirent encore plusieurs fables ridicules sur leur prétendu sexe, sur leur accouplement & leurs autres fonctions. Ce que les uns assuroient de bonne-foi, M. Plantade de Montpellier le certifioit, pour se jouer des sçavants; & publioit, sous le nom de Dalempatius, des observations supposées dans lesquelles il enchérissoit sur les contes qui couroient au sujet des animalcules spermatiques.

M. de Buffon pense que les parties

qu'on a prises pour des animalcules ne font point des animaux, mais les matériaux actifs qui doivent former un animal. Il suppose que la liqueur féminale contient en petit toutes les parties nécessaires au fœtus, c'est à-dire des yeux, des bras, un estomac, un poumon, un cœur, &c. & que ces parties ont été fournies par les organes semblables du père & de la mère; que la femme n'a aucun avantage sur l'homme à cet égard, & que la semence de l'un & de l'autre contient également tout ce qu'il faut pour la formation du fœtus. On est d'abord tenté de demander pourquoi la réunion de la liqueur féminale du mâle & celle de la femelle est nécessaire, si chacune a toutes les parties qui doivent constituer l'embryon. On voit bien que le mâle, manquant de lieu propre à son développement, c'est-à-dire de matrice, a besoin du secours de la femme; mais on ne voit pas pourquoi la femelle ne peut point

engendrer sans le secours du mâle, ayant la matiere & le lieu propre à la faire germer.

Dans ce systême, on explique les ressemblances d'une maniere assez specieuse. On suppose, comme nous l'avons déjà dit en parlant des anciens qui avoient le même sentiment, que les parties analogues, fournies par le pere & la mere, gardent dans le foetus la même forme, le même arrangement & la position respective qu'elles avoient dans les organes du pere & de la mere. Pour rendre raison de la différence des sexes, on y dit que l'enfant prend celui de l'individu qui a fourni le plus de matiere organique. Si cette idée flatte & satisfait l'imagination, il s'en faut de beaucoup que la raison y trouve également son compte, & qu'elle s'accorde avec tous les faits. Selon ce systême, il faut non-seulement que la semence entre dans la matrice, mais qu'elle y entre encore en suffisante quan-

tité. Il seroit inutile de se prévaloir des exemples qu'on rapporte de certaines femmes qui ont, dit-on, conçu sans avoir souffert aucune intromission de la part de l'homme, parce que ces faits sont assez rares ou assez apocryphes pour qu'on ait le droit de les nier. Mais personne n'ignore que toutes les expériences d'Harvey, que toutes les ouvertures multipliées qu'il a faites des femelles de différentes especes d'animaux, immédiatement après l'acte vénérien, n'ont jamais pu lui faire appercevoir la moindre goutte de liqueur féminale dans leurs matrices.

S'il nous étoit permis de mêler nos conjectures à celles de tant de sçavants sur un point d'histoire naturelle si intéressant & si obscur, nous avouerions que les œufs nous paroissent avoir été le fruit d'une similitude imparfaite fournie par les vésicules des ovaires, comme les animalcules l'ont été d'une induction trop précipitée qu'on a tirée d'un fait

mal

mal approfondi. Nous pensons, ainsi que M. de Buffon, que les molécules vivantes de la semence ne sont point des animaux, mais une matière propre à devenir un animal. Cependant est-il nécessaire qu'elle contienne en petit tous les organes qui doivent entrer dans la structure du fœtus? Trop de difficultés s'opposent à une pareille supposition. Ne pourroit-on pas, à celle-ci, en substituer une autre qui peut-être n'auroit pas les mêmes inconvénients, & qui certainement s'accorderoit mieux avec les expériences d'Harvey, les seules qui eussent pu nous éclairer sur le mystère qui en étoit l'objet, si cette découverte eût été réservée à l'esprit humain?

Seroit-ce contre les règles d'une exacte analogie, de prêter à chaque partie de la semence du mâle les propriétés qu'ont ces especes de vers aquatiques dont nous devons à M. Trembley la singulière histoire? Il suffit peut-être à la plus petite partie de la semence de

pénétrer dans la matrice pour déployer les facultés qu'elle a, & acquérir celles qui lui manquent, pourvu néanmoins que la matrice de son côté soit disposée à favoriser son développement; car cette disposition respectueuse est nécessaire dans toutes les espèces dans lesquelles la génération s'opère par le concours des deux sexes.

Les polypes féminaux, sans doute d'une nature plus composée que les polypes d'eau douce, ont besoin de se dépouiller dans la matrice de quelque entrave qui gênoit leur activité, ou d'y recevoir dans leur structure quelque addition nécessaire au nouveau genre d'existence dont ils vont jouir. Si chaque particule sensible de la semence est un point vivant, comme il y a apparence, la plus légère émanation de la matière féminale du mâle suffira pour rendre la femelle féconde. Cela rendroit plus vraisemblable ce que les auteurs ont dit de l'esprit séminal, *aura seminalis*, le-

quel, à ce qu'on prétend, introduit à travers les pores dans les organes de la femme, propres à la génération, peut seul la mettre en état de concevoir sans que la copulation soit parfaite. On conçoit aisément que l'énergie de la liqueur féminale peut être si forte dans certains hommes (a), & l'ardeur d'engendrer si vive dans certaines femmes, que le plus petit atome de cette liqueur, qui trouvera une issue pour pénétrer dans la matrice, ou dans tout autre lieu propre à remplir le même objet, s'y fixera pour y végéter, & parvenir enfin à l'état d'homme.

(a) On peut concevoir aussi qu'il y a des circonstances qui rendent la semence plus ou moins propre à la génération. On dit que le venin de la vipère est plus actif, lorsque cet animal a été irrité. Pourquoi n'en seroit-il pas de même de la liqueur féminale? Voyez ce qui a été dit des effets de la pudeur, page 169, & ce que nous dirons des effets de l'imagination, pages 157 & 158.

Il ne s'agira plus alors de la quantité de semence qui doit y entrer, il suffira qu'il y en entre. Les expériences d'Harvey qui n'a jamais pu découvrir le moindre vestige de semence dans les matrices des biches & des lapines qu'il a ouvertes, n'auroient dans ce cas rien de surprenant, parce qu'un atome féminal logé dans les petites lacunes de la matrice peut s'y dérober à l'œil de l'observateur, jusqu'à ce qu'il ait attiré à lui & assimilé assez de substance de la mere pour devenir sensible. Harvey n'a en effet vu d'abord qu'un point animé, autour duquel se sont successivement arrangés les différents membres qui composent l'animal (a). C'est ainsi qu'un polype mutilé recouvre toutes les parties qu'il a perdues. Il est vrai qu'on dit que les parties de l'embryon sont formées avant qu'on puisse les apperce-

(a) Harvey, *de cervarum & damarum coitu exercit.*

voir, & qu'Harvey a cru mal-à-propos qu'elles se formoient dans l'instant où elles commençoient à devenir sensibles. Mais comme cette objection n'est qu'une supposition, elle ne sçauroit avoir la moindre force contre une conséquence naturelle tirée d'un fait que les sens ont découvert à Harvey. Cet auteur, qui avec un bon microscope a vu un point vivant prendre par degrés une forme, & se revêtir d'organes qu'il n'avoit point, a été en droit d'affirmer que la chose se passoit comme il l'avoit vue, & ses adversaires n'ont point celui de supposer ce que personne n'a encore pu voir. D'ailleurs cette formation du fœtus en détail n'a rien qui choque, & se trouve conforme à d'autres faits naturels. L'on sçait que les jambes des écrevisses se régénèrent: le polype à qui l'on a coupé la tête & la queue, & qui les recouvre, nous donne un exemple d'un animal qui peut acquérir de nouveaux organes.

D'un autre côté, on a de la peine à croire que toutes les parties d'un animal aussi composé que l'homme, puissent être toujours à portée de se joindre & de s'arranger dans un état de liquidité, comme cela doit être lorsqu'on suppose que toutes ses parties sont déjà formées dans la semence. La moindre secousse ne suffiroit-elle pas pour en détruire l'assemblage? le moindre souffle ne les éloigneroit-il pas de la sphere d'attraction qui les tient réunies? ce qui rendroit la conception trop incertaine & trop fortuite.

Dans notre supposition la semence, au lieu d'être un amas d'organes ébauchés, ne fera qu'une matière animalisée dont chaque partie sera capable de devenir un centre d'activité, comme chacun des morceaux d'un polype peut devenir un polype. Cette matière lancée dans la matrice s'y attachera en totalité ou en partie; cet organe, frappé par la sensation qu'il desiroit, & que

la présence de cette matiere lui procure, s'en emparera aussi-tôt, y ajoutera ce qui lui manque pour former un foetus, la couvrira des enveloppes qui doivent la mettre à l'abri des accidents, & concourir avec les autres moyens à lui donner le degré de perfection qu'elle y doit recevoir.

Personne ne doit douter que la matrice ne soit un organe actif, doué d'un instinct particulier, inexplicable, lequel non-seulement ajoute à la matiere fournie par le mâle, mais encore la modifie, l'arrange d'une maniere relative & convenable à chaque espece. On trouvera peut-être surprenant qu'un instinct aveugle puisse former des organes réguliers. Mais est-il moins merveilleux de voir des oiseaux bâtir des nids de la structure la plus délicate & la plus précise, sans avoir jamais appris à les faire? Pourquoi les opérations intérieures de l'instinct seroient-elles moins sûres que celles qu'il pro-

duit au dehors? Pourquoi la matrice ne peut-elle pas former les tiffus qui enveloppent l'embryon, comme certains insectes filent eux-mêmes la toile dans laquelle ils doivent s'enfevelir, & dont ils fournissent aussi la matiere?

Le lieu où l'embryon se fixe n'est pas déterminé. Les diverses oscillations de la matrice font que la matiere féminale va frapper tantôt un endroit, tantôt un autre: tous sont également avides de concevoir, mais tous ne sont pas également propres à conduire à un terme heureux le fruit de la conception. Les foetus dont le siege est dans les trompes de Fallope ou les ovaires ne réussissent point. Outre que ces parties sont un champ trop resserré qui s'oppose à leur parfait développement, elles manquent d'issue favorable pour les produire au jour. On a vu aussi des embryons qui étoient tombés & qui avoient pris de l'accroissement dans la cavité du bas-ventre, & l'on sent qu'il y a encore

moins de ressource pour ceux-là. Heureusement ces cas sont très-rare; ce sont des erreurs de la nature, dans lesquelles le trouble & l'agitation de l'ame peuvent quelquefois la jeter. On a observé que les filles & les veuves étoient plus sujettes que les femmes à ces conceptions irrégulières; & la raison n'en est pas difficile à deviner.

La matière féminale du mâle peut s'éparpiller dans la matrice, & chaque portion de cette matière devenir un noyau vivant, si la matrice a assez d'ardeur ou d'aptitude pour les adopter tous, & leur partager également son influence. Chaque point animé deviendra un fœtus. Dans l'espece humaine la matrice ne s'attache ordinairement qu'à une portion de cette matière vivante.

Dans l'un & l'autre sexe les parties qui forment la semence, lorsqu'elles sont encore répandues dans le corps & confondues avec les autres humeurs, n'ont

que le caractère général & le degré de vitalité dont jouissent toutes les autres parties. L'activité particulière qu'elles acquierent dans la suite, est alors enchaînée. Elles deviennent plus libres & se revêtent d'attributs spécifiques, en passant par l'organe où l'on dit que se prépare la liqueur féminale. Les hommes ou les animaux en qui cet organe manque, ne peuvent jamais déployer les qualités ni montrer l'empreinte qui doivent les distinguer & les caractériser; ce sont des êtres imparfaits, dévoués à une éternelle impuissance, inutiles à leur espèce, étrangers à tous les sexes, & en horreur à la nature.

Les parties féminales ont donc besoin, pour avoir l'énergie qui les rend capables de concourir à la formation d'un nouvel animal, de passer par l'organe destiné à leur élaboration. Cet organe n'est pas encore bien déterminé dans la femme, non plus que la liqueur qu'il fournit. On dit, & on ne sçait pas trop

sur quel fondement, qu'elle est plus fluide & plus limpide que la liqueur féminale de l'homme. Quoiqu'on en ignore la nature, nous avons les plus fortes raisons pour croire qu'elle existe.

On ne sçait pas non plus pourquoi la liqueur féminale de la femme doit être unie à celle de l'homme, ou la liqueur féminale de l'homme à celle de la femme, pour consommer l'œuvre de la génération. La solution de cette difficulté tient à des circonstances qui sont encore voilées pour nous.

On peut néanmoins conjecturer que la matiere féminale a une maniere d'être & des qualités relatives au sexe de chaque individu, comme elle en a qui se rapportent à son espece. La liqueur féminale de la femme a donc un caractere, une maniere d'agir, enfin un génie qui lui est propre. Si dans le mélange qu'elle doit subir avec celle de l'homme, elle prend le principal ascendant, le nouvel être qui en résultera fera

régi par son action ; son organisation lui sera soumise ; enfin il prendra la constitution , les mœurs , les traits & le sexe de la femme. Il recevra le sexe de l'homme , si c'est la semence de celui-ci qui domine (a).

La ressemblance des enfants avec les parents est fondée sur le même principe. Elle n'est point l'effet d'un arrangement mécanique de parties semblables , comme le supposoient les anciens ; elle dépend bien plutôt du caractère de la force active qui préside aux fonctions vitales de l'enfant. Si cette force ,

(a) Nous ne prétendons pas que cet ascendant dérive simplement de la quantité plus grande de semence fournie par l'un des deux , mais de certaines qualités qui font que la semence de l'un prend le caractère & la manière d'être de la semence de l'autre , comme les miasmes contagieux nous font prendre la manière d'être de ceux qui en étoient infectés avant nous , & qui nous les ont communiqués

comme il est vraisemblable, est disposée à produire dans celui-ci les mêmes mouvements qui s'exercent dans le pere ou dans la mere, elle assimilera la matiere organique qui doit nourrir & faire croître les différents membres de l'enfant, de la même maniere dont elle est assimilée dans les derniers; ce qui doit produire une ressemblance de traits & de caractere plus ou moins parfaite entr'eux & leur enfant.

Les petits ressembleront en partie au pere, & en partie à la mere, selon les différentes traînées de matiere féminale, que l'un ou l'autre aura fournies, & qui feront entrées dans la formation du fœtus. Si la liqueur féminale de la femme en devient le principe dominant, les fonctions générales du nouvel individu seront déterminées par son impulsion, en laissant subsister jusqu'à un certain point l'action particuliere des parties féminales du mâle dans les organes où elles sont entrées pour quelque chose.

Au contraire, si la liqueur féminale du mâle a la principale influence, c'est elle qui donnera le caractère général aux organes du fœtus, sans effacer tout-à-fait les impressions particulières que quelques molécules féminales de la femme pourront leur avoir données.

Il y a des enfants qui ne ressemblent point à leur père, & qui ressemblent à leur grand-père : ce fait est embarrassant dans toutes les hypothèses, mais surtout dans celui des molécules organiques. Nous pourrions dire cependant que les parties féminales qui sont le fondement de cette ressemblance, & qui ont été transmises par l'aïeul, n'ayant pas pu exercer leur activité dans le père par lequel elles ont passé, parce que quelques circonstances difficiles à déterminer les y ont tenues captives, ont trouvé une occasion plus favorable de se développer dans le fils. Il en est de même de la ressemblance des neveux avec les oncles ou les tantes. Les

freres & les sœurs reçoivent de leur pere des parties féminales semblables, qui restent sans action dans l'un, & qui déploient leur énergie dans l'autre : le premier fera des enfants plus ressemblants au second qu'à lui-même, si les molécules qui étoient restées inactives en lui peuvent exercer dans ses enfants les propriétés dont elles sont douées, & qui s'étoient mieux manifestées dans l'oncle ou dans la tante.

Ces propriétés consistent principalement dans une certaine disposition à produire, dans le fils ou le neveu, la même série de mouvements vitaux qui a lieu dans le pere, dans l'oncle ou tout autre parent. Ce qui prouve que les ressemblances sont fondées sur l'ordre de ces mouvements, c'est que les dispositions héréditaires suivent celui des maladies particulieres à chaque âge. Un enfant qui naît phthifique ou goutteux, n'éprouvera les impressions de ces maladies que dans l'âge auquel elles sem-

blent appropriées. Si la ressemblance du fils venoit d'un arrangement de molécules semblables, pareil à celui qu'elles ont dans le pere, un pere phthifique feroit un enfant qui auroit les poumons ulcérés en naissant, & un goutteux mettroit au jour un enfant qui auroit déjà ressenti les douleurs de la goutte dans le ventre de sa mere. Cela est démenti par l'expérience. Il y a plus, aucun enfant ne ressemble à ses parents en naissant; la ressemblance de traits extérieurs & corporels que le fils doit avoir avec le pere ou la mere, n'existe pas lorsqu'il vient au monde; il ne l'acquiert que successivement. Aucun animal ne naît avec les attributs qu'il doit avoir à un certain âge. Le plumage des petits oiseaux & le poil des petits quadrupedes ne sont jamais semblables à ceux de leurs peres. Cette ressemblance est une acquisition qu'ils font en grandissant; elle est le fruit de la même série & du même enchaînement de fonc-

tions, sur lesquels l'existence de leurs peres est fondée.

Telles sont les conjectures que nous avons cru pouvoir présenter sur une matiere sur laquelle on ne sçauroit encore rien dire de positif. Nos observations se sont presque bornées dans ce chapitre à ce qui regarde les qualités de la semence ; nous allons examiner dans le suivant si l'imagination de la mere peut étendre son action sur le foetus.



CHAPITRE IV.

*Des Effets de l'imagination de la mere
sur l'enfant.*

TOUT le monde paroît convenir que la conception est plus assurée, lorsque les deux individus qui y coopèrent, s'égarerent en même temps dans les transports dont elle est le fruit. Cette courte aliénation dans laquelle leur ame semble pour un moment passer toute entiere dans le nouvel être qui en doit résulter, & les circonstances physiques qui la précédent, sont peut-être une condition nécessaire, un acte propre à imprimer le sceau de la vie à l'ouvrage de la génération : comme un corps qu'on électrise, les molécules de la semence reçoivent peut-être par-là des propriétés qu'elles n'avoient pas encore.

On prétend que la disposition morale où peut se trouver alors la femme,

a beaucoup de pouvoir dans la formation du fœtus, soit pour modifier de diverses manieres sa constitution physique, soit pour déterminer le caractère & la trempe de son esprit. Nous avons dit ailleurs (a) qu'il étoit vraisemblable que les divers états des humeurs, ou par l'impression locale qu'elles peuvent faire sur les parties sensibles, ou par la perception générale que l'ame en a, influent beaucoup sur la maniere d'être actuelle de celle-ci. Comme il y a entr'elle & le corps une correspondance intime & constante, il se peut aussi que les mouvements de l'ame, en refluant sur les humeurs, y causent des altérations momentanées, en augmentent ou en diminuent la vitalité. Si cela étoit, il auroit sur-tout lieu pour la semence dans un moment où toutes les facultés de l'ame semblent se réunir pour la vivifier, & toute la sensibilité se concentrer dans

(a) Page 53.

l'organe qui la fournit. Il est du moins vrai qu'il n'est point impossible que l'imagination de la mere, & peut-être aussi celle du pere, aient quelque influence sur la conception.

Une tradition populaire veut que les enfants illégitimes aient plus d'esprit & de sagacité que les autres. M. le Camus sans doute (a) ajoutoit foi à cette tradition, puisqu'il tâche d'expliquer le fait qui en est le sujet. Il fait entendre que les enfants illégitimes sont ordinairement le fruit d'un amour industrieux; que l'esprit de leurs parents, continuellement aiguisé par les ruses nécessaires à une tendresse traversée par des obstacles continuels, exercé par les artifices propres à tromper la jalousie d'un mari ou la vigilance d'une mere, éclairé par le besoin de dérober à l'opinion publique des plaisirs qu'elle condamne, doit nécessairement transmettre aux enfants qui en

(a) *Médec. de l'Esprit*, Tom. I, pag. 310.

proviennent, une grande partie des talents auxquels ils doivent le jour; au lieu que les enfants nés dans l'indolente sécurité d'un amour permis, doivent se ressentir de cette espece d'abandon, de cette inertie d'ame avec laquelle on leur a donné l'être. Enfin la plûpart des gens (& les idées du vulgaire ne sont pas toujours à dédaigner) pensent que la maniere dont l'ame de la femme est affectée dans l'acte de la génération, n'est point une chose indifférente pour l'enfant.

Il ne doit pas moins participer aux affections de la mere après la conception; il est devenu une partie de son individu, elle l'a associé à son être, elle lui fournit la matiere propre à le nourrir & à le faire croître, il est animé par sa chaleur, il vit autant de la vie qu'elle lui communique que de la sienne propre. Il ne seroit pas surprenant que les passions qui peuvent agiter la mere, passassent jusqu'à lui. La communication qui

rend cela possible, existe : l'enfant tient intimement à la matrice par le placenta & par le cordon ombilical. On ne voit pas à la vérité de nerfs dans ces dernières parties ; mais, pour que la vie circule & se porte d'un endroit à un autre, il n'est pas nécessaire que les parties soient unies par des trames nerveuses, il suffit qu'il y ait entr'elles une libre continuité. Les nerfs sont des cordages nécessaires dans les animaux destinés à produire de grands mouvements & à remuer de grandes masses ; mais tous les corps organisés n'en ont pas besoin. Un des phénomènes qui peuvent servir à prouver ce commerce réciproque, & cette communauté de mouvements vitaux qui sont entre la mere & le fœtus, ce sont les enfants acéphales, c'est-à-dire qui naissent sans crâne & sans cerveau : ils meurent dès leur naissance, parce que ces parties sont essentielles & nécessaires à l'homme qui vit de sa propre vie ; le fœtus vit sans elles, parce

qu'il doit à la mere une partie de la force qui l'anime, & qui supplée aux organes qui lui manquent.

Un des auteurs (a) les moins disposés à croire aux effets de l'imagination de la mere sur l'enfant, après avoir épuisé tout le jargon de l'anatomie pour prouver l'impossibilité d'une transmission des affections de la mere à l'enfant, est forcé d'avouer que des enfants ont été sujets pendant leur vie à des convulsions, parce que leur mere avoit été, pendant sa grossesse, frappée d'une forte terreur ou de quelque autre passion vive. Cet auteur avoit dit que, faute de nerfs qui établissent une communication entre la mere & le fœtus, & qui sont les seuls moyens par lesquels les mouvements de l'ame peuvent se transmettre au loin, la mere ne peut point faire éprouver à l'enfant les im-

(a) Haller, *Elem. Physiol. Corp. hum.* Tom. VIII, lib. 29, pag. 430.

pressions qu'elle ressent. Mais si, de son propre aveu, une mere a communiqué à son enfant les convulsions dans lesquelles une forte terreur l'avoit jettée, il est évident que la mere peut faire partager ses affections au fœtus, sans le secours intermédiaire des nerfs.

Mallebranche a donné, comme chacun sçait, la plus grande extension au pouvoir de l'imagination de la mere sur l'enfant. Plusieurs auteurs ont entrepris de le réfuter; mais les moyens dont ils se sont servis sont très-vicieux: ils sont tirés de l'anatomie des parties, & des rapports mécaniques qui sont entre les organes. Si on vouloit expliquer les phénomènes de l'électricité par les loix générales du mouvement, on trouveroit qu'ils ne cadrent point avec elles: ils y tiennent peut-être; mais comme ils n'en font point des effets immédiats, & qu'ils sont subordonnés à des causes intermédiaires, il faudroit connoître celles-ci, pour voir la liaison
qu'ils

qu'ils ont avec les premières. Il en est de même des phénomènes de la vie, de la végétation. Chaque ordre d'êtres a sa mécanique particulière; & vouloir juger des effets relatifs à un ordre, par les loix de la mécanique propre à l'autre, est une des plus grandes erreurs de logique qu'on puisse commettre. Ainsi, lorsqu'on dit que les impressions de la mère ne peuvent point se transmettre à l'enfant par le moyen des humeurs qu'elle lui envoie, & lesquelles, dit-on, ne sçauroient communiquer rien de moral, il nous semble qu'on confond les objets, & qu'ayant alors en vue une simple machine hydraulique, tous les raisonnements qu'on en tire portent sur un principe faux.

M. de Maupertuis (a) nous a paru être plus près du vrai. « Qu'une femme » troublée, dit-il, par quelque pas-

(a) *Vénus physique*, première partie, chap:

» sion violente , qui se trouve dans un
 » grand péril , qui a été épouvantée par
 » un animal affreux , accouche d'un
 » enfant contrefait ; il n'y a rien que de
 » très-facile à comprendre. Il y a cer-
 » tainement entre le fœtus & la mere
 » une communication assez intime ,
 » pour qu'une agitation violente dans
 » les esprits ou dans le sang de la mere
 » se transmette dans le fœtus , & y
 » cause des désordres auxquels les par-
 » ties de la mere pouvoient résister ,
 » mais auxquels les parties trop délica-
 » tes du fœtus succombent. » Ce n'est
 point parce que M. de Maupertuis ex-
 plique le fait , que nous admettons sa
 possibilité ; car il y auroit bien des
 choses à dire sur l'explication qu'on
 en donne ; mais parce que c'est un ac-
 cident trop commun pour qu'on en
 puisse douter. Le même auteur ajoute
 que lorsque nous voyons souffrir quel-
 qu'un , nous participons à ses dou-
 leurs ; & que la nature n'a pas trouvé

de moyen plus efficace de nous rendre compatissants pour les autres, que de nous faire éprouver à nous-mêmes une partie de leurs maux; que, lorsqu'un homme reçoit devant nous quelque coup violent dans un membre, nous nous sentons tout-à-coup frappés dans le même endroit; & que, par conséquent, l'histoire de la femme accouchée d'un enfant dont les membres étoient rompus de la même manière dont elles les avoit vu rompre dans un criminel, n'a rien qui ne soit facile à concevoir.

Il y a une autre classe de phénomènes rapportés à l'imagination des mères; ce sont ceux qui consistent dans la figure de l'objet dont elles ont été épouvantées, ou du fruit, ou de tout autre mets qu'elles ont désiré pendant la grossesse, empreinte sur l'enfant. Cet ordre de faits est plus difficile à expliquer que le précédent, & cette raison

a déterminé M. de Maupertuis (a) à ne point y ajouter foi. Nous pensons que lorsqu'une chose n'est inexplicable que parce qu'elle est obscure, & que parce que nous ignorons des circonstances qui nous en donneroient la clef si nous les connoissions, le doute devoit être la ressource la plus digne du sage.

Ce qu'on ne sçauroit nier, c'est que l'esprit des femmes enceintes est singulièrement modifié. Leurs envies, leurs caprices, leurs dégoûts prouvent qu'elles sont dominées par des sensations intérieures qui naissent du nouvel état où elles se trouvent; les envies sur-tout, qui sont alors en elles une espece de délire, pourroient bien venir du sentiment de quelque besoin qu'éprouve l'enfant. L'instinct alarmé s'attache à des objets bizarres qu'il croit propres à le rassurer; mais ces erreurs mêmes

(a) *Ibid.* pag. 83.

font voir avec quel intérêt il veille à la conservation du dépôt qui lui est confié.

Nous allons exposer, dans le Chapitre suivant, dans quels rapports l'enfant se trouve avec la mere pendant l'espace de neuf mois, c'est-à-dire quels sont les phénomènes de la grossesse.



C H A P I T R E V.

De la Grossesse.

C O M M E l'instant où la femme conçoit ne se manifeste en elle par aucune expression bien caractérisée, & que les suites de cet acte restent quelque temps couvertes d'un voile épais; cet esprit d'inquiétude qui fait que l'homme, peu satisfait du présent dont il pourroit jouir, s'élance toujours vers l'avenir qu'il ne verra peut-être pas, le porte à rechercher avec empressement les signes encore cachés de la grossesse, & à interroger la nature long-temps avant qu'elle daigne parler. On pourroit à cet égard s'épargner les tourments d'une impatience inutile, puisqu'elle ne sçauroit en accélérer ni en retarder l'objet. Il seroit d'autant plus dans l'ordre d'attendre tranquillement que les signes naturels annonçassent eux-mêmes la grossesse,

que les tentatives par lesquelles on se flatte de les prévenir peuvent incommoder les femmes assez faciles pour s'y soumettre, sans les éclairer davantage sur le motif qui les y fait recourir.

Ces tentatives sont l'ouvrage d'un charlatanisme effronté qui les sollicite, & qui se joue de l'honnêteté & de la décence, pour établir son empire sur les débris d'une vertu à laquelle le sexe doit les plus solides fondemens du sien. Nous nous croyons obligés de dire ici aux femmes, que ceux qu'elles emploient à cette sorte d'essais les trompent, en affectant des connoissances qu'ils ne sçauroient avoir. Tous les éclaircissements tirés du *toucher* sont très-incertains. On ne peut compter que sur le concours des signes extérieurs & sensibles, tels que la grosseur du ventre, le gonflement du sein, précédés des envies de vomir, des dégoûts, & de la suppression des menstrues. Mais le plus décisif de tous, de

l'aveu même de tous les accoucheurs, le seul démonstratif, consiste dans les mouvements de l'enfant, qui se font sentir vers le quatrième mois de la grossesse. Ainsi les femmes peuvent elles-mêmes mieux que personne connoître si elles sont enceintes; & les accoucheurs, qui sont forcés d'en convenir eux-mêmes, devroient retrancher de leurs traités d'accouchements les impertinentes regles qu'ils donnent sur le *toucher*. Pour donner une idée de la solidité & de la sagesse de ces regles, je n'en citerai qu'une, prise dans un ouvrage d'un des plus célèbres accoucheurs. « Lorsque'il s'agit, dit-il, de » *toucher* une fille pour quelque *soupçon* de grossesse, on doit d'abord porter le doigt avec circonspection, de » crainte de la déflorer, si elle ne l'étoit pas. » N'est-ce point le comble de l'absurdité de vouloir, sur le simple *soupçon* d'un mal qui peut-être est imaginaire, produire un mal réel; de s'ex-

poser, pour sçavoir si une fille a commis une faute, à lui rendre plus faciles toutes celles qu'elle peut commettre à l'avenir, en renversant la premiere digue qui s'oppose en elle au vice; enfin, de déflorer une fille, pour connoître si elle a été déflorée? Et par malheur encore pour la regle, le moyen qu'elle indique est insuffisant pour parvenir à la connoissance qu'on desire.

C'est du temps seul qu'on doit attendre cette connoissance. Trois ou quatre mois de patience vous éclairciront mieux que ne fera une pratique dangereuse, dont les essais flétrissants sont pires que les soupçons qu'on veut dissiper. Quoique les inconvénients de cette pratique ne soient pas aussi considérables pour les femmes que pour les filles; nous ne leur ferons point l'injure de penser qu'il ne soit pas pénible pour elles de consentir à un examen qui doit les humilier à leurs propres yeux, & qui quelquefois peut les avilir à ceux

d'autrui : elles peuvent s'exempter de cette cérémonie gênante , quand il n'y auroit d'autre raison que son inutilité pour l'objet qui les porte à s'y assujettir.

En attendant que la femme grosse s'éclaire sur son état & en sorte , examinons comment l'individu sur-ajouté au sien s'y nourrit & y grossit. Ce phénomène de la nutrition du foetus , si agité par les physiologistes , se trouvera expliqué de lui-même , lorsque nous aurons exposé les relations & les liens physiques & moraux par lesquels il tient à la mere.

Le foetus est , dans la matrice , contenu dans une double poche qui ressemble assez à un œuf sans coque. Harvey a vu la poche extérieure , qui s'appelle le *chorion* , se former comme une toile d'araignée. Il en a apperçu les premiers filets tendus d'un coin de la matrice à l'autre , s'entrelasser , former d'abord un réseau clair , & , la trame se ferrant

peu à peu, former ensuite un tissu ferme & uni ; ce qui prouveroit qu'elle est l'ouvrage d'un travail particulier de la matrice, comme nous l'avons fait entendre ailleurs (a). Cette poche est appliquée à une autre poche qui est intérieure & plus mince, qu'on appelle *amnios*, sans être unie avec elle.

Ces deux poches sont remplies d'une liqueur dans laquelle le fœtus nage. Cette liqueur est d'une nature lymphatique, douce dans le commencement de la grossesse, mais âcre & saline sur la fin. La quantité relative de cette liqueur est aussi plus grande dans les premiers temps de la grossesse que dans les derniers. L'origine de ces eaux est sans doute la même que celle des humeurs qui arrosent toutes les cavités du corps ; elles sont vraisemblablement le produit d'une exsudation de toutes les parties qui forment l'arrière-faix. Peut-être

(a) Page 247.

que l'urine du fœtus y est pour quelque chose ; car dans l'espece humaine il n'a pas la même ressource que dans les autres animaux. Dans ceux-ci le fœtus envoie son urine, par un canal nommé *ouraque*, dans une espece de vessie qu'on appelle *allantoïde*, située entre le *chorion* & l'*amnios*.

L'utilité des eaux de l'arriere-faix est trop évidente, pour que nous perdions le temps à la démontrer. Le contact de tout autre corps qu'un fluide, eût été sans doute dangereux pour un être aussi délicat que le fœtus, qui commence lui-même par être presque fluide. Il se balance librement dans cette liqueur, à l'abri des chocs & des accidents destructeurs.

Le chorion n'adhère pas immédiatement à la cavité de la matrice. Il y a entre lui & ce viscere un corps spongieux, vasculaire, épais dans son centre, & qui s'amincit vers sa circonférence. On l'appelle *placenta*, parce qu'il a la

la forme d'un gâteau. La matrice & le placenta sont unis par des cotylédons ou tubercules qu'ils s'envoient réciproquement l'un à l'autre. Ces liens, d'abord suffisans pour le fœtus encore petit, deviennent plus solides à mesure qu'il grossit : on prétend (a) que se bornant d'abord à transmettre au placenta une humeur laiteuse, pour l'entretien du fœtus, ils dégèrent ensuite en veines pour lui fournir du sang pur. Cette dernière opinion n'est pas unanimement admise ; plusieurs croient qu'il ne passe jamais qu'une liqueur laiteuse de la matrice au placenta.

Le placenta l'envoie au fœtus par le cordon ombilical. Ce cordon, dont la grosseur, la longueur & la forme varient souvent, est attaché d'un côté au nombril du fœtus, & de l'autre au placenta. Il est formé de trois vaisseaux

(a) *Hist. de l'Acad. des Sciences*, année 1714, pag. 12.

sanguins, de deux arteres & d'une veine, souvent situés parallèlement, quelquefois entortillés; ce qui, dans ce dernier cas, donne au cordon une forme noueuse. Ces vaisseaux sont renfermés dans une tunique commune qui semble être une continuation du chorion & de l'amnios. Dans les animaux ce cordon contient aussi l'ouraque. Dans le foetus humain l'ouraque ne va pas plus loin que le nombril, & on n'en découvre aucun vestige au-delà.

Les deux arteres ombilicales portent le sang, qu'elles puisent dans les deux arteres iliaques internes du foetus, dans le placenta, où elles forment plusieurs branches qui se subdivisent en une infinité de petites arteres. Celles-ci, répandues sur toutes les parties de l'arrière-faix, s'abouchent avec une infinité de veines capillaires qui, se réunissant successivement, forment enfin la veine ombilicale, laquelle rapporte le sang au foetus: mais avec le sang elle y con-

duit les fucs laiteux fournis par la mere pour le soutien & l'accroissement du foetus.

Le sang repris par la veine ombilicale, & l'humeur laiteuse qui s'y joint, parvenus au nombril de l'enfant, sont portés vers le foie, entrent dans le tronc de la veine porte, & par le canal veineux passent dans la veine cave ascendante. Celle-ci le transmet au ventricule droit du cœur, où, au lieu d'enfiler l'artere du poumon qui est sans action dans le foetus, il coule par le trou ovale dans le ventricule gauche de ce viscere, & revient par l'aorte aux arteres iliaques.

Cette espece de circulation, hors des organes du foetus, est un phénomène dont les usages ne nous sont pas bien connus. Il est certainement bien nécessaire que l'enfant reçoive à chaque instant une nouvelle nourriture par le cordon ombilical; mais il ne semble pas essentiel que le sang du foetus sorte

de son corps , pour se répandre dans le placenta. Il faut , ou que le sang artériel qui passe par le cordon ombilical soit destiné à nourrir & à faire croître l'arrière-faix , ce que la matrice pourroit exécuter , puisqu'elle en a fait les premiers frais (a) ; ou que le but de son passage soit de préparer dans le placenta les humeurs maternelles qui y abordent , & de les y rendre plus analogues à celles de l'enfant dans lequel elles vont entrer. Il y auroit peut-être un faut trop brusque qui choqueroit ces nuances douces par lesquelles la nature marche ordinairement , si les humeurs animalisées dans le corps de la mere passioient subitement dans le foetus. Il falloit peut-être qu'elles fussent modifiées dans le placenta par le mélange du sang de l'enfant , pour paroître moins étrangères lorsqu'elles seroient reçues dans les foibles organes du dernier. Dans ce cas,

(a) Page 175.

le placenta serviroit d'estomac au fœtus, il digéreroit les suc^s laiteux que la mere lui envoie; & le produit de cette digestion singuliere seroit porté par la veine ombilicale dans le foie, comme dans les autres individus le chyle y est en partie porté par les veines méfaraïques.

Après l'exposé que nous venons de faire, on ne doit plus demander comment le fœtus est nourri dans le ventre de la mere; il est clair qu'il l'est par les humeurs que celle-ci lui fournit, digérées dans le placenta, & transmises à la veine porte par la veine ombilicale. Il est étonnant qu'on ait mis en question si le fœtus prenoit sa nourriture par la bouche. Le fœtus a plusieurs organes dont il ne doit faire usage que lorsqu'il sera séparé de la mere, & qui sont inutiles à son existence actuelle. Sa bouche, son estomac, ses intestins sont sans exercice, comme ses poumons; toutes ces cavités sont seulement, en

attendant, arrosées par une humeur qui en empêche la coalition, & qui s'y épaisit jusqu'à un certain degré. Dans les intestins elle se mêle avec la bile, & forme avec elle ce qu'on appelle le *meconium*. Ainsi, demander comment se nourrit le fœtus, c'est demander comment se nourrissent la matrice, le foie & la rate de la mere. Le fœtus est uni à ces parties par le placenta; il est comme une organe ajouté aux organes de la mere; il a le même aliment qu'eux, à la préparation près que cet aliment subit dans le placenta, avant de parvenir à l'enfant.

En effet le placenta, la matrice, les enveloppes du fœtus, le cordon ombilical, le fœtus, tout cela se nourrit & croît en même temps. Les canaux qui portent la nourriture à ce dernier, augmentent de calibre à mesure que son volume & ses besoins s'étendent.

Cependant on peut conjecturer que le fœtus, en qualité d'être individuel &

en vertu de son *moi*, assimile & dispose lui-même les sucs déjà vivants & animalisés que la mere lui envoie : mais il seroit trop difficile de déterminer jusqu'à quel point l'enfant croît par sa propre impulsion, sans que celle de la mere y contribue ; & si l'activité du foetus peut s'étendre jusqu'aux enveloppes & au placenta, qui semblent plus appartenir à l'enfant qu'à la mere, ou si la végétation de ces parties est tout-à-fait l'ouvrage de celle-ci. Si ce dernier point est problématique, il est du moins vraisemblable que l'enfant n'a aucune action sur la matrice, qui grandit & suit les progrès du foetus. Quant à celui-ci, il y a apparence que son accroissement est l'effet combiné de l'action vitale de la mere, & de sa propre activité. On est fondé à croire que la mere n'est point à son égard dans un état aussi passif que bien des gens le pensent ; & si elle le porte, si elle le nourrit, c'est en elle l'effet d'un instinct

vigilant. Bien souvent cet instinct semble si occupé du bien-être du fœtus, qu'il oublie pour lui le soin des organes de la mere, & ne travaille à l'embonpoint du premier qu'aux dépens de l'autre. Stahl croit avoir observé que les femmes qui maigrissent pendant la grossesse, font le plus souvent des enfants bien nourris; tandis qu'il est commun de voir des femmes qui gardent leur embonpoint, mettre au monde des enfants chétifs. Enfin il est vraisemblable que le fœtus & ses dépendances sont sous la tutele & la sauve-garde du principe actif qui anime la mere, & que leur accroissement est le fruit d'un travail que ce principe dirige.

Cette direction sans laquelle l'ouvrage de la génération s'écrouleroit à chaque instant, peut être troublée par les fausses idées qu'on s'est faites de la grossesse. On croit communément que parce que la femme nourrit un enfant dans son sein, elle a besoin de manger,

comme on dit, pour deux, & que pour ne point l'incommoder par ses mouvements, elle doit se condamner à ne remuer ni pieds ni tête.

Pour ce qui regarde la quantité d'aliments, nécessaire à une femme grosse, on n'auroit peut-être jamais cru qu'il lui en fallût moins que quand elle est libre, si l'observation ne nous en avoit point convaincus. Les envies de vomir, la gêne qu'une femme grosse éprouve pendant long-temps, la nécessité qui la force de recourir à de fréquentes saignées, annoncent en elle une surabondance d'humeurs qui en dérangent le cours. Aussi l'instinct lui inspire-t-il pour l'ordinaire du dégoût pour les aliments trop succulents, tels que la viande. Nous avons vu des femmes qui n'avoient cessé de vomir pendant toute leur grossesse, & qui pouvoient à peine parvenir à faire arrêter quelque mets léger dans leur estomac, mettre ensuite au jour des enfants bien constitués,

Nous en avons vu d'autres ne prendre pendant tout le temps de leur grossesse que du café à l'eau, dans lequel elles trempoient quelquefois un morceau de pain, sans aucun inconvénient pour l'enfant dont elles ont accouché. Ces exemples ne sont point à suivre ; mais ils prouvent qu'une femme enceinte & son enfant peuvent vivre avec une nourriture très-bornée, & que l'excès opposé est beaucoup plus à craindre. Celui-ci est une des principales causes des accidents trop fréquents, auxquels sont sujettes les femmes qui sont en état de se procurer une nourriture abondante & recherchée. Les femmes du peuple, qui vivent quand elles sont grosses comme elles avoient accoutumé de vivre avant de l'être, sont moins exposées aux catastrophes qui sont assez communes parmi les premières.

Les femmes du peuple tirent aussi un grand avantage du travail auquel leur condition les oblige ; elles y trou-

vent un exercice nécessaire & indispensable, dont un faux raisonnement porte les femmes riches à se priver; car les égards qu'exige la grossesse ne leur interdissent que les efforts violents. Mais si un exercice modéré convient à la santé de la mere, pourquoi seroit-il nuisible à celle de l'enfant? Les humeurs qu'elle lui fournit n'en seront que plus saines, lorsqu'elles auront été épurées par une légère agitation du corps; au lieu qu'en les laissant croupir par l'inaction, on leur permet de contracter des qualités vicieuses qui se communiquent nécessairement à celles de l'enfant. La grossesse & l'allaitement, fonctions incompatibles avec les travaux forcés, devant remplir le plus grand intervalle de la vie de la femme, déterminent le genre d'occupations le plus propre à chaque sexe; & de cette diverse destination naissent vraisemblablement en partie les inclinations, les goûts, & la plûpart des autres différen-

ces morales qui distinguent l'homme & la femme.

Un des plus grands biens que produise le travail, c'est de nous soustraire à l'empire des passions : c'est dans le calme & la tranquillité du corps qu'elles fermentent, & qu'elles exercent leur furie. Si elles troublent pour l'ordinaire les fonctions vitales, elles ne sont pas moins funestes à celle à qui la conservation de l'espece est due. Elles sont la source de la plus grande partie des fausses couches qui arrivent : c'est pourquoi cet accident est plus commun parmi les femmes que les sociétés où elles vivent, ou que l'état où elles se trouvent placées, exposent aux secousses violentes des passions. Les fausses couches que font les femmes de la campagne, sont presque toutes causées par des efforts excessifs, ou par des chûtes ; elles sont rarement chez elles dues à des causes morales. Les animaux, qui sont encore plus à l'abri de ces dernières causes, ne sont

sont sujets à l'avortement que lorsqu'il est sollicité par la violence des hommes.

Ce ne sont pas seulement ces accès des passions, qui sont d'autant plus terribles qu'ils sont plus courts, & qui bouleversent en un instant toute la machine, qu'on a à redouter ; on doit aussi craindre les effets de cette morosité habituelle que certaines ames nourrissent, qui fait qu'elles s'indignent de tout, & que le moindre objet les blesse. Ce caractère irritable, toujours prêt à repousser tout ce qui le touche, est très-capable de déranger les opérations de la nature, occupée du soin du foetus : il peut très-bien se faire que dans certains moments d'inquiétude, où tout semble l'importuner, elle perde de vue l'objet le plus cher, & le rejette au loin comme un fardeau qui la gêne. On a remarqué que les femmes les plus sujettes à faire de fausses couches sont délicates, sensibles, & faciles à irriter.

Il y a cela de particulier que l'empire de l'habitude, dont il a été question ailleurs (a), se manifeste encore ici ; les femmes qui éprouvent plusieurs fois ce funeste accident, le subissent presque toujours à la même époque de leur grossesse.

Ainsi la modération, la sobriété & l'exercice doivent régler la conduite des femmes grosses. Elles y sont encore peut-être plus astreintes que quand elles ne sont point dans cet état. Cette conduite est d'autant plus essentielle pour elles, qu'elle peut les dispenser de recourir aux remèdes assez souvent employés dans les grossesses, en prévenant les causes qui les rendent nécessaires. Les saignées & les purgations sont plutôt des secours contre les suites d'un mauvais régime, que contre la grossesse qui n'est point une maladie : elle entre au contraire dans le système

(a) Page 206.

des fonctions de l'homme sain. Les femmes des animaux, & les femmes dont la constitution n'a point été dépravée par la mollesse, ne sont point malades pendant la gestation. La grossesse n'est une maladie que pour les femmes en qui des organes éternés rendent toutes les fonctions pénibles; que pour ces machines frêles & délicates, en qui chaque digestion est une courte maladie. Les autres parviennent pour l'ordinaire au terme de leur grossesse, sans autre infirmité que la gêne inséparable de cet état.



CHAPITRE VI.

Du terme naturel de l'Accouchement.

LA durée de la gestation varie dans les différentes especes d'animaux. Dans l'une elle est de onze mois, dans l'autre de cinq, dans celle-ci de six semaines, dans celle-là d'un mois; dans l'espece humaine elle est communément de neuf mois. Ce seroit outrager la raison, que de recourir à l'autorité d'Hippocrate & d'Aristote pour établir un fait aussi généralement admis, & qui frappe aussi fréquemment les yeux de la multitude. Si le sentiment de ces auteurs est de quelque poids & mérite quelque considération, c'est lorsqu'il s'agit de constater la réalité de quelque exception survenue dans l'ordre que la nature semble s'être assujettie à suivre constamment. Ces hommes & leurs semblables, plus exercés à suivre les diverses inflexions de sa marche, sont

plus à même d'y appercevoir les écarts qui échappent aux yeux distraits du vulgaire ; l'on peut, dans ce cas, prêter à leurs décisions ce degré d'assentiment qu'on doit au rapport d'un homme clairvoyant & défintéressé, dans une matiere qui n'admet que des probabilités, & pas une preuve physique. Lorsqu'Hippocrate, Aristote, M. Lieutaud, M. de Buffon, M. Petit, & tant d'autres écrivains capables d'en imposer par leur sçavoir & par la supériorité de leurs talents, nous disent que la durée de la grossesse quelquefois se prolonge jusqu'au dixieme, au onzieme, & au douzieme mois, on peut les en croire, non point parce qu'ils l'ont dit, mais parce qu'un fait qui ne répugne point à l'esprit, & qui ne choque point la justesse & l'ordre naturel des idées, avancé par des hommes instruits, doit être cru, si on n'a pas une preuve complete & démonstrative du contraire.

Ceux qui soutiennent l'impossibilité des naissances tardives, ont tout le désavantage qu'on a lorsqu'on défend une proposition négative. Aussi leurs raisonnements se ressentent-ils de la foiblesse & de l'incertitude des principes sur lesquels ils établissent leurs prétentions. Tantôt ils disent que les loix de la physique s'opposent aux accouchements tardifs ; que l'ordre de la nature qui a fixé la durée de la grossesse à neuf mois dans l'espece humaine, est invariable : tantôt, s'embarassant peu si le fait existe ou non, & n'en envisageant que les conséquences, ils certifient que si le terme de l'accouchement pouvoit varier, le trouble & la confusion s'empareroient de la société. En changeant ainsi de question, en invoquant d'abord des loix de physique qu'on ne connoît point, & un ordre dont les ressorts nous sont cachés, & en voulant ensuite décider de la réalité d'un fait naturel par les suites mo-

rales qu'il pourroit avoir, ils ressemblent à des hommes qui, marchant sur un terrain infidèle & peu sûr, portent en tremblant leurs pas çà & là sans les fixer nulle part, ou à des ouvriers mal-à-droits qui, choisissant parmi de mauvais instruments, rejettent successivement ceux qui se présentent, & finissent par prendre le pire de tous.

La plupart des médecins & des naturalistes anciens pensoient que le terme de l'accouchement n'est point aussi fixe dans l'espece humaine que parmi les animaux; & en cela ils étoient vraisemblablement meilleurs observateurs & meilleurs philosophes que les modernes qui les contredisent, sous prétexte que le siècle où ils vivoient n'étoit point encore éclairé par le flambeau de la physique. La physique nous a sans contredit appris beaucoup de choses, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle nous ait dévoilé la raison de ces périodes que les corps vivants affectent dans

leurs opérations. Elle nous laisse encore ignorer pourquoi les accès des fièvres reviennent tous les jours , ou de deux jours l'un , à la même heure ; pourquoi les crises des maladies se préparent & se murissent dans un temps déterminé , pourquoi les dents viennent à un certain âge , pourquoi la faculté d'engendrer commence & cesse a des époques marquées : enfin , la physique ne nous a pas plus instruits sur la cause qui fixe la durée de la grossesse à neuf mois , que sur celle qui assigne vingt - un jours à l'incubation du poulet.

Les médecins qui combattent l'opinion favorable aux naissances tardives , ne sçauroient indiquer une loi de physique , de laquelle il découle nécessairement que l'enfant doit venir au monde neuf mois après la conception. Si , de ce que cela arrive très-souvent , ils en concluent qu'il doit avoir toujours lieu , ils se trompent en tirant cette conséquence. La répétition fréquente d'un

fait ne prouve point qu'il se répétera toujours; il n'en sçauroit résulter que des probabilités & des inductions morales toujours insuffisantes pour une démonstration.

Les autorités dont ils tâchent de renforcer leur opinion ne sont pas un secours moins impuissant, & la qualité des personnages qu'ils citent est tout-à-fait indifférente pour le fait qu'on veut prouver. M. Astruc, qui rejettoit les grossesses prolongées, n'a pas manqué de faire usage de son érudition dans une matiere qui ne demandoit que de la logique. Selon la coutume des sçavants, qui sont plus empressés à citer que délicats sur le choix de leurs citations, il produit sur la scene Ménandre, Plaute, Térence, Virgile, pour contre-balancer le sentiment des philosophes & des médecins anciens & modernes, qui soutiennent que l'accouchement peut quelquefois être retardé au-delà du dixieme mois. Vraisemblablement Virgile ne

prétendoit pas résoudre un problème d'histoire naturelle , lorsqu'il disoit en termes poétiques & harmonieux à un enfant , qu'il avoit coûté dix mois de dégoûts & de peines à sa mere (a) : mais , eût-il eu cette intention , son témoignage n'en auroit pas plus de force , il n'en seroit pas plus compétent pour établir l'impossibilité des accouchements tardifs.

M. Astruc (b) regarde sur-tout comme un argument sans replique , la disposition des loix Romaines qui ferment la succession aux enfants nés plus de dix mois après la mort du mari de leur mere. Mais on ne voit pas pourquoi des loix seroient plus décisives que le rapport des auteurs les plus graves : les loix étant l'ouvrage & l'expression de la vo-

(a) *Matri longa decem tulerunt fastidia menses.*
Eclog. IV.

(b) *Maladies des Femmes*, Tome VIII , page
292.

lonté des hommes, elles ne ſçauroient avoir plus de valeur pour éclaircir une queſtion de philoſophie, que n'en ont tous les autres témoignages humains.

Ce n'eſt pas ici le cas de regarder une loi comme un oracle qu'on doit recevoir avec une ſoumiſſion reſpectueuſe. Si elle a un caractère ſacré, ce n'eſt que pour les lieux & pour les temps pour leſquels elle a été faite, & que relativement à l'objet ſur lequel elle ſtatue. D'ailleurs, les motifs qui font établir une loi, ſont ſouvent moins fondés ſur la vérité phyſique des choſes, que ſur le rapport qu'elles peuvent avoir avec l'intérêt de la ſociété. On a voulu que les enfans qui naîtreient plus de dix mois après la mort de leur pere, n'euffent pas de droit à ſa ſucceſſion. Cette loi peut être très-ſage, parce qu'il eſt aſſez rare qu'une femme accouche après le dixième mois de ſa groſſeſſe, pour qu'on n'ait point à craindre beaucoup les effets de cette diſpoſi-

tion. Au lieu que les inconvénients qui résulteroient d'un terme indéfini pour l'accouchement, se répéteroient peut-être à chaque instant; l'incertitude sur l'origine des citoyens en jetteroit beaucoup sur leurs droits, semeroit la défiance dans le sein des familles, relâcheroit les liens du sang, & par conséquent ceux qui nous attachent à la patrie. Les législateurs ont mieux aimé s'exposer à commettre quelques injustices particulières, que laisser une carrière ouverte à la corruption des mœurs, & sacrifier quelques membres, que courir le risque de voir périr tout le corps. Ainsi, en décidant que le terme de l'accouchement seroit fixé à dix mois, ils n'ont pas prétendu que naturellement il ne puisse aller au-delà, mais que le bien de la société exige qu'il n'y ait d'accouchements légitimes que ceux qui se font à ce terme.

Mais il s'est trouvé des gens plus sévères que la loi, qui ont décidé du

haut de leur tribunal que l'accouchement devoit se faire au terme précis de neuf mois révolus ; d'autres ont eu l'indulgence d'accorder dix jours au-delà. On fera toujours étonné que des hommes qui ignorent encore les causes physiques des fonctions les plus sensibles & les plus familières du corps humain , qui peut-être ne sçauront jamais la véritable raison qui fait mouvoir leur pied , aient osé prendre le ton le plus décisif & le plus tranchant sur une matière qui laisse à peine quelque place aux plus modestes conjectures , prononcer dogmatiquement sur ce qui est ou n'est pas possible , assigner des bornes à la nature , comme s'ils en connoissoient parfaitement les ressorts , & l'assujettir à une précision mathématique qu'elle ne connoît peut-être point.

Ils s'appuient sur l'ordre apparent que suivent les diverses productions végétales & animales , & sur l'égalité prétendue des intervalles qu'elles met-

tent entre les différents degrés ou les différentes époques de leur développement. Mais, outre qu'il leur est très-difficile de faire voir une exacte égalité dans le temps que les individus de chaque espèce mettent à se développer, ce n'est que par le plus vicieux raisonnement qu'ils se sont servi de l'exemple des végétaux & des animaux, pour décider une question relative à l'espèce humaine. Ils paroissent n'avoir pas mis assez de différence entre la vraisemblance qui résulte d'une simple analogie, & la force triomphante d'une preuve physique. Ils ont d'ailleurs manqué de faire une distinction essentielle qui a même échappé à leurs adversaires.

Tous les êtres qui composent l'univers sont liés entr'eux par des rapports généraux & des propriétés communes, en vertu desquelles ils suivent des loix qui sont les mêmes pour tous. Mais quelques-uns ont des propriétés particulières qui leur donnent une tendance

spéciale & propre ; de sorte que , quoique emportés par l'impulsion générale , ils sont soumis à une impulsion particulière , de laquelle il résulte en eux une marche , des mouvements & des effets particuliers. Plus les corps ont de ces propriétés particulières qui les distinguent de la matière commune , plus ils paroissent indépendants des loix générales qui dirigent celle-ci. Les végétaux , par exemple , sont au-dessus d'elle par leur organisation , à laquelle ils doivent des qualités qui paroissent tenir peu aux attributs généraux de la matière brute & inerte. Cependant , comme ils ont plus de rapport avec elle , que n'en ont les animaux qui diffèrent des végétaux par le mouvement progressif , & par les différents degrés de moralité qui les caractérisent , ils sont subordonnés plus sensiblement à sa marche uniforme & constante. Les plantes , pour germer , croître , se développer & se reproduire , ont besoin de l'impulsion périodique &

régulière du soleil, qui, en passant sur notre hémisphère, vient les arracher au sommeil profond dans lequel elles resteroient peut-être ensevelies sans lui; quoiqu'on puisse néanmoins observer que toutes leurs opérations & tous leurs mouvements ne sont pas tellement proportionnés & liés à l'action de ce mobile, qu'elles n'aient des mouvements propres qui dépendent du degré de sensibilité dont elles sont douées. D'ailleurs, les plantes étant destinées à végéter toujours sur le même sol & dans le même climat, il s'ensuit que l'ordre de leur développement doit être assez régulier.

Les animaux semblent tout-à-fait indépendants du principe qui règle la marche des plantes; ils vivent, croissent & se reproduisent dans tous les climats & dans toutes les saisons. Cependant ils suivent des loix assez constantes, leurs fonctions s'exécutent avec assez de régularité, parce que le principe

vital qui les dirige ne s'occupe que de cet objet, & que chacune de ces fonctions demandant un espace de temps déterminé, il mesure ses mouvements en conséquence. Dans l'espece humaine, le moral a quelquefois tant d'activité & tant d'empire sur les mouvements physiques du corps, qu'il en arrête, accélère ou pervertit le cours; ce qui doit changer beaucoup l'ordre & la quantité de temps que les diverses fonctions vitales & animales exigent. La pensée & la volonté semblent détacher l'homme de la grande chaîne qui lie tous les autres êtres; & les fils imperceptibles par lesquels il y tient, sont assez lâches pour lui permettre quelquefois de s'éloigner un peu de la marche exacte & droite qu'ils sont obligés de suivre. Aussi a-t-on observé (a) que dans les hommes simples, & dont les passions sont calmes, tels que les ha-

(a) *Baglivi praxeos medicæ*, Lib. II, c. 12.

bitants de la campagne, les crises qui font une des grandes fonctions vitales de l'état de maladie, se font d'une manière exacte & conforme à ce que les anciens nous en ont dit. Dans les hommes occupés long-temps de fortes passions, le trouble & le dérèglement de l'ame se communiquent au corps, en altèrent les fonctions, & le disposent à cette foule de maladies qui distinguent si cruellement l'espece humaine de toutes les autres especes (a). Les mouvements vitaux doivent y être tantôt précipités & tantôt ralentis, selon la différente assiette où se trouve l'ame, & le différent caractère de la passion qui la domine.

La gestation est une fonction animale sujette aux mêmes accidents que toutes les autres fonctions ; elle peut être avancée ou retardée. En effet, l'a-

(a) Stahl, *de frequentia morborum in homine præ brutis.*

vortement est plus commun dans l'espèce humaine que parmi les animaux, & il doit fournir une induction raisonnable pour les naissances tardives. Lorsqu'elles ont lieu, on pourroit avec bien plus de fondement les attribuer à l'irrégularité des mouvements de la nature, ou assoupie, ou troublée par quelque affection désordonnée, qu'à des raisons tirées du volume ou de l'imperfection de l'enfant. Car il semble que dire que l'enfant naît à dix ou onze mois, parce qu'à neuf il n'avoit pas encore acquis tout l'accroissement & le volume qui le mettent en état de solliciter la matrice à se débarrasser de lui, c'est se servir de la raison qu'allegue Rabelais pour la naissance de Gargantua qu'il fait naître à onze mois.

Cette raison ne sçauroit être proposée sérieusement, d'autant plus que l'état des enfants qui naissent dans les différents temps de la grossesse ne la justifie point. Les accouchements prématurés

qui se font avant le septieme mois , ne présentent pour l'ordinaire que des résultats imparfaits , que des êtres dont les organes ne sont pas encore assez formés ou assez forts pour conserver la vie qu'ils ont reçue : on ne peut point par conséquent dire d'eux que le volume de leur corps a excité la matrice à se contracter & à précipiter l'accouchement. Les enfants qui naissent à neuf mois ne sont pas toujours bien conformés , bien sains & bien volumineux ; il y en a parmi eux de si chétifs , qu'ils n'auroient dû voir le jour qu'au onzieme ou douzieme mois , si la nature régloit sa marche sur la perfection que doivent recevoir ses ouvrages.

Le caractère de ses opérations est d'être exécutées à peu près dans des intervalles de temps déterminés , soit qu'elles réussissent , soit qu'elles se terminent mal ; ce n'est pas leur succès qui décide de leur durée. Dans les crises des maladies la nature combat les principes

de mort qui menacent la machine ; & ce combat finit toujours à des jours marqués , soit qu'il tourne à son avantage , soit qu'elle y succombe. Il en est de même de l'accouchement , qui est une espece de crise. Dans le cours ordinaire des choses , il se fait à la fin du neuvieme mois de la grossesse , indépendamment de l'état où peut se trouver l'enfant à cette époque ; mais , comme les crises peuvent être troublées par l'effet d'un mauvais traitement , par l'inconduite , & sur tout par les mouvements déréglés de l'esprit des malades , le terme de la grossesse peut aussi quelquefois être changé par des causes semblables. On conçoit qu'une sensibilité inquiète de la matrice & des mouvements irréguliers de cet organe , excités par quelque passion vive , peuvent avancer l'accouchement , comme un défaut d'énergie de la part de ce même organe , produit par des causes morales ou autres , peuvent le retarder.

Nous sommes entrés dans une discussion qui n'intéresse la femme qui vit selon la nature, qu'autant qu'elle peut l'encourager à ne point s'en écarter; & comme la nature fait tout à temps & tout bien, lorsqu'elle n'est point interrompue, on doit s'attendre que la femme qui suit exactement ses loix, accouchera au terme qu'elle a marqué pour cette opération, c'est-à-dire à la fin du neuvieme mois.



C H A P I T R E - V I I .

De l'Accouchement naturel.

NOUS avons dit que si des causes accidentelles & rares font quelquefois varier le terme de l'accouchement, on devoit plutôt les tirer, dans la femme, des déterminations propres du principe vital distrait ou troublé dans ses mouvements ordinaires, que de la disposition actuelle de l'enfant dont la vigueur ou la foiblesse, la grosseur ou la petitesse n'ont, ainsi que toutes les autres circonstances extérieures trop souvent & trop gratuitement alléguées, qu'une très-légère influence sur l'acte qui produit l'accouchement.

L'erreur qui a fait chercher ailleurs les causes déterminantes de l'accouchement naturel, a donné naissance à une infinité d'hypothèses, la plupart ridicules, mais toutes fausses. Les uns ont cru que la faim excitoit le fœtus

à se débattre & à s'échapper de la matrice ; les autres ont attribué sa sortie au besoin de respirer ; quelques-uns au besoin d'uriner, quelques autres à la colique occasionnée par le *meconium* ; enfin chacun s'est mis à la place de l'enfant, & lui a prêté les affections qu'il a le plus redoutées dans une prison pareille à celle où le fœtus est enfermé. On sent le vuide de toutes ces explications, pour peu qu'on fasse attention que souvent l'enfant est mort dans le sein de la mere, sans que l'accouchement se fasse avec plus de difficulté ; & ce fait seul démontre que le fœtus est ou peut être absolument passif dans cette opération naturelle.

Elle dépend donc directement de l'organe dans lequel le fœtus est contenu. En effet, cet organe, au terme marqué par la nature, combine ses mouvements de maniere que l'enfant qu'il tient en dépôt, pressé de tous côtés, est nécessairement forcé d'en sortir

tir par l'issue qui lui est offerte , comme feroit le noyau d'un fruit dont l'écorce auroit la faculté de se contracter dans tous les points de son étendue. La matrice , comme une écorce active & sensible , en s'agitant & en se contractant , rompt les foibles adhérences par lesquelles les membranes qui enveloppent le fœtus tiennent à sa partie concave , & répète ses secouffes non-seulement jusqu'à ce que les membranes , l'enfant , & les eaux dans lesquelles il nage , soient fortis , mais encore jusqu'à ce qu'elle se soit débarrassée des humeurs désormais superflues dont elle se trouve encore engorgée après l'accouchement.

On veut sçavoir tout , & on demande quel est le principe qui détermine la matrice à se contracter de cette manière. Un auteur célèbre (a) prétend que ce viscere , successivement disten-

(a) M. Petit , médecin de la faculté de Paris.

du pendant tout le temps de la grossesse à mesure que le fœtus augmente de volume, & parvenu, vers la fin du neuvième mois, au dernier degré d'extension dont il est susceptible, réagit contre l'objet qui le distend & l'irrite; & que l'accouchement est le fruit de cette réaction. Quoique les décisions de ce médecin méritent beaucoup d'égards, il nous semble que si jamais la matrice doit être irritée par la présence du fœtus, ce doit être dans le commencement de la grossesse, lorsqu'elle est forcée pour la première fois de s'étendre, & que le corps étranger qui la presse commence à altérer ses dimensions naturelles; elle doit être alors d'autant plus sensible à la violence qu'elle souffre, qu'elle n'y est point encore accoutumée; c'est alors qu'elle doit réagir avec force, & avec tout l'avantage que lui assure l'ouvrage encore mal affermi de la génération. Mais au lieu de réagir, elle se distend & s'épanouit. Les

corps organisés ne se dilatent que pour le plaisir, ils vont au-devant des causes qui le produisent, ils étendent leur surface pour multiplier la sensation qui les flatte : au contraire, ils se contractent & se resserrent pour se soustraire à la douleur, ils voudroient s'anéantir sous l'objet qui les blesse. La matrice se contracteroit donc dans les premiers temps de la grossesse, & les fruits qu'elle doit porter ne parviendroient jamais à leur maturité.

Quelques-uns disent que l'enfant, après avoir fait la *culbute*, tombe sur le col de la matrice, & y produit par son poids une irritation qui excite cet organe à s'ouvrir, & à lui offrir un passage. Par la raison que nous venons d'exposer, l'impression que fait l'enfant s'opérant immédiatement sur l'orifice interne de la matrice, cet orifice devoit plutôt se fermer davantage que s'ouvrir; & rien ne formeroit un plus grand obstacle à l'accouchement,

que cette circonstance qu'on fait tant valoir pour expliquer le mécanisme de cette opération.

Nous nous bornons à ces réflexions que nous pourrions pousser plus loin, pour faire voir combien les explications mécaniques sont hasardées, lorsqu'il s'agit d'exposer l'enchaînement de fonctions, qui constitue le système animal. Cet enchaînement offre sans contredit beaucoup d'effets secondaires & passifs qui sont une suite nécessaire de la disposition mécanique des organes. Dans la grossesse, par exemple, la compression qu'exerce l'enfant sur les différentes parties qui sont contenues dans le bassin, en gêne pendant quelque temps les fonctions; les sécrétions & les excrétions y sont plus ou moins troublées, le cours des humeurs s'y trouve plus ou moins dérangé: mais, dans tout ce que les grandes opérations des corps vivants ont d'actif & de spontané, les idées de mécanisme sont

plus propres à nous faire prendre le change, qu'à nous éclairer sur leur véritable nature; & on ne parviendra jamais à la connoître, sans recourir à un être indépendant des loix que suivent les corps animés, agissant avec choix & mesure, & de la maniere la plus favorable à un but déterminé.

Les causes finales que quelques philosophes voudroient bannir, comme un principe stérile, (ce qui est peut-être vrai en physique) sont, en médecine, le fondement des plus solides vérités que les anciens, & sur-tout Hippocrate, nous aient transmises. On a peut-être cru qu'il étoit trop trivial & trop vulgaire de penser que l'agent qui préside à la formation de nos corps nous ait fait la bouche pour manger, les yeux pour voir, & les oreilles pour entendre. Nous ignorons s'il faut beaucoup d'efforts & de subtilité pour se dérober aux premières notions du sens commun; mais il nous semble que ceux

qui rejettent tout-à-fait les causes finales, s'écartent peut-être autant du vrai, que ceux qui en ont le plus abusé. Car il faut avouer que certains écrivains en ont fait un étrange usage. Pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, nous pourrions citer M. Astruc, qui dit (a) que les enveloppes du fœtus, en s'engageant en même temps que lui dans l'orifice de la matrice, servent à tapisser ce passage, & à le défendre contre les froissements du fœtus & des doigts de la sage-femme. Croire que la nature, en disposant les objets qui doivent féconder l'accouchement, ait pensé à la mal-adresse des accoucheurs & des sages-femmes, c'est lui supposer une prévoyance qui malheureusement ne seroit que trop nécessaire, mais qu'elle n'a guere pour les fautes que nous pouvons commettre : elle à tout fait pour le mieux en notre faveur ; tant pis pour

(a) *Maladies des Femmes*, Tome V, p. 375.

nous, si nous gâtons son ouvrage. *Il falloit*, dit le même auteur, *que son visage* (du foetus) *fût tourné du côté de l'os sacrum, pour empêcher que son nez ne fût écrasé par les os du pubis, & qu'il ne fût étouffé par l'irruption des eaux de l'amnios* (a). Un enfant qui vient de vivre neuf mois dans l'eau, être étouffé lorsqu'il en sort, par quelques gouttes d'eau ! O Astruc ! y avez-vous bien pensé ?

Sans prêter donc à la nature des craintes frivoles, ou l'astreindre à des détails qu'elle dédaigne, on peut raisonnablement croire qu'après avoir fait prendre aux différents organes destinés à concourir à la génération, les modifications les plus convenables à la conception de l'enfant, & à sa conservation pendant la grossesse, elle leur donne aussi celles qui peuvent le faire sortir avec le moins d'inconvénient du

(a) *Ibid.* page 361.

sein de la mere. Aux approches du temps où doit se faire l'accouchement, il s'opere une révolution sensible dans l'état physique & moral de la femme : son ventre s'affaïsse & présente moins de saillie. On prétend que ce changement est l'effet de la culbute de l'enfant, qui, après avoir été pendant tout le temps de la grossesse situé la tête en haut, le visage tourné vers le ventre de la mere, & les membres ramassés en forme de peloton, tombe à la fin du neuvieme mois la tête en bas, & la face dirigée vers le dos de la mere, sur la partie de la matrice qui doit s'ouvrir pour le laisser passer. Il y a apparence que cette espece de chute de l'enfant est plutôt le produit des premieres oscillations de cet organe qui commence à s'ébranler, & qui, semblable à un vase agité, change nécessairement la situation des objets qu'il contient, qu'une suite des loix de l'hydrostatique, dont il seroit aussi difficile de trouver

ici l'application, que de toutes les autres loix de mécanique qu'on invoque souvent si mal-à-propos. Soit que de cette chute il résulte une secouffe qui, de la matrice, se communique à toute la machine, soit que les premiers mouvements de cet organe aillent de proche en proche réveiller la sensibilité de tous les autres, la femme souffre alors moins de gêne & de mal-aise qu'auparavant; elle éprouve au contraire ce sentiment de légéreté, de courage & de force qu'on montre pour les commencements d'une grande entreprise.

Mais cette heureuse disposition s'évanouit aux premières atteintes (a) de la douleur. Elles font la fuite des pre-

(a) Les accoucheurs appellent *mouches* les premières douleurs, parce qu'elles sont assez passagères & peu vives. On donne le nom de *fausses* à celles qui, bornées dans la région des reins, ne s'étendent point encore jusqu'à la partie inférieure de l'hypogastre.

miers efforts un peu considérables de la matrice & des autres parties auxiliaires qui influent sur l'accouchement. A mesure que ces efforts augmentent, les tiraillements & les contorsions qu'ils nécessitent, faisant aux fibres une violence proportionnée à leur délicatesse, la douleur, qui n'est peut-être de la part de l'ame qu'une crainte extrême de les voir détruire, redouble, devient plus vive & plus continue : elle devient quelquefois si forte, que la femme succomberoit à l'épuisement qui l'accompagne, si la nature ne prenoit le parti de la faire cesser de temps en temps, en suspendant les efforts qui la produisent ; elle leur fait même quelquefois succéder les douceurs du sommeil, pour réparer plus efficacement les forces perdues. Ce sommeil néanmoins est bientôt interrompu par de nouvelles douleurs, qui annoncent que la nature reprend son ouvrage.

Pendant ces alternatives de travail

& de repos plus ou moins répétées, le sac membraneux où le fœtus est enfermé, & dont la nature sollicite l'expulsion, s'engage dans l'orifice de la matrice : se trouvant de plus en plus comprimé par les secouffes combinées du fond & des parois de cet organe, il se rompt, les eaux qu'il contient s'échappent, du moins en partie, & sont bientôt suivies de l'enfant. O Rubens ! je laisse à ton pinceau le soin de rendre cet état touchant, où les dernières impressions d'une douleur qui s'éteint se mêlent encore dans la femme à la sérénité de la joie la plus pure ; où l'abattement, produit par des souffrances qui viennent de cesser, n'est point encore effacé par les plus doux sentiments qui puissent remplir l'ame ; où la crainte, assez naturelle quand on souffre, de perdre le jour, vient de faire place au plaisir délicieux de l'avoir donné à un nouvel être !

Mais pourquoi faut-il que cet état

O vj

soit le prix d'une suite d'incommodités, & d'une gradation de douleurs souvent insupportables? & pourquoi sommes-nous encore ici réduits à envier le sort des animaux, chez lesquels la grossesse est sans embarras, & l'accouchement presque sans souffrance, ou du moins exempt des suites fâcheuses ou funestes qu'il a si souvent dans l'espèce humaine? On auroit tort cependant de taxer la nature d'injustice. On trouve encore des peuples en qui son empreinte primitive n'a point été détruite par les abus d'une société raffinée, & chez lesquels les femmes jouissent presque des mêmes privilèges que les femelles des animaux. « Les femmes des » Ostiacks, est-il dit dans l'*Histoire générale des Voyages* (a), » n'ont aucune inquiétude sur le temps de leur accouchement, & ne prennent aucune de ces précautions que la délicatesse des

(a) Tomé XVIII, page 517.

» Européennes leur rend presque indif-
» pensables. Elles accouchent par-tout
» où elles se trouvent, sans être embar-
» rassées ; elles, ou les personnes qui les
» aident, plongent le nouveau-né dans
» l'eau ou dans la neige ; & les meres
» reprennent aussi-tôt leurs occupations
» ordinaires, ou continuent leur mar-
» che si elles sont en voyage. » Comme
ce peuple est voisin des Samoïedes, &
se trouve situé entre le 59^e & le 60^e
degrés de latitude septentrionale, on
ne manque pas d'attribuer cette consti-
tution vigoureuse à la rudesse du cli-
mat.

Cependant dans la même Histoire (a)
on lit que les femmes des habitants de
l'isle d'Amboine, vers le 3^e degré de la-
titude méridionale, sont dans le même
cas ; & l'auteur ou le compilateur de
cette Histoire, en rapportant ce fait, en
trouve la cause dans la chaleur du cli-

(a) Tome XVII, page 90.

mat , qui rend , dit-il , les membres des femmes souples & capables de se prêter sans peine aux efforts de l'accouchement. On peut voir par-là combien sont versatiles les explications qu'on tire du *froid* & du *chaud*; & comment , dans le jargon des mécaniciens , des causes tout-à-fait opposées peuvent servir avec plus de vraisemblance que de vérité à rendre raison du même effet. Nous le répétons encore , on ne considère pas assez souvent ce que peuvent les mœurs & l'habitude. Dans tous les climats , la nature a donné aux hommes & aux animaux les facultés nécessaires pour remplir les fonctions de la vie avec aisance. Les premiers , bien souvent en pervertissent l'usage , en comptant plus sur les secours étrangers que sur elles , & en croyant que la mollesse , les soins & l'abondance de toutes choses , puissent les suppléer.

Sans aller chercher des exemples aussi éloignés que ceux que nous ve-

nous de rapporter, on se désabuseroit peut-être d'une erreur si dangereuse, si on comparoit sans prévention, même dans nos climats, les femmes de la campagne avec celles des villes. Les premières; continuellement distraites par des occupations nécessaires, se trouvent souvent au milieu de leur grossesse sans presque s'en être apperçues; & c'est déjà beaucoup de gagné. Ce nouvel état, sans rien changer dans le cours de leur santé ni dans leur maniere de vivre, ne les oblige qu'à quelques ménagements plus nécessaires pour l'enfant que pour elles. Parvenues à la fin du neuvieme mois, comme elles ne sont point pressées d'accoucher, elles n'aggravent point les peines qui accompagnent cette fonction, par les inquiétudes d'une attente chagrinante. La nature les surprend quelquefois au milieu des travaux rustiques qui les ont occupées pendant leur grossesse, & qui n'ont fait que les disposer à mieux suppor-

ter celui de l'accouchement. Trouvant en elles des organes robustes & une ame calme, elle opère sans contradiction; & les délivre par conséquent avec moins de souffrance & plus de célérité. Les suites de l'accouchement, qui sont en partie une maladie réelle pour le plus grand nombre des femmes de la ville, & en partie une espece d'éti-quette & de convention, qui les assujettit, pendant un temps déterminé, au régime des malades lorsqu'elles ne le sont plus, ne sont presque rien pour les femmes de la campagne. La nature n'ayant ni caprice, ni excès à combattre en elles, ne s'occupe que de leur rétablissement; &, comme elles ne donnent rien à l'opinion ni à l'usage, elles jouissent aussi-tôt qu'il leur est possible des bienfaits de la nature. Elles n'ont pas le temps de se traîner méthodiquement pendant plusieurs semaines d'un lit sur une chaise longue; elles ont presque toujours ce courage qui mul-

tiplie les forces , & que la nécessité donne quelquefois même aux femmes de la ville. Parmi celles-ci , il n'est pas rare de voir des femmes d'ouvriers peu aisés , qui s'en vont à pied chez une sage-femme au moment de leurs couches , & qui s'en retournent de même le lendemain , libres & exemptes des accidents que la femme riche n'évite pas toujours au milieu des précautions étudiées qu'on prend pour elle : leur fortune ne leur permet pas d'être incommodées plus de trois ou quatre jours. Il semble que la nature nous donne des forces en proportion du besoin que nous avons d'en faire usage. Nous avons connu une jeune fille qui trouva le moyen de dérober à la connoissance de tous ses parents les marques humiliantes d'une foiblesse , & l'opération qui l'en délivra. Comme sa grossesse n'avoit point été légitime , elle n'eut pas le droit d'être malade.

Quant à la plupart des femmes de la

ville, & sur-tout des femmes riches, au lieu du courage capable d'anéantir le sentiment du mal, tout concourt à nourrir en elles la pusillanimité qui le rend plus vif. L'avidité de curiosité avec laquelle on tâche de découvrir si elles sont enceintes, le nouveau régime auquel on les soumet lorsqu'elles sont déclarées telles, les égards, les soins empressés, les alarmes feintes ou vraies qui regnent autour d'elles, le nombre de gens qui les assiègent, l'inaction à laquelle on les condamne, doivent leur donner une idée effrayante de leur état, & semblent les dispenser de se servir de leurs propres forces, & par-là les rendre nulles. La foiblesse & l'inertie de leur ame passant jusqu'à leurs organes, ne peuvent que les disposer à une grossesse orageuse, & leur préparer un accouchement douloureux, & quelquefois fatal. L'instinct qui veille à la conservation de nos jours, qui sçait si bien se ménager des ressources dans les maux

les plus graves, doit s'affoiblir & se perdre dans la foule des secours dont on accable quelquefois les malades. Qu'auroit-il à faire lorsque tant de gens agissent pour lui ?

L'accouchement est une fonction animale dont vraisemblablement la nature n'a pas voulu faire une maladie. Cette fonction s'exerce presque sans douleur, & sans danger dans les animaux. Dans tous les lieux où les moyens de la féconder n'ont point été réduits en art, les femmes ont pour l'ordinaire des couches moins pénibles & plus heureuses, que dans les endroits qui fourmillent d'accoucheurs & de sages-femmes. D'où viendrait cette différence, si ce n'est de celle des mœurs, & de la différente manière dont les unes & les autres sont traitées, ou de l'abus qu'on fait, dans ces derniers lieux, d'un prétendu sçavoir ?

Si la délicatesse qui résulte d'une vie molle & inactive rend les mouvements

de la matrice plus douloureux, on doit imputer l'irrégularité qui les rend quelquefois funestes pour la mere & pour l'enfant, à une sensibilité égarée qui l'excite à des efforts presque toujours mal dirigés, & presque toujours exécutés à contre-temps. C'est dans ce désordre que l'enfant prend ces situations défavantageuses dont les accoucheurs & les sages-femmes exagerent sans contredit le péril, pour mettre plus de prix à leur manœuvre, mais qui rendent en effet l'accouchement plus long & plus laborieux; désordre entretenu & augmenté par l'embarras que doit naturellement faire naître la présence d'une multitude de personnes, les unes cheres, les autres odieuses, quelques-unes inconnues, qui remplissent pour l'ordinaire la chambre d'une femme qui accouche; par les tourments d'une pudeur trop peu ménagée; par un air d'importance trop affecté, que les assistants, & ceux qui doivent opérer, mettent à

la chose dont ils sont occupés. Tous ces objets doivent exciter dans la femme différents sentiments qui, en partageant son ame, croisent nécessairement l'action organique des parties qui doivent exécuter l'accouchement. Heureuse ! si des sages-femmes ou des accoucheurs trop entreprenants ne vont point, par des tentatives précoces, solliciter en elle une nature qui n'est pas encore prête à se donner, précipiter ses mouvements, & par conséquent faire avorter le fruit qu'on en doit attendre ; fatiguer des parties déjà trop irritées, & rendues trop sensibles par l'orgasme & la tension qu'elles souffrent, & entraîner la mere & l'enfant dans une ruine inévitable.

Les femmes qui ont le bonheur de n'être point excédées par une cour nombreuse, & en qui rien ne déconcerte la nature, sont peu sujettes à ces catastrophes qui, bien loin de décréditer l'opérateur qui en est souvent la

cause, ne font que le faire paroître plus nécessaire. La nature, lorsqu'elle agit seule, sçait tellement combiner & graduer son action, qu'elle ne fait que ce qu'elle doit faire. Eh ! comment ne viendrait-elle pas aisément à bout d'une opération pour laquelle elle a tout prévu & tout bien disposé ? Comment ne parviendrait-elle pas avec facilité à tirer du sein de la matrice, d'un organe actif, flexible, & même vigoureux, un corps qui lui est familier, & qui, par sa forme & par sa consistance, ne peut guere blesser les parties qu'il touche ? Comment seroit-elle embarrassée pour mettre au jour un enfant dont le siege est si voisin de l'issue par laquelle il doit sortir, elle qu'on a vue quelquefois conduire sans accident des corps pointus ou tranchants à travers les détours des voies urinaires & les replis tortueux du long trajet des intestins ?

Il est d'ailleurs des opérations qu'elle aime à exécuter dans le silence & dans

le secret. Cet instinct délicat se manifeste même dans quelques especes d'animaux, qui ne rempliroient jamais certaines fonctions en présence de témoins, & qui fuient les regards de l'homme pour s'y livrer. L'accouchement, par sa nature, & par toutes les circonstances qui caractérisent cette fonction, est une de celles qui, dans l'espece humaine, demandent le plus spécialement d'être couvertes d'un voile. Il n'est pas douteux qu'on ne la secondât d'une maniere plus efficace, si le nombre de personnes qui doivent aider une femme en couches se bornoit à deux ou trois de ses plus intimes amies, qui, par un air ouvert & gai, fissent diversion à ses souffrances, ou calmaient ses frayeurs par une contenance assurée; & à une sage-femme dont le sang-froid, la patience, la réserve & la sécurité, lui servissent de garant pour se tranquilliser: il n'est pas douteux, dis-je, qu'on ne secourût plus utilement une femme par

ce moyen, que par l'assistance tumultueuse d'un grand nombre de gens effarés, tristes, impatients, dont les soins multipliés & souvent déplacés grossissent à son imagination le mal qu'elle peut souffrir & le danger qu'elle craint, & sur-tout par l'aspect imposant d'un homme toujours prêt à opérer, toujours armé d'instruments suspects, & redoutable par son sexe.

Il faut l'avouer, quoique la fonction d'accoucheur tienne à l'art de guérir, elle n'étoit pas faite pour être exercée par des hommes. Le caractère de cette fonction, les connoissances peu étendues qu'elle demande, la confiance plus entière & plus absolue que doivent naturellement avoir les unes pour les autres, des personnes du même sexe, enfin tout y appelle les femmes : cet emploi semble leur être propre ; elles ont tous les avantages nécessaires pour le remplir avec succès. On sçait avec quelle adresse & quelle dextérité leurs
mains,

mains, petites & souples, se glissent, s'infinuent par-tout sans inconvénient, sçavent pénétrer jusqu'à la source du mal sans l'augmenter, & porter le remède sur une partie malade sans y réveiller des douleurs assoupies. Ce sont ces talents précieux, ainsi que cette attention délicate qui sçait deviner les besoins qu'on n'a pas la force d'exprimer, & cette sensibilité éclairée qui sçait respecter jusqu'aux caprices de la maladie, qui ont donné lieu à ce proverbe (a) honorable pour le sexe, que par tout où il y a un être qui souffre, ses soupirs appellent une femme pour le soulager.

On nous dira qu'il faut des études sérieuses & longues, sçavoir la physique, la mécanique, & même les mathématiques, pour se rendre habile dans l'art d'accoucher. Eh ! où est-ce qu'on n'a pas mis, sur-tout depuis quelque

(a) *Ubi non est mulier, ibi ingemiscit æger.*

temps, la physique & les mathématiques? Tout ce qui est matériel, tout ce qui est du ressort des sens, tient sans doute à la physique & à la mécanique; on ne peut point faire un pas, on ne point remuer un fétu, sans que cela s'opere par les loix de la physique: mais chacun fait des opérations mécaniques, commè le Bourgeois Gentilhomme fait de la prose, c'est-à-dire sans s'en douter. Il est une mécanique naturelle que non-seulement tous les hommes, mais encore tous les animaux, sçavent, sans l'avoir apprise. Tous font, sans y avoir été dressés, des actions où brille la plus fine mécanique; tous sçavent d'eux-mêmes, & sans y avoir été exercés, prendre les situations les plus commodes que leurs différents besoins demandent. Ceux qui font des traités d'accouchements détaillent fort au long la position que doit avoir la femme en couche, & celle qui convient à l'accoucheur. Les jambes de celui-ci, dit-

on, doivent faire un angle de *quarante-cinq degrés*. Un opérateur, pour donner du lustre à son art, peut bien appeler cela de la mécanique & de la géométrie, mais il ne doit pas dire que c'est au-dessus de la capacité des femmes. La seule différence qu'il y a peut-être entr'eux, c'est que la femme, en s'abandonnant à sa dextérité naturelle, en s'affranchissant de la contrainte d'une position déterminée, & en faisant plutôt les mouvements que les circonstances exigent, que ceux que demande la règle, manœuvrera mieux que l'accoucheur gravement affourché sur son *angle de quarante-cinq degrés*.

L'art des accouchements, dépouillé des préceptes indifférents ou inutiles, & du vain étalage dont on l'a affublé, se réduit à un très-petit nombre de principes simples (a), faciles à saisir, &

(a) Dans le temps que cet ouvrage s'imprimoit, il a paru un *Catéchisme* dans lequel

très à la portée des femmes. On a bientôt appris quelles sont les positions vi-

M. Dufot, médecin, qui en est l'auteur, se propose d'instruire les sages-femmes de la campagne, & leur expose, d'une manière nette, claire & précise, les principes de l'art des accouchements. Il seroit à désirer que ces notions, qui sont suffisantes, se répandissent. Elles mettroient le public en état de se passer du secours des hommes dans une fonction où leur ministère semble devoir compromettre les mœurs. Cet objet, auquel il n'appartient qu'à quelques hommes de faire toute l'attention qu'il mérite, est ce qui a excité, sans doute, quelques Intendants à s'occuper de l'instruction des sages-femmes. On vient d'apprendre par la Gazette de France, du 25 Septembre de cette année, que la dame Ducoudrai, brevetée & pensionnée de Sa Majesté, avoit, par les soins de M. Fontette, Intendant de Caen, formé plus de cent cinquante sages-femmes dans deux cours publics quelle a faits. Cet exemple, sans doute, ne sera pas perdu pour les provinces. Quel que soit le prix du sçavoir, il tient de si près à la tentation d'en abuser, que j'ose à peine former quelques

cieuses que l'enfant peut prendre dans la matrice ; quelles sont celles qu'on peut rectifier , & celles qui , ne pouvant point être corrigées , ne laissent à l'adresse de l'artiste que le sage parti d'en diminuer , autant qu'il est possible , les inconvénients. Encore faut-il considérer que ces principes n'ont leur application que dans les cas où la na-

vœux pour ma patrie. Dans tout le comté de Foix , où je suis né , les accouchements sont confiés à des femmes du bas peuple , qui n'ont jamais eu la moindre idée d'anatomie , & dont tout l'art se réduit à quelques pratiques routinières & traditionnelles. Mais elles mettent du zèle , de la patience & de la droiture , où les autres ne s'attachent qu'à faire briller le phantôme de la science ; & elles n'en réussissent que mieux. Je ne me souviens d'avoir vu périr dans ma petite ville qu'une seule femme des suites de couches : il est vrai que , contre l'usage , elle avoit été accouchée par un homme. L'événement fut si malheureux , qu'on eut tout lieu de croire que la nature réprouvoit une innovation si funeste.

ture, ne pouvant point se suffire à elle-même, demande l'appui d'une main étrangere; car, de l'aveu des accoucheurs mêmes, l'accouchement naturel, qui est & doit être le plus commun, peut se faire sans l'intervention de l'art. On peut donc conclure avec certitude que les accoucheurs qui manœuvrent, qui instrumentent tant qu'ils peuvent, le font le plus souvent sans nécessité, & par cette raison même nuisent au succès de l'opération. On peut aussi par-là réduire à leur juste valeur les détails exagérés qu'ils font des prétendus obstacles qu'ils ont eu à vaincre, de l'adresse & de l'habileté qu'il leur a fallu pour les surmonter; détails qui semblent tendre à faire voir que l'accouchement a été leur ouvrage, ou que du moins ils y ont mis beaucoup du leur & la nature très-peu du sien.

Ou, du temps des Grecs, les femmes accouchoient avec plus de facilité qu'aujourd'hui, ou ils ont mieux jugé que

nous du véritable degré d'influence que la sage-femme ou l'accoucheur a dans cette fonction. Par le nom qu'ils donnoient à leurs sages-femmes, il paroît qu'ils la bornoient au soin de couper le cordon ombilical; ils les appelloient *ομφαλοτομοι*, coupeuses de cordon ombilical. Les femelles des animaux font cette opération avec leurs dents; & comme le cordon ombilical peut, chez eux, se passer de ligature, il y a des auteurs qui doutent que, dans l'homme, elle soit aussi essentielle que bien des gens le prétendent. Il y a des observations pour & contre. C'est n'est pas ici le lieu de discuter cette question; mais nous croyons qu'on pourroit bien se tromper, si on envisageoit le cordon ombilical comme une simple continuation des vaisseaux de l'enfant ou de la mere, & qu'on ne le considérât pas comme un piece de rapport qui ne doit servir qu'un certain temps, comme un pont de communication établi

entre la mere & l'enfant, que la nature maintient tant qu'elle en a besoin, mais qu'elle laisse dépérir & tomber lorsqu'il ne lui est plus utile. Après l'accouchement elle contracte, resserre & ferme la partie de l'enfant à laquelle il s'abouche; &, en y interceptant le sang & la vie qui le faisoient végéter, elle le met dans le cas de s'oblitérer & se dessécher bientôt sans aucun préjudice pour l'enfant.

Quoique la facilité de l'art d'accoucher pût être chez les anciens un motif pour le confier à des femmes, ils avoient sans doute aussi égard à la convenance naturelle qu'il y a, que l'enfant en venant au monde soit reçu dans les mains d'une sage-femme pour passer dans celles d'une nourrice, & des mains d'une nourrice dans celles d'une gouvernante qui le dispose à recevoir l'éducation mâle des hommes. Un dépôt si foible & si délicat eût peut-être trouvé, dans la tendresse austère & roi-

de de ceux-ci, des secours moins convenables à son état; il lui falloit un appui doux, flexible, & qui sçût se plier comme lui pour le mieux défendre. Enfin le soin de l'enfance est la destination des femmes; c'est une tâche que la nature leur a assignée. C'est une femme qui doit porter l'enfant pendant neuf mois dans son sein, c'est une femme qui doit lui faciliter les moyens d'en sortir, c'est une femme qui doit lui fournir la premiere nourriture dont il a besoin, enfin c'est une femme qui doit veiller sur les premiers développemens de ses organes & de son ame, & le préparer aux leçons qui doivent l'élever à l'état d'homme.

Mais la principale raison qui ne permettoit pas aux anciens de penser que la fonction d'aider l'accouchement pût convenir à d'autres personnes qu'à des femmes, excepté dans les cas très-rare où tout cede à un pressant danger, c'est le grand intérêt des mœurs,

C'est un objet que les anciens gouvernements ne perdoient jamais de vue : ils sçavoient qu'elles sont la base de toute législation , & qu'en vain feroit-on de bonnes loix , si de bonnes mœurs n'en affuroient l'exécution. La cruauté des opérations chirurgicales d'Archagathus firent chasser les médecins de Rome (a) : elle bannit aussi de son sein les sophistes & les orateurs Grecs qu'on accusoit d'y avoir introduit & d'y nourrir le goût des arts & des vices de la Grece : vraisemblablement elle n'y eût pas laissé subsister long-temps un art qui , exercé par des hommes , auroit été , sous une vaine apparence d'utilité , menacer le sanctuaire du mariage , & qui , en portant atteinte à la principale sauve-garde des familles , eût bientôt attaqué les ressorts de l'Etat ; un art qui , à force d'alarmer la pudeur des femmes , les eût bientôt accoutumées à

(a) Aulu-Gel. Lib. 13.

ne plus rougir de rien , & leur eût peut-être fait perdre jusqu'au souvenir de cette vertu sévère qui leur avoit mérité l'estime & la vénération des Romains , & qui avoit été-jadis le principe des plus grandes révolutions. Caton , qui dégrada un sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille , Caton , toujours attentif à repousser la corruption du cœur des citoyens , n'eût jamais permis que leurs femmes , en donnant des enfants à la république , ternissent ce bienfait par l'oubli de la première de toutes les bienséances.

Toutes les nations (a) se sont assez

(a) Il faut en excepter les Athéniens , à cette époque où ils avoient interdit tout exercice de la médecine & de la chirurgie aux femmes. Comme les Athéniennes avoient beaucoup de répugnance pour se soumettre à une loi qui violoit leur pudeur , en les forçant de se faire accoucher par des hommes , une d'entr'elles plus courageuse , & comme un autre Curtius , se dévouant pour son sexe , se

accordées, jusques vers le milieu du dernier siècle, à ne point admettre le ministère des hommes dans les accouchements. M. Astruc (a) prétend que

travestit en homme pour avoir le droit, à la faveur de ce déguisement, d'exercer la profession d'accoucheur. Toutes les femmes qui étoient du secret eurent recours à elle, & les autres accoucheurs perdirent leurs pratiques. Une grande réputation est un crime aux yeux de l'envie. Elle arma donc bientôt contre Agnodice (c'étoit le nom de l'accoucheur femelle) tous les jaloux que la fortune lui faisoit. Elle eut recours à ses armes favorites, à la calomnie. Heureusement ses imputations sont pour l'ordinaire concertées avec plus de méchanceté que d'adresse; & celles qu'elle employa contre Agnodice étoient de nature à pouvoir être aisément démenties. On l'accusa de séduire les femmes des citoyens. Par le seul aveu de sexe, elle confondit l'imposture. Les Athéniens virent les inconvénients de leur loi, & prirent le sage parti d'en modifier les dispositions.

(a) *Maladies des Femmes*, Tom. VII. *Hist. sommaire de l'art d'accoucher.*

ce n'est qu'en 1663 qu'on a commencé à la Cour à se servir d'accoucheur; & ce fut, dit-on, dans une de ces occasions (a) où l'honneur en danger ne prend conseil que du trouble qui l'é-

(a) Ce fut, dit M. Astruc, aux premières couches de mademoiselle de la Valière, & pour mieux s'assurer du secret. On craignit que la présence d'une sage-femme, dans le palais où les soupçons régnoient déjà, ne fournît un nouvel aliment à la maligne curiosité des courtisans: on se servit, pour leur donner le change, d'un chirurgien que son ministère attachoit à la Cour. Au surplus, on ne peut pas disconvenir qu'il n'y ait eu dans tous les temps des hommes qui ont étudié ou enseigné l'art des accouchements. Nous avons des traités d'Accouchements très-anciens, faits par des médecins. Les chirurgiens, en s'exerçant aux autres opérations chirurgicales, ne négligeoient pas celle de l'accouchement. Mais l'usage habituel & journalier des accoucheurs n'étoit point établi, comme il l'est à présent; ils n'intervenoient que dans les cas difficiles, où l'on croyoit avoir besoin d'un opérateur exercé.

gare, & viole une partie des regles pour sauver l'autre. Qui le croiroit ! ce fut la honte qui fit pour la premiere fois recourir à des hommes. Un roi qui connoissoit le pouvoir de l'exemple sur le trône, & qui vouloit cacher ses foibleffes, & ménager la délicatesse de celle qui les partageoit, crut ne point pouvoir remettre en de meilleures mains un intérêt si cher. C'est ainsi que Jupiter confioit quelquefois à des dieux subalternes, plutôt qu'à des déesses, son embarras & le soin de dérober aux yeux de Junon les fruits de ses infidélités. Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sans doute dans un moment tranquille, qu'une femme dut pour la premiere fois se résoudre à s'abandonner à la merci d'un homme pour accoucher. Les premiers exemples ayant été donnés par ces personnes, dont le rang & l'état forcent l'opinion, l'usage des accoucheurs s'est étendu & répandu depuis avec cette rapidité qu'ont toutes

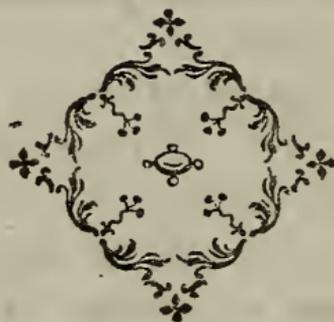
les inventions du luxe, quoique des médecins mêmes (a) se soient efforcés d'en faire voir les inconvénients (b).

Revenons à la femme qui a accouché. Lorsque l'enfant est dehors, le travail est bien quelques moments suspendu, mais n'est pas encore fini. Le placenta & les membranes qui enveloppoient l'enfant, restent pour l'ordinaire encore attachés à la matrice après l'accouchement. Cet organe s'agite

(a) Il y a un ouvrage de M. Hecquet, intitulé, *De l'Indécence qu'il y a aux hommes d'accoucher les femmes.*

(b) Il y a cependant encore des femmes qu'il seroit impossible de résoudre à se faire accoucher par des hommes, on ne dit pas, dans les lieux où cet emploi est confié aux femmes, mais dans les villes où les accoucheurs sont le plus en vogue. Il y a, dit-on, une grande reine en Europe qui a un accoucheur dont elle ne se sert jamais. Des femmes l'accouchent, & l'accoucheur est dans l'antichambre, comme un témoin du tribut qu'on rend encore à un usage auquel on a renoncé.

donc encore pour en procurer l'expulsion, mais moins fortement que pour opérer la sortie de l'enfant. Après s'être débarrassé de l'arrière-faix, il travaille à évacuer toutes les humeurs qui lui deviennent inutiles; ce qui produit pendant quelques jours des écoulements qui changent successivement de nature à mesure que les vaisseaux de la matrice se rétrécissent, & dont la cessation annonce que cet organe a repris entièrement son premier état.



C H A P I T R E V I I I.

De l'Allaitement.

C O M M E l'enfant, ainsi que les petits dans beaucoup d'especes d'animaux, est incapable, immédiatement après sa naissance, de faire usage des aliments solides dont la mere se nourrit, il falloit qu'il trouvât encore en elle des organes propres à lui fournir une nourriture analogue à celle qui l'avoit sustenté pendant qu'il étoit dans son sein. Ces derniers organes, avec un appareil tout différent, n'exercent à cet égard que la même fonction dont la matrice s'acquittoit pendant la grossesse. Après l'accouchement, celle-ci n'a plus rien à faire qu'à écarter les débris de l'échafaudage qui y soutenoit l'enfant, & à reprendre sa premiere assiette. Cela fait, la nature semble transporter toute son activité, & diriger la somme des forces qu'elle y employoit,

vers les organes qui doivent lui succéder dans sa principale tâche. Enfin les mamelles deviennent alors le seul objet de son attention, parce que c'est d'elles qu'elle a essentiellement besoin pour le soutien du nouveau-né.

La position extérieure & élevée de cet organe dans la femme, étoit la plus convenable à un nourriçon qui, ne pouvant plus puiser sa subsistance au-dedans de la mere, ni la prendre de lui-même au-dehors, étoit destiné à être porté vers elle : position admirable, qui, en tenant l'enfant sous les yeux & dans les bras de la mere, établit entr'eux un échange intéressant de tendresse, de soins & de caresses innocentes, qui met l'un à portée de mieux exprimer ses besoins, & l'autre de jouir de ses propres sacrifices, en en contemplant continuellement l'objet.

Cet organe est double, & symétriquement disposé sur la partie antérieure de la poitrine. Il entre essentiellement

dans l'idée de la beauté ; de sorte qu'en consommant & en perfectionnant l'ouvrage de la génération, il sert en même temps à parer la femme & à augmenter ses attraits naturels. Cela vient à l'appui du principe que nous avons établi ailleurs (a), que la beauté n'est que l'aptitude à bien remplir un objet utile & grand, fondée sur des rapports exacts & sensibles. Cela est d'autant plus incontestable par rapport à l'organe dont il s'agit ici, que la forme que le seul agrément feroit rechercher en lui, est aussi celle qui est la plus propre à effectuer les intentions de la nature. Un trop grand volume, une forme aplatie ou trop petite (b), s'éloigneroient également des justes rapports que sa destination exige.

La nature n'attend pas le terme de

(a) Seconde partie, chapitre premier.

(b) Roderic. à Castro. *Univers. mulieb. morb. medicina*, Pars I. Lib. IV. cap. 13.

l'accouchement pour disposer les mamelles à la fonction qui leur est propre ; elle y forme ou transporte du lait quelque temps avant que cette époque arrive , par une espece de prévoyance : mais , lorsque l'accouchement est tout-à-fait terminé , elle y conduit par torrents , quelquefois (a) assez impétueux pour y causer du gonflement & de la douleur , cette liqueur précieuse , aussi agréable à la vue que flatteuse au goût. Sa blancheur qui la rapproche du chyle , l'a quelquefois fait regarder comme une émanation immédiate de ce fluide , ou du moins comme un résultat très-voisin de la première digestion. Il est certain que le lait est , après le chyle , celle de toutes les liqueurs du corps humain , que l'action vitale a le moins dénaturé.

(a) Ce mouvement fébrile qui accompagne l'abord du lait dans les mamelles , & qu'on appelle la fièvre de lait , n'a pas lieu dans toutes les femmes.

rée, & qui conserve le plus des qualités sensibles des aliments qui en ont fourni la matière. Mais il présente, soit dans sa formation, soit dans ses effets, des phénomènes qui doivent le faire considérer comme un fluide particulier. Une raison qui prouve invinciblement que du lait n'est pas du chyle, c'est que le lait qu'on détourne de sa destination naturelle, & qu'on repousse dans les routes communes des autres humeurs, ne s'amalgame point avec elles, & prend le caractère d'une humeur étrangère qui devient nuisible, si la nature ne parvient point à la chasser par les différents couloirs; au lieu qu'on ne s'est jamais avisé de dire que le chyle fût un fluide dangereux qui ne sympathise point avec les humeurs, puisqu'il sert au contraire à les renouveler toutes.

Le lait est une production animale, due à un travail de la nature, qui n'a & ne peut avoir lieu qu'un certain

temps. Si le lait étoit un effet passif de l'organisation & du cours ordinaire du sang, les femmes & les femelles des animaux en auroient toujours, parce qu'elles ont toujours la matiere & les instrumens avec lesquels la nature le produit. Il faut donc que la nature, excitée par un but important, les mette en œuvre, & en tire ce qu'ils ne sçau-roient jamais produire d'eux-mêmes.

L'abord plus ou moins tumultueux du lait dans les mamelles, après l'accouchement, ne dépend point non plus du simple refoulement des humeurs que la matrice renvoie. La communication prétendue des vaisseaux & des nerfs de ces deux parties n'est pas assez marquée, pour justifier l'opinion de ceux qui lui attribuent le reflux des humeurs & du lait vers le sein: il y a beaucoup de parties voisines de la matrice, auxquelles il seroit peut-être plus aisé de s'en emparer. S'ils se rendent de préférence aux mamelles, c'est l'effet d'une direction

particuliere de la part de la nature ; c'est plutôt l'effet d'une convenance morale, que celui d'une nécessité physique. Enfin la nature le conduit vers le sein, parce qu'il n'y a que lui qui puisse le transmettre à l'enfant commodément.

Il y a sans contredit entre cet organe & la matrice un commerce manifeste de sensibilité, qui fait qu'ils se partagent ou se communiquent réciproquement leurs affections ; mais ce commerce est moins fondé sur les liens physiques qui les unissent, que sur l'objet de destination commune qui les assujettit tous deux à des fonctions presque semblables, & en vertu duquel l'un ne sçauroit éprouver une sensation, sans exciter une sensation analogue dans l'autre. Ils paroissent tous les deux propres à former du lait, & lorsque l'un en est surchargé ou n'en a plus que faire, ce qui peut arriver de plus avantageux c'est que l'autre s'en saisisse. Aussi la na-

ture bien ordonnée, & qu'on ne contraire point, lui permet-elle rarement de s'égarer dans les autres organes, où il seroit plus étranger & plus nuisible que dans ceux qui sont destinés à le produire.

Il ne faut pas seulement une action immédiate du principe vital pour conduire ou former le lait dans les mamelles, il faut encore qu'une secousse de sa part en opere l'excrétion ou la sortie. Le lait ne couleroit jamais dans la bouche du nourriçon, ni ne céderoit jamais aux autres moyens par lesquels on sollicite son écoulement, sans une disposition active de la part de l'organe, qui se dresse & se roidit pour exprimer la liqueur qu'il contient (a). On peut déterminer cette disposition par des frottements proportionnés à la sensibilité de la partie. L'instinct, l'expé-

(a) M. de Bordeu, *Recherches sur les Glan-*
des.

rience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains la mamelle qu'il suce, pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légères, & même agréables, produites par-là sur cet organe, se trouvant répétées plusieurs fois le jour, y entretiennent & fixent pendant tout le temps de l'allaitement un courant d'humeurs, qui fait diversion pour l'ordinaire aux autres évacuations particulières à la femme. Cette diversion est nécessaire, & montre combien il seroit préjudiciable au nourriçon que la mere écoutât des desirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut point se passer. Il est d'ailleurs contre la nature qu'elle puisse s'occuper avantageusement de plusieurs objets à la fois, & qu'elle entreprenne un nouvel ouvrage, avant d'avoir mis la dernière main à celui qui captive actuellement son attention.

La continence n'est pas la seule vertu

Q

convenable à une nourrice ; toutes les passions vives ou tristes ont plus ou moins de pouvoir sur l'élaboration du lait. Pour en éprouver moins l'activité, il faudroit, autant qu'il seroit possible, que les femmes qui nourrissent se retirassent à la campagne : la tranquillité & le sommeil qui leur sont spécialement nécessaires, fuient le tumulte & le bruit des villes. Les avantages d'un air pur, celui d'une nourriture plus fraîche, qu'offrent à la campagne les végétaux de toute espece, devroient aussi faire préférer ce dernier séjour. Il suffit que là nourriture d'une nourrice soit abondante ; il seroit inutile, & peut-être même nuisible, qu'elle fût recherchée. Ce qu'il y a de plus essentiel pour le nourriçon, c'est qu'elle ait un tempérament sain & une ame paisible.

Quant à la patience qui doit lui faire supporter sans murmure les fréquentes importunités de l'enfant, la nature y a pourvu en lui donnant un fonds de

tendresse qui ne se rebute jamais. Ici se manifestent d'une maniere bien sensible le but & les effets de ce caractere mobile qu'on a dit être particulier à la femme , & qui semble si peu fait pour admettre des sentimens exclusifs. Elle est destinée à produire plusieurs enfans, à les nourrir , & à les défendre contre toute atteinte. Chacun exige les mêmes soins, la même vigilance, la même sollicitude , parce qu'ils sont tous également foibles. Si la femme eût été trop susceptible de ces attachemens durables qui ne permettent point à l'ame de perdre un instant leur objet de vue , qui se roidissent contre les obstacles , & que le temps même fortifie ; cette disposition eût peut-être contrarié cet instinct qui veut qu'après avoir prodigué la tendresse dont elle est capable à l'un de ses enfans, elle la transporte successivement sans partage à tous les autres , & qu'elle montre pour chacun cette sublime chaleur de sentiment , qu'il

semble qu'on ne puisse avoir qu'une fois (a).

Le moyen que la nourrice emploie le plus souvent pour appaiser les cris de l'enfant qui pleure, c'est de lui présenter sa mamelle, parce qu'elle craint toujours que ce ne soit la faim qui le fait pleurer. A la vérité, il a souvent

(a) Il ne faut pas croire que l'affection qu'on a pour ses enfants, lorsqu'ils sont grands, soit de la même nature que celle qu'une mère a pour l'enfant qu'elle nourrit. La première est un sentiment factice, fondé sur l'habitude, & sur-tout sur l'amour-propre qui nous fait envisager ceux qui doivent hériter de nos biens & de notre nom, comme une extension de notre être, & une continuation de nous-mêmes, qui semble, en quelque sorte, nous soustraire au trépas. La tendresse d'une mère pour son nourriçon, ne doit rien à la réflexion, & porte dans sa sainte énergie les traits de ce délire qui caractérise toutes les impulsions naturelles. Cette tendresse, comme celles que les poules & d'autres animaux ont pour leurs petits, doit finir avec les besoins de l'enfant,

besoin de tetter. Un corps qui se développe & qui tend à son accroissement, dont tous les émonctoires sont ouverts, & dont les excrétiens sont peut-être relativement-plus abondantes que celles des personnes adultes, demande une nourriture considérable. Mais ce n'est pas toujours la faim qui est le principe de ses pleurs ; quelquefois il se tait lorsqu'il tient le mamelon, & ne le suce point. Comme l'existence d'un enfant nouvellement né est toute sensitive, s'il ne dort point, il veut sentir & être affecté ; c'est le besoin de sensations qui lui fait souvent chercher la mamelle : le silence & l'obscurité semblent l'effrayer ; il est dans le mal-aise ; il semble craindre le néant, lorsque rien n'amuse ses yeux ou ne frappe ses oreilles. Le mamelon est alors dans sa bouche un simple objet de distraction. On pourroit souvent soulager la nourrice, en substituant au mamelon des objets colorés ou sonores, capables de

fixer quelque temps l'enfant. Les couleurs vives attachent singulièrement sa vue ; il écoute avec plaisir les chansons & le babil de sa nourrice & de toute autre personne. Il y a cet avantage, en l'amusant ainsi, que ses sens, qui sont les instruments de toutes les connoissances qu'il doit acquérir, sont plutôt développés. Ses cris cedent aussi à un balancement doux qui remue son corps. C'est un des moyens de lui faire sentir son existence, dont on abuse quelquefois, mais qui n'est point nuisible quand on en fait un usage modéré. En berçant avec précaution l'enfant, on lui procure un exercice salutaire, dont il n'étoit pas même tout-à-fait privé dans le sein de sa mere. En distinguant donc bien en lui la faim d'avec le besoin d'être distrait, on parviendroit peut-être à régler le temps qu'il doit tetter chaque jour.

Quoique le terme de l'allaitement soit marqué par la nature même dans

l'entiere & parfaite éruption des dents, on peut l'avancer fans inconvenient, en faisant succéder peu à peu le lait des animaux à celui de la nourrice, & en accoutumant l'enfant par gradation à des aliments plus solides. Nous disons ceci pour les meres qui n'ont pas beaucoup de lait, ou pour qui une fanté délicate rend le joug de l'allaitement trop onéreux.

Pour ce qui regarde celles qui s'en sont tout-à-fait affranchies, nous pourrions, comme on l'a déjà souvent fait, montrer qu'on ne viole pas impunément les loix de la nature, & présenter la liste des maux qui suivent cette infraction. Nous les ferons assez présenter, en rappelant que nous avons considéré (a) le lait retenu dans le corps comme un principe de corruption pour toutes les autres humeurs. Sans compter ces maladies trop graves

(a) Page 53.

& trop sensibles pour n'en pas appercevoir la cause, auxquelles les femmes qui ne nourrissent point sont les plus sujettes, elles tombent quelquefois, même long-temps après leurs couches, dans un état de langueur où de dérangement qui annonce que quelque humeur hétérogene trouble en elles l'exercice ordinaire de la sensibilité, & qui, leur enlevant leur fraîcheur, leur éclat, & les autres agréments qu'elles vouloient conserver, les prive du fruit même de leur faute.

On sent bien cependant que l'obligation de nourrir ne s'étend point à celles qui ne peuvent donner à leur enfant qu'une nourriture insuffisante ou mal saine. Celles qui manquent de lait, ou, ce qui est encore plus commun dans les grandes villes, qui l'ont mauvais, ne sçauroient mieux faire que d'envoyer leurs enfants à la campagne; ils y trouveront peut-être, dans un lait assaisonné par la tempérance & la fru-

galité, qu'une paysanne robuste leur fournira, un remède à des maux produits par les vices opposés à ces vertus; ils se dépouilleront dans cette source pure des levains infects qu'on leur a transmis avec la vie. Ils y recevront une existence plus solide que celle qu'ils doivent à des parents énervés, & à peine en état de soutenir la leur; il peut même résulter de là des effets moraux, capables de tempérer un peu celui de l'inégalité des conditions. Le riche, nourri chez des payfans, sera moins disposé à en mépriser l'honorable pauvreté, lorsqu'il sera livré aux prestiges & aux plaisirs de l'opulence, & que tout conspirera à lui faire oublier qu'il est homme. Dans un de ces moments où l'ame est plus facile à émouvoir, & où la nature rappelle même l'homme vicieux à ses semblables, en voyant l'humble chaumière du villageois, il se dira avec attendrissement : Voilà mon premier séjour, voilà mon berceau; la

frivole dissipation & le fracas brillant qui remplissent ma vie, ne valent pas les jeux innocents que j'y goûtois dans mon enfance : ceux qui l'habitent ne me devoient que des soins, & ils me prodiguoient cette tendresse que la nature ou l'innocence des mœurs peuvent seules inspirer : c'est-là que se forment ces hommes vigoureux dont la sueur fait germer les substances qui me nourrissent, & dont les bras défendent les foyers où je m'endors dans la mollesse : que dis-je ? s'il coule dans mes veines une goutte de sang qui soit exempte de corruption, s'il reste encore dans mon ame un sentiment honnête, je l'ai peut-être sucé avec le lait qu'ils m'ont donné.

Si des raisons tirées de notre organisation & de l'enchaînement naturel de nos fonctions, obligent toute femme qui n'est point malade à nourrir, les raisons morales qui semblent l'y astreindre ne sont pas d'un moindre poids pour celle dont l'ame est sensible &

'droite. Un nourriçon abandonné aux soins mercenaires d'une nourrice, les dangers d'un lait qui ne doit pas toujours être analogue à sa constitution, qui peut même, selon quelques médecins, (& ce n'est pas tout-à-fait sans fondement) influencer sur ses mœurs & sur son caractère; les maux physiques dont il peut l'infecter; enfin la tendresse de l'enfant, dévolue à une autre qu'à sa mere qui, n'en remplissant pas les fonctions, ne doit pas s'attendre à en recevoir le prix, sont des motifs bien puissants pour faire proscrire un abus si contraire à l'ordre naturel. Tous les animaux faits pour nourrir leurs petits, ne se reposent point d'un soin si cher sur d'autres; une espece dans laquelle le pere & la mere ne montreroient de l'ardeur que pour engendrer, & se déroberoient à l'obligation d'en nourrir les fruits, seroit une dissonnance dans la nature.

Cela ne choque pas moins l'ordre de la société, où chacun a ses fonctions à

exercer, & où chaque sexe est lié par des obligations particulières. Il semble donc qu'une femme n'a droit à tous les avantages qu'elle procure à ses membres, que quand elle en a rempli tous les devoirs ; & elle n'a fait que la moitié de sa tâche lorsqu'elle ne nourrit point l'enfant qu'elle a mis au jour. Elle n'est bien digne du rang qu'elle y occupe, que lorsqu'après en avoir fait l'ornement par ses charmes, elle a contribué à en augmenter la force, en lui donnant des citoyens vigoureux & sains, qui aient reçu d'elle, avec le lait, l'exemple d'un inviolable attachement aux devoirs sacrés qu'elle impose.

F I N.



T A B L E
D E S C H A P I T R E S
Contenus dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

Des Différences générales qui
distinguent les deux Sexes.

CHAP. I. **I**DÉE GÉNÉRALE de
l'Homme & de la Femme,
Page 1

CHAP. II. *Des Parties solides qui ser-
vent de base au corps de
la Femme,* 8

CHAP. III. *De la nature des Parties
solides & sensibles qui
composent les organes de
la Femme,* 15

CHAP. IV. *Des Effets immédiats qui paroissent dériver de l'organisation des Parties sensibles de la Femme,* 22

CHAP. V. *Des rapports naturels qui sont entre les Parties solides & les Parties fluides du corps de la Femme, & du Tempérament propre au Sexe,* 50

CHAP. VI. *Des Changements & des Altérations nécessaires qu'éprouve le Tempérament de la Femme,* 69

CHAP. VII. *Des Moyens naturels qui conservent, & des Causes accidentelles qui peuvent changer ou faire dégénérer le Tempérament de la Femme,* 88

SECONDE PARTIE.

Des Différences particulières qui distinguent les deux Sexes.

CHAP. I. *Des Organes & des Moyens particuliers par lesquels la Femme concourt à la génération,* 133

CHAP. II. *Du flux périodique & menstruel auquel le Sexe est assujetti,* 178

CHAP. III. *De l'Influence de la Femme dans l'œuvre de la génération,* 209

CHAP. IV. *Des Effets de l'imagination de la mère sur l'enfant,* 258

CHAP. V. *De la Grossesse,* 270

376. TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VI. *Du terme naturel de l'Accouchement,* 292

CHAP. VII. *De l'Accouchement naturel,* 311

CHAP. VIII. *De l'Allaitement,* 353

Fin de la Table.

 APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Système physique & moral de la Femme, ou Tableau philosophique de l'Etat, de la Structure organique, du Tempérament, des Mœurs & des Fonctions propres au Sexe; par M. Roussel, docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris, ce 25 Juin 1775.

BUQUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil; Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé

le sieur VINCENT, imprimeur, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public les Ouvrages intitulés, *Système physique & moral de la Femme, &c. par M. Roussel; Dictionnaire des Artistes, par M. l'abbé Fontenay; Pratique moderne de la Chirurgie, par M. Ravaton*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende

contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons

& enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayans-cause, pleinement & paifiblement, fans souffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foit tenue pour duement fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, fans demander autre permission, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : **CAR**, tel est notre plaisir. **DONNÉ** à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil fept cent foixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en fon Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 225. fol. 461, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 28 Juillet 1775.

Signé SAILLANT, Syndic.

Fautes à corriger.

PAGE 25, ligne 1, d'un autre sexe, *lisez*
de l'autre sexe.

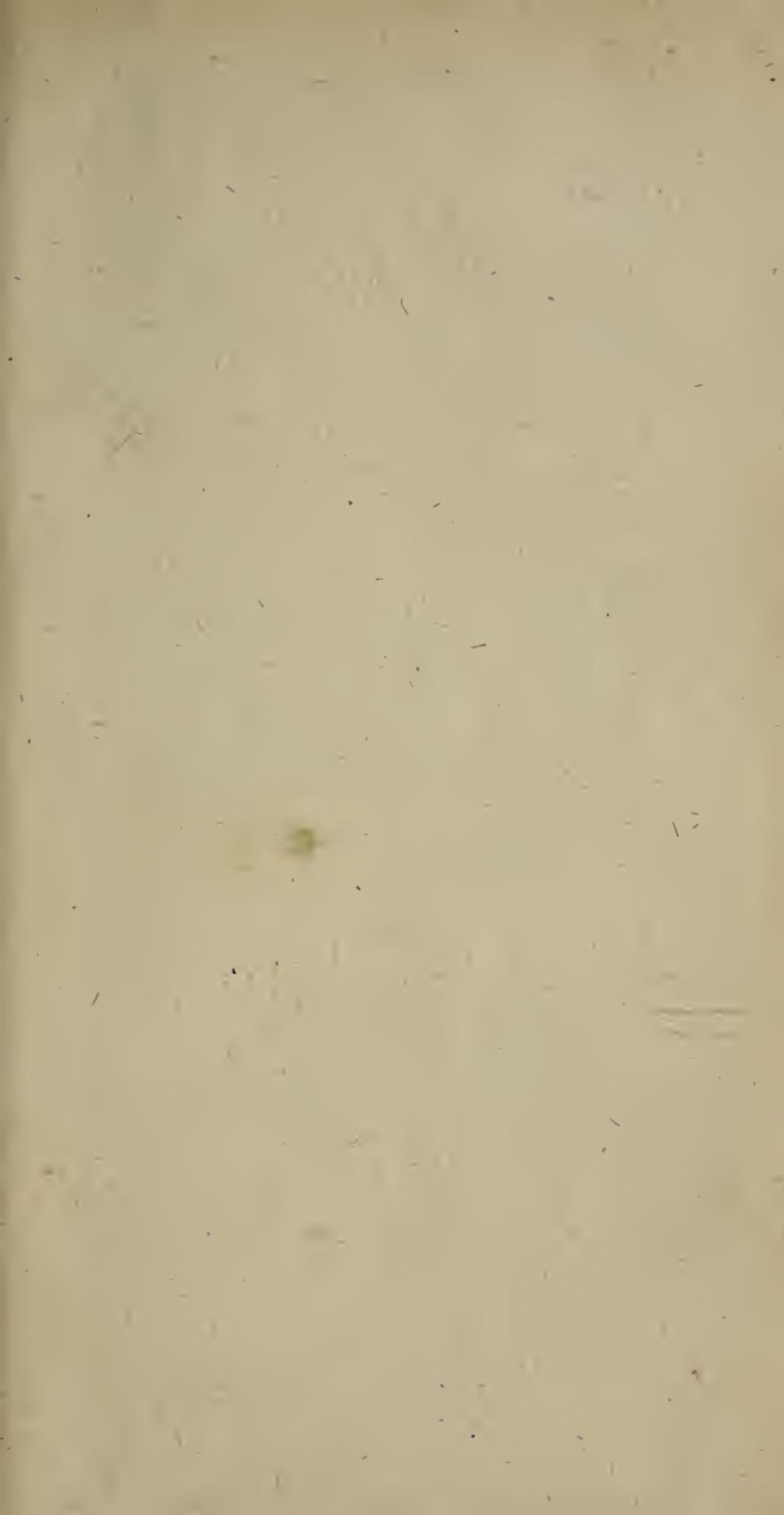
~~41~~, ~~22~~, d'une, *lisez* d'un.

~~54~~, ~~5~~, aucun, *lisez* aucune.

~~121~~, ~~2~~, elles, *lisez* ils.

~~195~~, ~~21~~, unes, *lisez* une.

~~243~~, ~~11~~, issue, *lisez* ouverture.



THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY NATHANIEL BENTLEY
IN TWO VOLUMES
VOL. II
BOSTON: PUBLISHED BY
J. B. ALLEN, 1822

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE

BF

152

R76

RARE BOOKS DEPARTMENT





